TRAITÉ
DE L'EXPÉRIENCE
EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER DANS L'ART DE GUERIR;

Par M. GEORGE ZIMMERMANN, *D.M.*
Membre des Académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Pesare; des Sociétés de Zurich, de Bâle, de Berne, &c.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,
Par M. LE FEBVRE *de V. D.M.*

Non ex vulgi opinione, sed ex sano judicio. BACON.

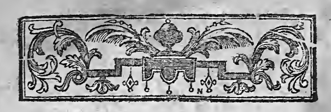
TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.





DE L'EXPÉRIENCE
EN MÉDECINE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Alimens considérés comme causes éloignées des Maladies.



'HOMME abuse des alimens, moins parce qu'il n'en connoît pas l'usage, que parce qu'il ne connoît pas les suites de cet abus : aussi les anciens disoient que les maladies aiguës venoient du ciel, & celles de long cours de notre propre faute. Un Anglois a fort bien dit là-dessus, que le trait de la mort tombe du ciel, mais que nous l'envenimons par notre mauvaise conduite. Il faut

mourir, c'eſt une loi commune à tous (*a*) les êtres animés de ce globe ; mais l'agonie lente qui nous mine, eſt communément le fruit de notre folie.

Le pain eſt l'aliment le plus commun d'une partie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de choſe à dire en général ſur les effets du mauvais pain : cependant je remarque que l'abus de cet aliment eſt très-nuiſible aux enfans ; qu'il les rend pâles, leur cauſe des vers, & tous les maux qui réſultent de la préſence de ces inſectes. Schebbéar croit que la maladie qu'on appelle maladie angloiſe,

(*a*) Perſonne n'a mieux rendu cette idée que Sénèque :

Omnia tempus edax depaſcitur, omnia carpit,
Omnia ſede movet, nil ſinit eſſe diu.
Flumina deficiunt, profugum mare littora ſiccat,
Subſidunt montes, & juga celſa ruunt.
Quid tam parva loquor? Moles pulcherrima cœli
Ardebit flammis tota repentè ſuis.
Omnia mors poſcit ; lex eſt, non pœna perire.
Hic aliquo mundus tempore nullus erit.

n'eſt ſi commune en France parmi les enfans, que parce qu'ils mangent du pain dont l'acidité diſſout la partie calcaire des os, & les réduit enſuite en cartilage. Cette maladie n'eſt pas moins commune parmi nous, mais j'en trouve la cauſe dans une toute autre acidité, dont je parlerai ci-après.

L'intérêt a inventé à Londres un moyen de rendre le pain très-nuiſible à l'homme, en rendant le pain très-blanc. Rien n'eſt plus commun que de voir ſuccéder à l'uſage de ce pain toutes ſortes de maladies, des ſuffocations, & la mort. Les boulangers de Londres remarquerent, il y a quelques années, qu'une de ces manieres de rendre le pain blanc rendoit les ſelles difficiles; ils s'aviſerent de jetter du jalap dans leurs farines, & leur pain rendit effectivement les ſelles plus aiſées, en agiſſant comme purgatif. Le docteur Manningham a expoſé les différentes méthodes de ſophiſtiquer les farines, & les maladies qui en proviennent, auſſi-bien que les marques auxquel-

les on peut reconnoître le pain ſophiſtiqué.

Quelquefois le pain devient un vrai poiſon par une altération naturelle, & ſans que l'induſtrie, ou plutôt la méchanceté des hommes, y ait part; cette altération vient de l'ivroie, de la nielle ou rouille, *rubigo, uredo*, & ſur-tout des ergots qui viennent aux grains, ce qui les a fait appeler *bled cornu*, ou *ſeigle ergoté*.

L'ivroie, au jugement des plus grands botaniſtes, eſt une herbe très-vénéneuſe, qui croît en ſi grande abondance dans les champs, ſur-tout dans les temps humides & froids, que le peuple croit que le froment s'eſt changé en ivroie. La farine en devient un peu noirâtre; le goût en eſt doux; ce qui fait qu'on diſtingue difficilement la farine empoiſonnée par cette graine, d'avec toute autre. La graine de cette plante cauſe des étourdiſſemens, des anxiétés, des vertiges, des vomiſſemens, le délire, des convulſions, & la paralyſie. Targioni dit avoir vu avec

grand étonnement cultiver l'ivroie autour de Camugliano, & les habitans en mettre (*a*) un ſixieme dans le pain, pour en rendre la ſaveur agréable, ſans que leur ſanté en fût aucunement altérée.

Néedham diſtingue deux ſortes de nielle : dans l'une, la graine eſt changée en une poudre noire ; dans l'autre, on voit de petits filets élaſtiques, ou ce que les obſervateurs ont appelé *des animalcules*. Le célèbre Juſſieu regarde la premiere eſpece comme la corruption du grain même, & la ſeconde comme la corruption de la fleur. Néedham dérive cette corruption des inſectes qui ſe trouvent en grande quantité dans le vin, & y vivent pluſieurs années dans un état d'inſenſibilité. Le pain en devient amer, & d'une ſaveur inſoutenable ; ce qui fait qu'il ne vient guère de maladie épidémique de cette cauſe,

(*a*) Zwinger dit dans ſon Herbier allem. qu'on en donne avec ſuccès aux poules, chapons, pigeons, cailles, pour les engraiſſer, quoique ce ſoit un poiſon pour l'homme.

parce qu'on ne mange pas volontiers de ce pain : cependant on a remarqué en France que ce pain y a causé des gangrènes mortelles.

Le seigle ergoté (*a*) est un grain

(*a*) Les grains, dit Muschembroeck, qui sont attaqués de cette contagion, se peuvent aisément distinguer de ceux qui sont sains ; car ils ont plus d'un demi-pouce de grosseur. La mauvaise qualité de ces grains est si grande, que, si l'on ne les sépare pas des autres, & qu'on en fasse du pain, ceux qui en mangent sont attaqués de différentes maladies, telles que des fiévres malignes, des gangrènes, des sphacèles. MM. Dodart, Salerne, Deslandes, Monnier, nous ont détaillé très-exactement ces maladies. Néedham ayant examiné du seigle ergoté, a trouvé qu'il étoit composé de deux substances, l'une noire, l'autre blanche. Cette derniere étoit molle, composée de longues fibres unies entr'elles, & dans lesquelles on ne remarquoit rien qui donnât aucun signe de vie ; mais, lorsqu'on versoit une goutte d'eau sur cette substance, elle se délayoit, les fibres se séparoient les unes des autres, & donnoient alors des signes de vie ; car chaque fibrille nageoit dans l'eau, & s'y présentoit sous la forme des petites anguilles qu'on observe dans le vinaigre. Bradley nous a appris la maniere de détruire ces insectes. Néedham a éprouvé cette méthode,

qui s'eſt altéré par la froidure de la ſaiſon. Ce ſeigle devient ſi malfaiſant que le pain qu'on en fait devient un véritable poiſon qui coagule le ſang, éteint la chaleur naturelle, ſtupéfie au point que les membres, ſur-tout les pieds & les jambes, meurent peu à peu, deviennent d'une noirceur ſemblable à celle de la poix, durs & auſſi fragiles que le verre, & ſe ſéparent même du reſte du corps qui n'eſt pas encore attaqué.

On ne trouve ces grains ergotés que dans le ſeigle; & ce n'eſt autre choſe que le grain qui s'eſt formé en cheville. Dodart les a obſervés

---

& en a confirmé le ſuccès. On prend de la forte ſaumure, dans laquelle on jette de l'alun, & l'on fait tremper le grain corrompu pendant l'eſpace de trente heures dans ce mélange: ſans cela, ces animalcules vivent long-temps, & ne meurent que très-difficilement. Cartheuſer a rapporté les années où ces maladies ſe ſont manifeſtées en différentes parties de l'Europe, & les ſources où l'on peut s'en inſtruire. Patholog. Tome I, page 321 & ſuiv. cap. *de Convulſione cereali.*

très-exactement. Ils ſont aſſez noirs au-dehors, blanchâtres en dedans, & beaucoup plus durs que le ſeigle naturel quand ils ſont ſecs; ils ont même quelque choſe de coriace. Ces grains n'ont pas mauvais goût. Ils montent aux épis beaucoup plus haut que les grains ordinaires; ils ſont quelquefois longs de treize à quatorze lignes, & larges de plus de deux. On en trouve ſouvent ſept ou huit à un ſeul épi. Il eſt aiſé de voir que ces grains ne ſont pas des grains d'un autre genre, mais de véritables grains de ſeigle enfermés dans leur balle.

M. Lang, médecin à Lucerne, dit, dans l'excellente diſſertation qu'il a écrite à ce ſujet, que les grains de ſeigle ergoté ſont des excroiſſances contre nature, noirâtres, dures, plus ou moins longues & épaiſſes, droites, crochues, cornues, pointues & combuſtibles, ayant un peu le goût du ſeigle, mais avec une arriere-ſaveur un peu âcre. On trouve dedans un petit ver preſque inviſible. Selon ce médecin, on voit juſqu'à ſix ou ſept

de ces excroiſſances à un ſeul épi; mais le nombre va quelquefois juſqu'à douze, & plus, à un ſeul épi, quand une ſaiſon humide en favoriſe la naiſſance.

On a remarqué en France que le ſeigle ergoté vient en plus grande quantité dans un ſol humide & froid; & dans les années fort pluvieuſes ou très-humides, & que l'eſpece de ſeigle qu'on ſeme en Mars, & qui ſe nomme chez nous ſeigle d'été, eſt plus ſujette à cette maladie que l'eſpece qu'on ſeme en automne, & qui s'appelle ſeigle d'hiver. Chatton, chirurgien à Montargis, dit que le ſeigle eſt attaqué preſque tous les ans de cette maladie en Sologne, dans le Berry, le Bléſois, le Gâtinois, ſur-tout dans les terres légeres & ſablonneuſes; qu'il y a peu d'années où cela n'arrive pas: mais que ces grains malfaiſans naturellement, ne font aucun mal lorſqu'ils ne ſe trouvent pas en grande quantité. Ces grains paroiſſent principalement lorſqu'un été très-chaud ſuccede à un printemps fort humide.

Le ſeigle ergoté n'eſt pas toujours vénéneux. Lang a obſervé que le pain de ſeigle où il eſt entré certaine quantité de ces grains, ne produit pas les effets nuiſibles qui en réſultent communément. Malgré qu'on les apperçoive dans le ſeigle, ils ne ſont vénéneux que lorſqu'ils ſont grands, longs, épais, & lorſqu'ils ſont venus dans un temps humide. Théodore (*a*) Zwinger l'aîné, doute que la gangrène vienne réellement de l'uſage du ſeigle ergoté, puiſqu'il croît en quantité dans le canton de Baſle, où on le donne à moudre avec l'autre ſeigle, & qu'on le mange ſans aucun inconvénient, après en avoir fait du pain. Le baron de Bondeli, miniſtre du roi de Pruſſe en Suiſſe, écrivit à M. Lang, que les médecins de Berne avoient d'abord regardé les maladies dont nous avons parlé comme un effet de l'air ; mais

---

(*a*) Zwinger dit encore dans ſon herbier que le ſeigle ergoté qu'il appelle tête de mort, *todten-kopf*, mis ſous la langue, arrête les hémorragies, *ſtellen das bluten*.

qu'ils avoient été convaincus, par des expériences plus nombreuſes & plus exactes, que c'étoit réellement le ſeigle ergoté qui en étoit cauſe. Jean Jacques Ritter ſe plaignit auſſi de ce que la maladie qu'avoit cauſée le ſeigle ergoté, avoit été attribuée par les médecins de Berne, au commencement de ce ſiécle, à la chétive nourriture des payſans, à leur peu de propreté & au froid exceſſif; tandis qu'il eſt conſtant que ce grain fait même périr les animaux, & qu'on en a vu nombre de funeſtes expériences par rapport à l'homme. Ce qui a été cauſe de cette erreur, c'eſt, comme nous l'avons vu, que ce grain ne produit pas toujours les mêmes effets funeſtes.

Ces maladies ſe ſont déja manifeſtées en France dans le ſeizieme & le dix-ſeptieme ſiécles. Mais ce fut vers la fin de 1709 qu'elles y firent le plus de ravages. Les membres, dit Lémery, deviennent noirs par l'uſage du ſeigle ergoté; ils ſe détachent des membres ſains, ils tombent l'un après l'autre, ſans que les remèdes puiſſent

arrêter les progrès du mal ; & le malade en périt. Suivant Lémery, on a eu là-dessus les plus tristes expériences dans plusieurs hopitaux François, particuliérement à Orléans, dans la Sologne & le Blésois, lorsque le pain coûtoit si cher au commencement de ce siécle. L'Académie des Sciences de Paris a publié, il y a quelque années, une description de cette gangrène venue du seigle ergoté. La lecture en fait frémir : on fit mourir en très-peu de temps un cochon avec ce grain ; il périt après avoir perdu l'usage de ses membres, qui avoient répandu, comme par une sueur, la liqueur la plus puante. Il y a toujours, par cette raison, dans l'hôpital d'Orléans, nombre de malades de la Sologne, lesquels y périssent de la gangrène. Tantôt elle ne monte que jusqu'aux genoux, tantôt elle se porte aux cuisses ; ce sont les pieds qui en sont le plus attaqués, les mains n'éprouvent qu'un engourdissement. L'amputation des membres malades est inutile : de cent vingt à qui les chirurgiens François, inexorables,

couperent les jambes, on n'en put ſauver que quatre ou cinq; voilà ce que dit l'Académie de Paris.

On a remarqué en Allemagne les mêmes effets, en général, de ces ſortes de grains, quoiqu'à un moindre dégré. On dit qu'ils y ont excité des mouvemens convulſifs, qui paſſerent en paralyſie, & que les malades étoient dans un état où ils ſembloient ne pas penſer aucunement. La maladie que l'on appelle chez nous *kriebelkranckheit* (a), s'eſt manifeſtée avec violence dans les cantons de Zurich, de Berne, de Lucerne & de Fribourg. Elle ravagea le canton de Zurich en 1716: elle s'eſt montrée dans le comté de Lenzbourg en 1709; les membres attaqués de la gangrène étoient noirs comme ceux de gens roués, durs comme de la corne, & ſecs en totalité. Elle régna auſſi, la même année, dans le bailliage de Schwazenbourg. Les habitans du canton de Lucerne en ont éprouvé les plus horribles effets en 1709, 1716 &

(a) *Convulſio cerealis.*

1717. En 1709 il y eut, dans un district de trois ou quatre lieues, jusqu'à cinquante personnes attaquées de cette maladie dans ce canton. Les sages précautions de cette République sauverent la vie à quarante-neuf; le cinquantieme mourut, parce qu'il avoit déja auparavant un mal dangereux à la jambe. La plûpart de ceux de ce canton qui prirent assez à temps les remèdes convenables, n'en ont éprouvé aucun mal; ceux qui avoient été moins diligens perdirent les uns quelques dents, les autres quelques doigts, un pied, une jambe entiere. Ce mal sembla être parvenu à son plus haut point en 1709, le pauvre campagnard ne pouvant s'en garantir en aucune maniere, faute d'autre nourriture que celle de ces grains malfaisans.

M. Lang, cet excellent médecin Lucernois, qui nous a donné l'exacte description de cette maladie, nous en a aussi communiqué la cure; mais cela n'entre pas dans le plan de mon ouvrage: on peut la voir dans la dissertation qu'il a écrite là-dessus. En général, cette maladie n'étoit précédée

d'aucune fiévre, mais d'une foibleſſe qui ſe faiſoit ſentir à la (*a*) poitrine ou au bas-ventre, ſelon que les membres ſupérieurs ou inférieurs étoient menacés de la maladie. Les uns ſentoient déja cette foibleſſe deux, trois ou quatre ſemaines avant la préſence manifeſte de la maladie ; d'autres ne l'éprouvoient que quelques jours auparavant ; quelques autres ne l'ont pas ſentie du tout d'avance, mais il furent ſaiſis des ſymptômes les plus terribles ſans aucun ſigne précurſeur. On vit même dans le canton de Lucerne quelques ſujets perdre en marchant, ſans avoir ſenti la moindre douleur, un ou deux doigts du pied, ou ſe les arracher en ſe déchauſſant.

Dès que la maladie ſe faiſoit ſentir, les membres ſe refroidiſſoient ; la peau devenoit pâle, livide, ſe ridoit ; les veines diſparoiſſoient ; il ſurvenoit un engourdiſſement total du mem-

---

(*a*) M. Z. dit au ventre ſupérieur ou inférieur : ce qui préſente un ſens ambigu, vu que la tête eſt appelée par quelques anatomiſtes *le ventre ſupérieur*.

bre attaqué, & il perdoit toute sensibilité : on pouvoit le piquer, le couper comme on le vouloit, sans que le malade s'en apperçût ; il ne sortoit pas une goutte de sang de la plaie : le malade pouvoit cependant remuer le membre attaqué, quoiqu'avec difficulté. Cette maladie n'attaquoit que les bras, les mains, les jambes & les pieds ; du reste, le malade ne sentoit aucun changement dans tout son corps. Au milieu de la douleur extrême qui se faisoit sentir aux membres attaqués après leur engourdissement, il ne paroissoit que quelques mouvemens fiévreux; le sommeil étoit toujours fort inquiet : quelques malades se sentoient beaucoup de soif, avoient la bouche amere & pâteuse ; d'autres saignoient continuellement du nez ; leur urine étoit presque toujours blanche & limpide, quelquefois un peu trouble : aucun malade ne se plaignoit de vraies douleurs de tête ; & tous conservoient leur appétit pendant toute la maladie. Peu à peu les douleurs des membres attaqués augmentoient, de même que les

autres ſymptômes. Lorſque la maladie réſiſtoit à tous les médicamens, le mal ſe portoit des doigts à la main, au bras, au pied, à la jambe, juſqu'à ce que la gangrène parût aux parties malades, & les fît mourir tout-à-fait: il ſuccédoit enfin un deſſéchement total & une noirceur affreuſe; alors le membre ſe ſéparoit du corps & tomboit.

M. Lang conclut de ces obſervations, que le venin du ſeigle ergoté n'eſt pas de l'eſpèce la plus dangereuſe au premier abord: non-ſeulement il parcourt toutes les parties intérieures du corps les plus nobles, ſans aucun dommage ſenſible, ſi l'on excepte la ſtupeur qui ſe fait quelquefois ſentir à la tête; il n'excite même aucun des accidens fâcheux dont les autres poiſons ſont toujours ſuivis, ni dans le ſang, ni dans les autres parties; point de ſpaſmes, de ſerremens de poitrine, de mouvemens (*a*) convulſifs, d'évanouiſſe-

(*a*) On vient cependant de voir plus haut que les convulſions ſont quelquefois de la partie.

mens, de fiévres. Mais on n'en doit pas moins compter le ſeigle ergoté parmi les poiſons lents & cachés ; car il ne change en aucune maniere le goût & l'odeur du pain, & il peut réſider long temps dans le corps avant de ſe manifeſter par ſes effets, qui ſont alors quelquefois ſi ſubits, qu'ils deviennent mortels avant qu'on ait pu ſonger à y remédier.

Quoique ce bled ſoit, de tous les grains, celui qui ſe conſerve le plus long-temps en nature, la farine ne peut pas ſe garder de même ſans s'altérer & devenir un aliment meurtrier par vétuſté, ſur-tout ſi l'humidité des lieux à contribué à ſa corruption. On a vu dans pluſieurs colonies, & même chez les peuples les mieux approviſionnés, les plus triſtes effets de ces farines, d'où il ſort, quand on les ouvre, une vapeur pénétrante & même violette ou bleue, qu'on peut regarder comme une vraie flamme. Un homme croyable me dit, il y a quelque temps, qu'il s'étoit trouvé à l'ouverture d'un pauvre malheureux qui étoit mort dans ſa chambre,

après plusieurs défaillances qu'il avoit éprouvées auparavant : on lui vit l'estomach, les intestins & les poumons tout gangrenés ; sa vessie étoit aussi rouge en dedans que si on l'eût remplie de sang ; c'étoit de ces farines dont sa femme & trois de ses enfans étoient probablement morts, aussi-bien que lui.

Les vers & les différens insectes qui se jettent sur des farines gardées, ne sont pas moins nuisibles par l'altération qu'ils causent à cet aliment, dont la qualité se vicie encore plus dangereusement par leur présence. C'est cependant l'aliment dont se nourrit le pauvre peuple, qui, trouvant ces farines ou le pain qu'on en fait, à meilleur compte, achette en même-temps & sa vie & sa mort de la même main.

Le riz est pour une grande partie des hommes, ce que le pain est pour nous ; c'est l'aliment principal des Turcs. Les Chinois s'en servent au lieu de pain, quoique la Chine soit abondante en bled. Le riz fait presque la seule nourriture des Malabares : il y sert même de pain aux riches,

parce que le froment ne vient pas ſur la côte de Malabar. On en fait le même uſage par-tout dans l'Inde. Les Chinois le font bouillir ſec avec de l'eau, les Malabares avec de l'eau & du lait, & le mangent à pleine main. Bontius dit que le riz chaud eſt très-nuiſible aux nerfs, & qu'on a vu par expérience que l'abus de cet aliment affoiblit conſidérablement la vue, & cauſe même un aveuglement total : que c'eſt pour cette raiſon que les habitans de Java, & d'autres, ne prennent jamais de riz chaud.

Les autres alimens du règne végétal produiſent différens effets, ſelon leur nature particuliere : en général ils ſont plus convenables à l'homme que la viande, parce que la plûpart ſont d'une nature plus analogue à celle de nos humeurs conſidérées dans le vrai état de ſanté ; on n'y voit aucune acrimonie, non plus que dans un grand nombre des végétaux ; d'ailleurs il eſt conſtant, en général, que l'on vit plus long-tems en ne mangeant pas de viande : on eſt d'un caractere plus doux, plus humain, mais moins pro-

pre aux travaux, & à une vie très-occupée.

Il ne faut donc pas être ſurpris que Pythagore ait donné la préférence aux alimens du règne végétal, ſur les viandes ; & que les Thérapeutes, attachés à ce ſentiment, ſe ſoient contentés de pain & d'un peu de ſel, y ajoutant tout au plus un peu d'hyſſope : l'eau ſeule faiſoit leur boiſſon. Les premiers Grecs ne mangeoient que des végétaux ; & ils rendirent des honneurs divins à Pélage, pour leur avoir appris à manger (*a*) des

---

(*a*) Les Arcadiens ſe nourriſſoient même encore de glands long-temps après que les autres Grecs eurent pris nos différentes eſpeces de grains pour alimens, comme l'obſerve Galien. Mais cela doit-il ſe prendre à la lettre pour les glands du chêne, à l'excluſion de toutes les autres eſpeces ? Pour moi je ne le crois pas. Les anciens Grecs comprenoient ſous la dénomination générique de chêne, non-ſeulement les différentes eſpeces que nous y reconnoiſſons aujourd'hui, mais encore d'autres arbres, comme le dit Dioſcoride, φηγος ϰ πρινος ειδη δρυος, L. I, c. 145. Ils comprenoient auſſi ſous la dénomination de gland βαλανος les différentes eſpeces de

glands, qu'ils regardoient comme plus ſains que les herbages.

On ſçait auſſi quel régime les Spartiates obſerverent dans des tems poſtérieurs ; régime dont ils faiſoient

---

chataignes, comme on le voit encore par le même, c. 146, & par Galien, *de Cib. bon. & mal. ſuc.* c. 4, & *de Alim. fac.* c. 38. Le mot φηγος eſt pris auſſi pour βαλανος, dans Ariſtoph. & dans Platon pour les chataignes, φηγȣς σποδιȣσι, *ils ſont rôtir des chataignes ſous la cendre.* Le mot φηγος qui ſe prend pour le fruit du hêtre, *fagus*, me paroît donc avoir été le nom générique de toutes les eſpeces de fruits qui faiſoient la nourriture de ces premiers hommes qui habitoient une terre couverte de forêts. Ce mot a même un rapport très-direct avec le mot hébreu *fag*, qui ſignifie *nourriture, aliment.* Or les Grecs tenoient leur langue de l'Orient, comme on peut le voir par le petit Dictionnaire étymologique de Kœnig, & par d'autres ouvrages de ce genre. Voyez Simon, *Lex. hebraïc.* Galien dit que les Grecs ſe ſont nourris de glands dans des temps de famine, *de Alim. fac.* & *de cib. bon.* & certains peuples malheureux en font encore aujourd'hui le principal ſoutien de leur vie. J'ai cru devoir éclaircir ce trait de la fable, que les écrivains mythologiques ont tous rapportés ſans examen.

tant de cas, que Pausanias, après la bataille de Platée, fit préparer un repas à la maniere accoutumée des Lacédémoniens, & un à la maniere des Perses, & leur dit ensuite; voyez la folie des généraux ennemis, qui, accoutumés à de pareils repas, ont cru nous pouvoir vaincre, nous qui vivons d'une maniere si différente.

Les végétaux sont, au Mogol, la nourriture ordinaire non-seulement des idolâtres, qui ne mangent point de viandes; mais aussi celle du petit peuple parmi les Mahométans, & d'une bonne partie des troupes. Le riz, les herbes & le beurre sont les alimens ordinaires des habitans de Bengale. On ne vit presque que des végétaux à Malabar; les négocians qui passent des côtes de Coromandel & de Surate, à Batavia, se nourrissent la plûpart de légumes.

Cependant les végétaux ne sont pas non plus tous innocens: sans parler de ceux qui ont une disposition décidée à une prompte putréfaction, ils ont pour la plûpart quelque chose de refroidissant; d'où il est aisé de conce-

voir pourquoi ils causent à certains sujets des flatuosités considérables, & beaucoup plus que la viande; mais cela dépend aussi du tempérament particulier, & de la constitution individuelle des sujets : c'est pourquoi nous ne pouvons rien dire de général là-dessus. Il en est à qui les végétaux sont comme autant de purgatifs; tandis que les Minorcains, qui en vivent la plûpart du temps, & mangent beaucoup, sont presque toujours constipés.

La nature flatueuse des fruits n'est pas une chose douteuse. Hales a vu par expérience, qu'une pomme contient une quantité d'air assez grande, pour que cet air qui s'échappe de la pomme, remplisse un espace quatre cens quatre-vingt fois plus grand que la pomme, sous le poids doublé de l'athmosphère : cependant les pommes cuites sont une nourriture légere, & dont je croirois pouvoir vivre, en y joignant du pain & de l'eau, sans être exposé à des flatuosités & à la mélancolie, s'il me plaisoit de vivre ainsi. L'abus des fruits cruds

cruds cause la cardialagie, des coliques, des dévoiemens, des obstructions & toutes sortes de maladies des nerfs.

On croit presque par-tout que les fruits sont la cause de la dyssenterie, quoique tous les vrais médecins ayent prouvé que ce sentiment est absolument mal fondé. Les causes de la dyssenterie sont pour la plus grande partie dans l'air, qui se réfroidit promptement après avoir été très-chaud. les chaleurs raréfient les humeurs & les rendent acrimonieuses, la transpiration se trouve arrêtée par le froid subit, les humeurs se rejettent aussitôt sur le centre, où elles trouvent un plus libre accès, & de-là dans les intestins. Si donc ces humeurs sont en même-temps âcres, la dyssenterie aura lieu, même chez les sujets qui n'ont pas mangé de fruits; en effet nous voyons très-souvent cette maladie se manifester & faire des progrès, lors même que les arbres (*a*) ne sont encore qu'en fleurs:

(*a*) Il y a environ huit ans qu'un village

elle règne auſſi dans les pays froids où les fruits ſont très-rares, & parconſéquent peu entre les mains du peuple.

ſitué ſur la rivière d'Oiſe, près de Chantilly, fut déſolé de la dyſſenterie, lors même qu'il n'y avoit encore aucun fruit de mûr. Pour moi je puis certifier que les fruits d'été m'ont pluſieurs fois été d'une grande reſſource dans le traitement des maladies de cette ſaiſon, & que c'eſt avec raiſon que M. Grant les regarde comme un bienfait particulier de la Providence.

Je traitai l'année paſſée une fiévre putride dans un ſujet ſcorbutique. Le chirurgien de l'endroit où cela arriva, me dit qu'il avoit ſuivi un fort habile médecin, mais que jamais il n'avoit ouï dire que les fruits fuſſent ſi avantageux que je le diſois, mais très-préjudiciables au contraire. Il vit encore avec plus d'étonnement qu'une légere ſaignée que je lui avois dit de faire pour occaſionner une détente néceſſaire, & faciliter l'action des médicamens, avoit été ſuivie de la cure la plus heureuſe, que je dûs particuliérement à la diète végétale & des fruits rouges de la ſaiſon, aidés d'un peu de limonade. J'avois traité peu de temps auparavant la domeſtique de cette perſonne, d'un ſcorbut ſi confirmé qu'elle ne pouvoit plus ſe ſoutenir. Les plantes & les fruits l'avoient tirée d'affaire.

On a remarqué avec justesse que la dyssenterie vient quelquefois vers l'automne, des insectes qu'on avale avec les choux, & même avec les fruits. Decker qui a écrit une excellente dissertation sur cette maladie, dit qu'il est impossible que les fruits ayent contribué en rien à la dyssenterie dont il nous a donné l'histoire ; & qui a fait de si grands progrès. Il s'appuie sur ce que l'on ne remarque quelquefois aucune dyssenterie dans les années où les fruits sont le plus abondants : il dit d'ailleurs que cette maladie attaque des gens qui n'ont jamais fait usage de fruits, même des enfans qui prennent le lait d'une mere qui s'abstient de tout fruit quelconque ; que la redoutable dyssenterie de Nimegues étoit déja parvenue à son plus haut point avant qu'on eût pu manger d'aucun fruit ; & qu'enfin ceux qui ne mangeoient pas de fruits & ceux qui en mangeoient, en ont été indifféremment attaqués.

Des expériences certaines ont prouvé de toutes parts que les fruits d'été ne causent jamais de dyssenterie. M.

Tiſſot prétend même qu'il n'y a pas de préjugé plus faux que celui-là ; & qu'il n'y a que des gens opiniâtres, & parconſéquent bornés, qui puiſſent le ſoutenir ; & que tous les fruits mûrs, ſur-tout ceux d'été, ſont un vrai préſervatif contre la dyſſenterie. On voit par-là combien celui qui rejette ce que croit la multitude, penſe juſte quelquefois.

Il y a lieu de croire, d'après des expériences conſtatées, qu'il y a une quantité prodigieuſe d'air dans les (*a*) raiſins ; au moins eſt-il vrai qu'ils ſont très-flatueux pour des ſujets délicats qui n'ont pas le ventre libre. J'ai vu il eſt vrai un homme enfler & mourir ſubitement, après avoir mangé une quantité prodigieuſe de raiſins ; mais cet homme, outre cette quantité d'air qui a pu ſe dégager dans ſes entrailles & le ſuffoquer, étoit ſujet à la convulſion

(*a*) Le tartre, qui eſt un produit du raiſin, rend une quantité incroyable d'air que le feu en dégage ; c'eſt ce que l'habile M. Roux fait voir dans ſes cours publics de chimie, de la maniere la plus ſenſible.

que nous appelons danſe de Saint-Vit.

Les alimens huileux du règne végétal ſont très-nuiſibles : on en voit naître des maladies épidémiques, ſur-tout ſi l'on prend en même temps des alimens gras du règne animal ; c'eſt par cette raiſon que la gale règne preſque continuellement dans les iſles ſeptentrionales de l'Ecoſſe. Dans la baſſe Saxe, où le peuple vit à peu près comme chez nous les cochons, l'huile de navet eſt un aliment très-uſité & déteſtable, qui diſpoſe tout à la putréfaction. La religion de certains pays défend à quelques Cénobites l'uſage du lard & de la graiſſe. Ces gens font leur cuiſine avec de l'huile : voilà pourquoi nombre de ces perſonnes ont des deſcentes complettes, ou incomplettes. Pluſieurs ſont même ſujets à piſſer au lit pendant qu'ils dorment, à cauſe du grand relâchement que l'huile produit dans tous les viſceres. J'ai remarqué que l'huile ne vaut rien à tous ceux dont l'eſtomac & les inteſtins ne font que foiblement leurs fonctions ; les digeſtions

en deviennent toujours plus mauvaises dans ces sujets.

Le lait tient le milieu entre les alimens du règne végétal & du règne animal. Dans certaines circonstances, c'est le meilleur des alimens : aussi l'Etre suprême l'a-t-il destiné à être notre premiere nourriture. Le lait de femme est sans contredit le plus fluide & le plus doux. Après lui, c'est le lait d'ânesse qu'on doit préférer, ensuite celui de jument; celui-ci est préférable au lait de chévre : le moins coulant & le moins bon est celui de vache. Mais, ce que tout le monde ne croira peut être pas, c'est que le lait le plus coulant & le plus délié fournit une crême beaucoup plus épaisse & beaucoup plus solide que le lait le plus gras : voilà pourquoi le fromage du lait le plus délié est dur & cassant, au lieu que celui du lait gras est tendre, & se rompt aisément.

C'est une folie, dit Rousseau, de craindre le lait caillé, après qu'il a séjourné quelque temps dans l'estomac : cette réflexion me paroît juste :

car le lait se caille toujours dans l'estomac avant de se digérer. Les enfans vomissent toujours le lait caillé; les excrémens des jeunes animaux ne pourroient pas être fermes si le lait ne prenoit certaine consistance dans leurs visceres; c'est-à-dire s'il ne s'y cailloit pas. On doit sans doute conclure de-là que le lait n'est pas salutaire à tout le monde, mais qu'il n'est pas mal-sain parce qu'il se caille.

Un médecin Anglois avoit déja fait cette objection aux médecins avant Rousseau : on répondit, à Londres, à ce médecin qu'il est de fait que plusieurs sujets ont éprouvé des douleurs considérables, des convulsions, & sont même morts après avoir pris quelques substances acides après du lait, & qu'il s'ensuit par conséquent que cette coagulation du lait dans l'estomac est mal-saine. Un autre Anglois dit encore que le lait de vache s'aigrit & se coagule sans la moindre addition d'aucune autre substance, en douze heures de temps, lorsqu'il fait fort chaud : que conséquemment on ne nie pas que le lait ne se

caille dans l'eſtomac : mais ſouvent il n'en résulte aucun mal ; car les coliques inteſtinales ſi communes chez les enfans, & les excrémens verds qu'ils rendent, naiſſent uniquement de quelque vice de la bile qui a une ſi grande influence ſur la digeſtion de nos alimens auſſitôt qu'ils ſont ſortis de l'eſtomac ; ainſi cet Anglois concluoit que le lait ſe caille promptement après être entré dans l'eſtomac ; que la ſéroſité s'en ſéparoit en s'écoulant ſeule ; que la bile rendoit à la partie coagulée ſa fluidité dès quelle tomboit dans le *duodenum* ; & que ſi ce lait ne devenoit pas parfaitement nourriſſant par ce changement, il devenoit au moins un excrément régulier.

Il y a une faute évidente dans l'induction de ce ſecond Anglois. Les excrémens verds viennent ſans doute de quelque vice de la bile ; mais d'où vient ce vice ? Un Italien d'un eſprit plus pénétrant, M. Zeviani, dit que les expériences chimiques nous prouvent que les excrémens ne deviennent verds que parce

qu'étant retenus trop long-temps dans les inteſtins, ils prennent une nature acide & corroſive à certain point; d'où ils arrive que la bile devient toute auſſi verte que quand on y mêle de l'eſprit-de-nitre. Mais d'où vient cette aigreur corroſive? du lait caillé.

Il ne s'agit pas ici de tout cela. Ce qu'il eſt important de ſçavoir, c'eſt que le lait, quoique le plus facile à digérer de tous les alimens, eſt auſſi le plus mauvais lorſqu'il n'eſt pas bien digéré, ou, ce qui eſt encore plus dangereux, lorſqu'il ne l'eſt pas du tout. Les nourriſſons ne vomiroient pas leur lait ſi leur eſtomac le pouvoit digérer, & la moindre aigreur le corrompt dans l'eſtomac.

Boërhaave blâme la conduite des femmes qui font bouillir long-temps le lait dont elles nourriſſent les enfans, pour lui ôter ſa crudité imaginaire. Le lait ſe gâte en cuiſant, dit-il, parce qu'il perd ſur le feu ſes parties les plus ſaines & les plus fluides; c'eſt auſſi ce qui lui a fait penſer que le lait ſeroit plus ſain pour ces enfans, ſi on le leur donnoit avec du

pain ſans avoir bouilli. Cette doctrine coûteroit peut-être la vie à un médecin chez nous, ou on lui arracheroit au moins les yeux.

Le lait qui ne s'eſt pas digéré laiſſe dans les inteſtins une matiere dure, caſéeuſe, que la nature ne peut pas réduire ni aſſimiler à nos principes : de-là les coliques, les convulſions, les cardialgies, les torticolis, (τραχηλοτέτανοι,) & ſouvent une mort ſubite à la ſuite de ces ſymptômes. Dans d'autres circonſtances, les inteſtins ſe diſtendent quelquefois au point de rendre le ventre extrêmement dur; les glandes du méſentere s'obſtruent; il en arrive enſuite autant à toutes les autres; les matieres paſſent ſans laiſſer aucune ſubſtance nutritive, & l'atrophie fait périr les ſujets.

Boërhaave cherchoit lui-même la raiſon de ces inconvéniens dans le peu d'énergie de la bile, qui ne peut alors réſoudre cette matiere dure & caſéeuſe. On ſçait combien les adultes qui ont l'eſtomac trop foible, ſur-tout les hypochondres, les femmes hyſtériques, ſont expoſés à ſouf-

frir du lait, quoiqu'il y en ait aussi qui s'en accommodent très-bien; c'est par ces motifs que M. Winter, ancien médecin ordinaire du prince d'Orange, & professeur de médecine à Leyde, disoit qu'on avoit tort de conseiller aux goutteux de ne prendre que du lait pour toute nourriture, s'ils ont l'estomac trop foible, ou naturellement sujet aux spasmes; parce que ces sujets sont exposés à tous les inconvéniens qui peuvent résulter de l'aigreur de la crême qui se corrompt dans leur estomac.

Les effets de la bouillie qui ne digere pas, ne sont pas moins nuisibles aux enfans. Je sçais bien que la bouillie fait la nourriture de million d'enfans; mais cela n'empêche pas qu'elle n'en ai fait périr un très-grand nombre. Je l'ai déja dit : d'où viennent les obstructions, les vomissemens, les coliques continuelles, les dévoiemens, les selles glaireuses, grises, jaunes, vertes, noires, le gonflement de l'abdomen, la quantité énorme des vents, les cardial-

gies si fréquentes, les torticolis qui étranglent les enfans, souvent sous mes yeux, & tous les symptômes convulsifs que tous les médecins de tous les pays voient comme moi, décrivent, & ne peuvent arrêter par rapport à l'aveuglement opiniâtre des femmes, & en général du peuple. D'où vient que sur vingt-cinq mille morts il se trouve maintenant à Londres, tous les ans, huit mille enfans qui meurent de convulsions, si ce n'est parce qu'on leur farcit l'estomac & les intestins d'un aliment qui les empoisonne ? Mais il seroit plus aisé de transporter les Alpes dans les vastes plaines de l'Asie, que de désabuser une femme écervelée.

J'ai vu tous ces accidens, tantôt solitaires, tantôt réunis en grand nombre, produits par cet abus ; je les ai fait cesser en bien des cas : ils disparoitroient entiérement si les peres & meres avoient assez de droiture & de déférence pour se laisser donner un avis de la part de gens qui ne cherchent que le bien de leurs familles ; s'ils pouvoient se laisser per-

ſuader que leurs préjugés ſont même un crime, dont ils ſont comptables à l'Etre ſuprême & à la ſociété, qui a autant de droit qu'eux à la conſervation de ces enfans; enfin s'ils vouloient convenir qu'un peu de bouillon où ils auroient jeté un peu d'orge & d'avoine concaſſées avec un peu de beurre frais éviteroit à leurs enfans toutes ces triſtes maladies, & les nourriroient encore mieux. Un peu de bouillon gras ſeul, pris de temps en temps, ou du lait avec du pain émié ne les expoſeroit pas à périr. C'eſt cependant cette opiniâtreté qui rend ſi commune en Suiſſe & ailleurs la maladie ordinaire aux enfans de l'Angleterre, où on les voit périr ſi malheureuſement.

Le *rachitis* ou cette maladie angloiſe, ainſi appelée parce qu'elle ſe manifeſta premiérement en Angleterre vers le milieu du ſeizieme ſiécle, excite un grand appétit; les enfans qui en ſont attaqués mangent beaucoup, & maigriſſent conſidérablement. Ils ont la plûpart le ventre gonflé & très-dur. Il ſe forme d'abord

de petits nœuds à leurs membres ; enfin ils se courbent au point de ne plus pouvoir se soutenir, & dépérissent par-tout, tandis qu'il n'y a que le ventre, la tête ou quelques parties particulieres qui prennent plus de (a) volume. Les enfans ne sont jamais attaqués de cette maladie avant le sixieme mois : cependant je connois plusieurs familles en Suisse dont les enfans en étoient déja attaqués avant cet âge. Les enfans en sont ordinairement attaqués entre la seconde & la troisieme année. Si cette maladie n'est pas bien guérie, ce qui n'est que trop commun, elle laisse après elle des obstructions aux glandes, qui conduisent à des maladies comprises de peu de monde, & assez souvent à une consomption mortelle.

(a) Voyez Hoffmann pour un plus grand détail des symptômes, & des suites de cette maladie qu'il rangeoit parmi les maladies nouvelles.

On confond assez fréquemment la chartre & le rachitis. C'est un abus : tous les enfans qui sont en chartre ne sont pas rachitiques. Il faut donc les distinguer.

Zéviani, habile médecin de Vérone, a écrit il n'y a pas long-temps, d'une maniere conforme à notre expérience sur cette maladie, qui n'eſt pas rare en Italie, probablement à cauſe de l'impureté que le libertinage y porte ſi conſidérablement dans le ſang. Il regarde cette maladie comme une cachéxie dans laquelle toutes les parties du corps ſont affectées d'une âcreté extraordinaire qu'il attribue à la corruption du lait dont on nourrit les enfans. Il croit avec raiſon que cette altération cauſe à un moindre degré les autres maladies des enfans; mais ſelon lui, lorſqu'elle eſt au plus haut degré, elle eſt la ſeule cauſe éloignée du rachitis. Je ſuis d'accord avec Zéviani pour le fond de la choſe: cependant, ſuivant mon expérience, je penſe que la bouillie conduit encore plus vîte, que le lait ſeul, à cette maladie.

Vandermonde penſoit auſſi que la bouillie eſt la plus mauvaiſe nourriture qu'on puiſſe donner aux enfans, » ce mélange indigeſte de lait & de » farine qui n'a pas fermenté, dit-il,

» ne forme dans l'estomac qu'un mixte » qui n'éprouve d'autre changement » que celui qui le ramene à son » âcreté originaire. » Le lecteur peut le consulter. Plutarque dit que les Spartiates ne donnoient que très-peu à manger à leurs enfans, afin qu'ils prissent plus d'accroissement. Philopémon les avoit obligés d'abandonner la maniere de nourrir les enfans, parce qu'il sçavoit bien, dit Plutarque, qu'ils auroient toujours l'ame & le cœur nobles.

On mange peu de beurre en Suisse en comparaison de la Hollande & de l'Angleterre. On n'y en sert pas à table. Dans la basse Saxe & dans le Brandebourg, où au lieu de souper on se contente d'une pauvre *beurrée* dont on y est aussi avide que les Anglois de ponche, les habitans se sentent souvent des mauvais effets de leur beurre salé, & quelquefois gâté : ils éprouvent des rots amers & d'un goût détestable : il est constant que le beurre peut exposer à de très-grands inconvéniens, si on en fait beaucoup d'usage ; mais sur-tout le beurre frit

qui ſe fait ſentir par de très-mauvais rapports, même pendant pluſieurs jours.

Le beurre n'eſt que la partie la plus graſſe du lait, coagulée par un principe acide qui ſe fait ſentir avec force dans l'analyſe ſpontanée qui ſe fait du beurre lorſqu'il ſe gâte. Il eſt aiſé d'appercevoir par ce phénomène que le beurre pouvant contracter de lui-même une auſſi mauvaiſe qualité que celle qu'on y apperçoit alors, pourra auſſi ſubir une altération très-nuiſible dans l'eſtomac & les inteſtins, où tout tend ſi naturellement à s'altérer par rapport aux mauvais levains qui réſident quelquefois ſi opiniâtrément dans les premieres voies; ce qui me feroit penſer que le beurre pourroit être très-nuiſible aux ſujets dont la bile auroit beaucoup d'acrimonie. Le beurre excite beaucoup de nauſées, & même de violens vomiſſemens à quelques ſujets: d'autres en éprouvent des picotemens très-vifs au creux de l'eſtomac, & des cardialgies très-douloureuſes: d'ailleurs le beurre relâche

tous les ſolides, de même que l'huile ; c'eſt par cette raiſon que nombre de ſujets de quelques ordres religieux ſont expoſés à des hernies de différentes eſpeces. Malgré cela, on ne peut diſconvenir qu'un bon beurre frais n'ait ſon avantage, pris le matin, en y joignant pour boiſſon quelque vin léger & coulant. Il ne peut alors être nuiſible que par la quantité, ou la mauvaiſe diſpoſition des ſujets qui en uſent.

Nous uſons moins de fromage en Suiſſe qu'en Allemagne & en Hollande ; c'eſt ce qui m'a apprêté à rire pluſieurs fois lorſque j'étois en Allemagne où l'on me parloit ſouvent de fromage quand on vouloit me parler d'une choſe qui ne fût pas au-delà de la ſphère d'un Suiſſe. Nous avons deux eſpeces de fromages, le fromage dur, & le fromage mou. Le dur eſt le plus ſain : il augmente l'appétit ; mais l'abus de celui-ci cauſe des cuiſſons douloureuſes, de fortes ardeurs dans l'eſtomac ; il empêche de dormir : tel eſt le fromage verd que nous appelons *ſchabzieger*, c'eſt

le plus fort; ses effets en sont aussi plus grands. Les fromages mous sont les plus savoureux, mais ils surchargent l'estomac & les intestins d'une mauvaise pituite, & presque indestructible, & produisent tous les maux qui peuvent résulter de cette humeur. Nos grands buveurs, & tous les fainéans du bas peuple usent de cette espece. On diroit, en les entendant parler, qu'ils ont toujours un morceau de fromage dans le gosier; ce qui ne va pas mal avec la prononciation de notre dialecte Suisse que tout le monde prononce du gosier; car il n'y a qu'un seul canton où l'on parle du nez, comme on dit abusivement. On voit des gens même du bon ton préférer cette seconde espece, sur-tout lorsque le fromage est tout pourri; ce qui sent un peu trop le Suisse; mais nous sçavons que les Romains aimoient l'assafétida, que les Indiens appellent encore *un manger des dieux*.

Les nations du Nord, sur-tout celles qui sont le plus reculées vers ce point du globe, font beaucoup d'u-

ſage des viandes. Les habitans du Japon ne mangent point la chair des quadrupèdes, mais ſeulement celle des oiſeaux aquatiques. Ils n'uſent pas de lait; néanmoins la baleine, juſques même à ſes inteſtins, fait pour eux un manger délicieux. Ils n'épargnent pas non plus les autres poiſſons. Ils ſont en général, par cette raiſon, dans une telle diſette de vivres, que le petit peuple eſt obligé de ſe contenter de toutes ſortes de plantes maritimes & des herbes vénéneuſes dont ils empêchent les effets par les préparations qu'ils en font. Les Egyptiens ſont encore fort réſervés ſur l'uſage des viandes. La plûpart ne mangent que du bélier coupé, quelques-uns des poules; mais leur aliment ordinaire eſt le lait, & tous leurs repas ſont fort ſimples. On voit cette même ſobriété régner à la Chine & dans toute l'Inde, où l'uſage de la viande eſt encore plus rare.

Les médecins Chinois défendent ordinairement toute nourriture dans les maladies, mais ſur-tout la viande, les poiſſons & les œufs dans les

fiévres. Ils ne permettent que la ſeule eau de riz, ou le riz avec beaucoup d'eau, encore avec beaucoup de retenue. L'eſtomac, diſent-ils, ne peut pas faire ſes fonctions lorſque le corps eſt malade, & les alimens pris même en petite quantité ne digerent que très-mal. On ſuit auſſi certe méthode dans le royaume de Tunkin, à la Cochinchine, dans l'Indouſtan, dans toutes les Indes orientales & au Japon. Les médecins Indiens ſont en cela plus ſages que ces médecins qui n'auroient pas le courage de défendre la viande à des malades du bon ton, pour qui ils croient devoir avoir une baſſe complaiſance, ſuivie très-ſouvent, à leur déshonneur, des plus mauvais effets.

Toutes les viandes diſpoſent certainement nos humeurs à la putréfaction : la viande pourrit même quelquefois immédiatement dans l'eſtomac. L'impreſſion que le feu fait ſur la viande, en concentre la ſaveur, en exalte d'autant plus les ſels & les huiles, que le feu eſt plus actifs ; ce qui la rouſſit à la fin & la rend dégoûtante. La viande frite dans le

beurre ou la graisse, la dispose a une putréfaction d'autant plus prompte qu'une substance huileuse ne bout qu'au six-centieme degré (*a*) de chaleur, & l'eau au deux-cent-douzieme, & qu'ainsi il faut un feu d'autant plus grand pour cuire ainsi ces viandes.

Mais c'est particuliérement la chair de cochon (*b*) qui fait tendre nos humeurs à la putréfaction. Les ordures dont cet animal immonde se nourrit, ne lui fournissent que des sucs réellement dépravés ; en effet l'expérience nous fait voir que le cochon est de tous les animaux celui qui est le plus sujet aux abcès des poumons, & aux maladies de la peau & à la pourriture. C'est pour cette raison qu'on fait tuer tous les cochons en tems de peste dans les endroits bien policés. Les oiseaux qui ne vivent que d'insectes, ces morceaux si friands pour les riches, *irritamenta gulæ*, déterminent encore plus nos humeurs à la corruption. Les perdrix produi-

(*a*) Au thermomètre de Farenhait, ce sont le 250e & le 80e de l'échelle de Reaumur.

(*a*) Hipp. ne pensoit pas de même sans restriction.

ſent ce mauvais effet à un ſi haut degré, qu'il n'eſt pas poſſible de vivre de perdrix pendant trois jours de ſuite ſans tomber malade. La viande qui ſe pourrit dans l'eſtomac, occaſionne des vents abominables ; ce qui arrive même lorſqu'elle ne digere pas bien. Il n'eſt donc pas inutile de connoître ſi ceux qui ont l'eſtomac foible ſouffrent plus des végétaux que des viandes.

Je fais d'abord une grande différence entre les viandes : la chair blanche de la volaille ordinaire & celle du veau ſemblent en géneral les plus faciles à digérer ; & celles des jeunes bêtes plus faciles auſſi que celle des vieilles. Le bœuf, le porc, les volailles noires, le gibier ſe digerent difficilement en général ; de même que la viande graſſe : la chair du ſanglier ſe digere plus aiſément que celle du porc, parce que le ſanglier ne mange guère que du gland. De toutes les viandes, le bœuf me paroît plus difficile à digérer que les autres viandes, lorſqu'il eſt mangé trop tard : il nuit donc, non parce qu'il ſe pour-

rit dans l'eſtomac, ce que je n'ai jamais éprouvé, mais parce qu'il y eſt comme un poids énorme.

Shebbear eſt allé trop loin lorſqu'il a dit que les alimens du règne animal étoient plus naturels & plus analogues à nos humeurs, que ceux du règne végétal, & de plus facile digeſtion. Zéviani prend un parti plus ſage à ce qui me ſemble, lorſqu'il conſeille de mêler les ſubſtances animales avec les végétales dans les flatuoſités hypochondriaques; parce qu'il n'eſt pas encore décidé les quelles ſont les plus venteuſes. Je connois nombre de gens à qui les ſubſtances végétales ont cauſé pendant une longue ſuite d'années, des flatuoſités exceſſives; tandis qu'ils ne ſouffroient aucun mal du veau, de la volaille blanche & noire, de la chair de chevreuil, du ſanglier, même des jambons & des ſauciſſons enfumés. La chair du bœuf, de l'oie, du canard, du liévre, leur cauſoit des vents il eſt vrai, mais elles ne pourriſſoit pas chez eux; car ils ne ſentoient ni cuiſſons dans l'eſtomac, ni aucuns rapports putrides.

Je crois pouvoir inférer de ces réflexions, que toute viande causera bien des vents si elle se pourrit dans l'estomac, mais que cela n'arrive pas à tous les estomacs ; & qu'ainsi on ne sçauroit la regarder comme plus venteuse que les substances végétales, lorsqu'elle est bien choisie. En effet, les substances végétales sont plus dangereuses à nombre de sujets, à cause des flatuosités qui en résultent, que plusieurs especes de viande. Lorsqu'il s'agit de faire cesser une disposition déterminée aux fiévres, & particuliérement aux passions violentes, on se trouve infiniment mieux des alimens du règne végétal ; mais surtout des pommes cuites & pelées, ce que j'ai connu par expérience.

Il règne un préjugé absurde & très-dangereux à l'égard des gelées de viandes : ce préjugé est sur-tout entretenu par ces praticiens routiniers qui sont ordinairement les fauteurs de toutes les erreurs populaires, en ce qui concerne la médecine. On veut forcer ceux qui ont un estomac foible, & sur-tout ceux qui

sont épuisés, à user des gelées qui se tirent en plus grande quantité du veau que du bœuf; du mouton presque autant que du veau, & une fois autant d'un vieux cocq que du veau; mais en moindre quantité de la volaille. Gardez-vous, disoit Boërhaave, des gelées ou des consommés, si vous avez affaire à un estomac foible; car cela ne digere qu'avec les forces les plus robustes, & se change en vraie colle-forte, si ces forces ne se trouvent pas dans les sujets. C'est une erreur populaire, dit-il, de croire que les gelées & les consommés sont des confortatifs d'autant plus puissans, qu'ils sont sans aucun mélange; car il est certain que ces substances ne feroient que d'autant plus convenables à un estomac foible, si on y joignoit dix parties d'eau.

Les poissons en géneral causent moins la putréfaction des humeurs que les viandes. Il ne faut pas leur attribuer les effets qui ne sont dûs qu'aux épices superflues dont on les assaisonne; le poisson sain ne produira jamais ces effets. Il est des ef-

tomacs foibles qui ne peuvent s'accommoder de la viande, & qui digerent ſans aucun inconvénient les poiſſons de mer, auſſi-bien que ceux d'eau douce. Le ſaumon qui remonte de la mer dans nos rivieres, pour y frayer, cauſe ſouvent des crampes à l'eſtomac; mais les vomitifs les font paſſer. D'ailleurs les ſaumons ſont alors comme malades, n'ont aucune fermeté, & ſont par-tout couverts de puſtules lorſqu'ils ont frayé : voilà pourquoi les Hollandois qui en mangeoient autrefois, malgré cela, furent attaqués de la lépre, de même que les Egyptiens avoient l'éléphantiaſis au grand Caire, par l'uſage qu'ils faiſoient des poiſſons pourris du Nil & des eaux croupiſſantes de pluſieurs lacs.

L'uſage continuel du poiſſon expoſe les Hollandois à des maladies lentes & à la pierre, vu la quantité des autres alimens mucilagineux, & du fromage ſur-tout dont ils uſent. Les Groënlandois boivent la graiſſe des poiſſons ; c'eſt pourquoi leurs humeurs ſont ſi épaiſſes, que la pe-

tite-vérole qui passa du Danemarck chez eux, détruisit la moitié de la nation ; elle étoit en effet si maligne par cette circonstance, que les malades en mouroient le troisieme jour. Je ne sçais si d'après la quantité considérable d'enfans qu'cn remarque par-tout le long des côtes maritimes & sur le bord des rivieres, on a conclu avec raison que le grand usage du poisson favorisoit la population. La remarque que fait Montesquieu à ce sujet est au moins fort ingénieuse ; selon lui, le régime de certains Cénobites contredit tout-à-fait l'intention de leurs fondateurs.

Les épices font assez sentir par leurs qualités naturelles qu'elles ne nous ont pas été données pour entrer dans nos alimens au point où on les emploie. C'est en Europe qu'on en abuse le plus ; elles exaltent la bile, & disposent le sang à des fiévres violentes, à des maladies arthritiques & à plusieurs autres maux. L'abus que l'on fait aux Indes des muscades cuites dans le sucre, fait tomber en léthargie, & dans un état de roideur

& d'insensibilité. On a très-bien dit que le plus grand bien que font les épices est d'exciter l'appétit ; & que le plus grand mal qu'elles causent, c'est de brûler insensiblement les intestins.

Le sucre semble être devenu un de nos besoins les plus nécessaires. On a prétendu que le sucre causoit de la pituite, épaississoit le sang ; tandis que Boërhaave a fait voir qu'il manifeste au contraire une grande vertu résolutive & savonneuse dans notre corps ; qu'il fond, atténue & dissipe la pituite ; mais il dit aussi que le sucre résout trop nos parties huileuses, amaigrit, & relâche les fluides en atténuant trop les humeurs. On ne doit donc pas être surpris que Fracassini compte le sucre parmi les causes de l'hypochondriacie. Linnæus dit cependant qu'il s'est vu des gens parvenir à un âge fort avancé en faisant, dans leurs alimens, un grand usage du sucre qu'ils aimoient beaucoup.

Les vaisseaux dont on se sert pour préparer les alimens peuvent devenir

nuisibles à l'homme. On pense sans doute, à ces mots, qu'il s'agit ici des vaisseaux de cuivre, parce qu'on regarde le cuivre comme un vrai poison, que l'eau seul peut attaquer; & que d'ailleurs on assure que des alimens cuits dans des vaisseaux de cuivre non étamé, ou qui y étoient restés trop long-temps, avoient causé des vomissemens effroyables : quelques grains de cuivre agissent même, dit-on, comme (*a*) émétique. On in-

(*a*) On ne peut disconvenir que les raisonnemens & les expériences que produit ici M. Z. n'aient réellement quelque chose de spécieux, & ne semblent conclure en faveur de son sentiment. Muschembroeck, qui parle aussi de ces expériences de M. Eller, pense à peu près de même; « Fit-on bien de défendre tous les ustenciles de cuivre, sur le » bruit qui se répandit au sujet du lait altéré » par le cuivre? » Non, dit-il; il convient néanmoins que le lait qui séjourne dans des vaisseaux de ce métal peut l'attaquer & devenir pernicieux. M. Lewis convient aussi que les acides du règne végétal, même les plus doux, attaquent tous les vaisseaux métalliques, excepté ceux d'or & d'argent, *even by the milder ones of the vegetable Kingdom*, c. 3, art. *Vessels*. Disp. Mais il fait une

féra il n'y a pas long-temps, dans les Gazettes, un article du Meklen-

distinction fondée sur l'expérience ; c'est que ces acides attaquent aisément ce métal lorsqu'ils sont froids, tandis qu'on y peut faire bouillir le jus de limon même sans qu'il prenne aucun mauvais goût : cependant je fis faire l'année passée de la gelée de groseilles dans une grande jatte de cuivre ; elle sembloit réellement n'en avoir pris aucune teinte. Mais j'ai remarqué que quand je faisois dissoudre cette gelée dans de l'eau froide sur-tout, le peu de gelée qui restoit au fond du verre avoit réellement une saveur étrangere & un peu nauséabonde. Les mêmes gelées qu'on achette chez les confiseurs ont très-souvent cette mauvaise arriere-saveur dans le même cas : ce que j'attribuois aux sucres bruts ou mal-propres dont la plûpart de ces gens se servent : mais j'ai été détrompé ; car je n'avois employé que de très-beau sucre. J'avois fait environ seize livres de gelées : j'ai aussi observé que dès que la groseille cesse de bouillir, elle attaque promptement le cuivre, malgré la substance mucilagineuse du sucre qui l'enveloppe. J'ai aussi remarqué plusieurs fois que du thé jeté dans un vase de cuivre rouge où il y avoit de l'eau bouillante, donnoit à l'eau une teinte très-rouge & nauséabonde. Je m'en suis même trouvé incommodé : or le même thé dont j'usois ne pro-

bourg, dans lequel on diſoit : « Ces
» jours derniers, nous eûmes une

---

duiſit pas le même phénomène dans un vaiſſeau de terre quelconque. Ce n'eſt donc qu'à des parties cuivreuſes attaquées par le thé lors de l'ébullition, qu'on doit attribuer ce phénomène. Il y a environ ſept ans qu'un jeune négociant de Beauvais périt en allant de Paris à Orléans, pour avoir bu du thé fait dans une cafetiere de cuivre, à la *Sellette rouge*, rue Saint-Denis, où il avoit logé. Il fut pris de violentes tranchées à quelques lieues de Paris. Aucun remède ne put le ſauver. Le traducteur François de Muſchembroek dit, ſur l'art. 39, §. 10, que le 17 Juillet 1759, cinq perſonnes ayant mangé d'un ragoût de veau fait la veille dans une caſſerole de cuivre, dont l'étamure étoit uſée en partie, en furent incommodées. Deux en furent quittes pour quelques nauſées & quelques douleurs de colique. Les trois autres eurent un vomiſſement violent, accompagné de convulſions très-vives qui durerent près de quinze heures, malgré les ſecours qu'on leur adminiſtra. Une d'entr'elles ſe ſentoit encore de cet accident quatre mois après. Chacun pourra ſe convaincre par expérience que le petit-lait, fait d'une maniere quelconque, prend dans le cuivre une ſaveur abominable, ſans même y reſter trop long-temps. Le médecin de Guſtrow, auroit donc pour lui la vraiſem-

» preuve convainquante des mauvais
» effets du cuivre, observés depuis

blance, comme on le voit par Muschembroeck même, & par M. Lewis. Quant aux expériences de M. Eller, la plûpart paroissent si mal faites, qu'il n'est pas possible d'en rien conclure contre l'opinion commune. Le ragoût de veau qui produisit ces tristes suites le lendemain de sa cuisson, dément une partie de ses expériences. On a vu plusieurs fois, à Paris, des pensionnaires incommodés, & même dangereusement malades chez leurs maîtres par un pareil accident. En accordant que les expériences sont pour & contre, on a toujours raison de se défier de ce métal. Quant à ce que M. Eller dit que le cuivre dissout de cette maniere n'est pas un véritable poison, mais simplement un émétique plus ou moins puissant; il donne par-là lieu de conclure qu'il n'a pas même l'idée du phénomène. L'émétique ordinaire ou le tartre stibié est un poison si réel, qu'il ne s'agit que d'en forcer la dose pour périr: on en peut dire autant de cette dissolution du cuivre. Le verdet, qui n'est fait qu'avec un acide végétal, n'est pas d'une autre nature; c'est cependant un poison bien décidément. Quelques praticiens ont ordonné, il est vrai, le verd-de-gris à la dose d'un ou deux grains, comme émétique; mais il a été suivi de trop mauvais effets pour s'y fier, dit M. Lewis.

» long temps, d'après l'usage des vaisseaux de ce métal non étamé, où l'on fit cuire des alimens. Le fermier, qui demeure à Grossenlukner, apporta au marché de Gustrow des fromages aigres & les vendit. Tous ceux qui en mangerent en sentirent aussitôt les mauvais effets. Ils eurent des vomissemens, des convulsions & d'autres incommodités. Brun, médecin de cette ville, auquel on envoya de ces fromages, jugea aussitôt que la cause de ces accidens n'étoit que dans les vaisseaux de cuivre où ces fromages avoient été faits : conséquemment au rapport de ce médecin, la police ordonna de ne plus employer désormais de vaisseaux de cuivre pour préparer aucun aliment provenant du lait. » Or je demande, avec tous les égards dûs à la probité de ce

M. Z. me permettra donc de dire ici, avec tous les égards que mérite son sçavoir & son génie, qu'il s'est déclaré au moins trop vîte pour une opinion qui n'est encore qu'opinion, &, par conséquent, nullement admissible.

marchand de fromage, & à l'esprit observateur du médecin de Gustrow, si ces accidens ne pouvoient pas se rapporter aussi bien directement au fromage, sans y faire entrer le cuivre : du moins M. Eller a fait voir à l'académie de Berlin, que l'usage des vaisseaux de cuivre n'est pas aussi pernicieux qu'on le croit communément, & qu'on l'a prétendu à Gustrow.

Les médecins chimistes les plus expérimentés, dit M. Eller, n'ont jamais pu rien découvrir de nuisible dans le cuivre purgé de toutes matieres hétérogènes. La qualité corrosive & dangereuse des métaux, vient uniquement de ce qu'ils ont été transformés en sel ou en vitriol. Aucun métal ne sçauroit prendre de mauvaises qualités, a moins qu'il n'ait été dissous par les acides minéraux. Les dissolvans d'un autre règne ne leur donnent pas ces mauvaises qualités. De l'eau de puits, qui avoit bouilli deux heures dans un chaudron de cuivre, ne fit pas appercevoir le moindre dépôt de cuivre,

ni au goût, ni à l'examen chimique. De la bière, du lait, du bœuf avec du sel, des choux, des carrottes, du lard, des poires & des pommes que l'on fit cuire de la même maniere, ne firent appercevoir aucune partie cuivreuse, ni par l'évaporation, ni par la calcination, ni par l'extraction.

Les végétaux qui contiennent une espece d'alcali volatil, des oignons, l'ail, le raifort sauvage cuit avec de la viande, ne donnerent aucune teinte aux cendres tirées de ces substances cuites ; par conséquent il ne s'étoit fait aucune dissolution du cuivre. M. Eller en a fait autant avec une marmelade aigrelette de jus de baies de sureau, pour laquelle on emploie de grosses prunes bleues ; avec un brochet cuit avec le sel nécessaire, dans un vaisseau de cuivre, & avec du café. Il n'y a pas remarqué la moindre dissolution métallique, non plus que dans l'eau pure qui étoit restée toute une nuit dans un vaisseau, ni dans celle qu'il avoit fait bouillir, & laissée refroidir dans un

vaisseau de cuivre, ni dans un bouillon fait avec quelques livres de bœuf dans une marmite de cuivre, & qui s'y étoit refroidi : de l'eau pure qu'il avoit fait bouillir avec un peu de sel commun dans un chaudron de cuivre, en avoit dissous quelques grains ; mais il ne remarqua rien de semblable dans toutes les expériences où ce sel avoit pu se porter sur d'autres matieres que sur le cuivre.

L'altération qui arrive au goût du bouillon des alimens cuits dans le cuivre, ce qui s'y fait sentir d'acrimonieux & de nauséabond n'a lieu, selon les expériences de cet habile physicien, que quand on ajoute du vin, du vinaigre, ou du jus de citron à la viande ou aux végétaux pendant la cuisson, ou lorsqu'on les fait séjourner trop long-temps dans ce métal exposé à un air humide qui puisse altérer ce métal ou en réduire une partie en *verdet*. M. Eller conclud de tout cela, que les alimens doivent nuire à la santé s'ils séjournent dans le cuivre ; qu'il en résultera des vomissemens, des anxiétés précor-

diales, mais qu'on ne doit pas mettre pour cela cette dissolution du cuivre dans la classe des poisons, d'autant plus que ce n'est alors qu'un émétique plus ou moins fort, selon la quantité du cuivre qui s'est laissé attaquer.

Cette opinion de M. Eller me paroît confirmée par la pratique des Chinois qui font dissoudre du verdet dans du petit-lait; &, après avoir fait évaporer ce mélange, il font du résidu des bols avec lesquels ils entreprennent de guérir la rage & l'épilepsie.

M. Margraff a examiné très-exactement, à Berlin, plusieurs sortes d'étain des Indes & de l'Europe : il a trouvé dans toutes une portion considérable (*a*) d'arsenic, qui nous rend

(*a*) Si la colique dont j'ai parlé précédemment venoit réellement du principe arsenical de l'étain, il faut nécessairement dire qu'il ne fait pas à tout le monde la même impression; car j'en fus attaqué seul parmi cinq ou six personnes qui buvoient habituellement du même cidre & du même vaisseau. On fait cependant de ce métal plusieurs préparations

ſa vaiſſelle d'étain ſuſpecte. On voit par-là qu'il ne faut pas laiſſer ſé-

médicales auxquelles on a attribué les effets les plus ſalutaires. On l'a adminiſtré en poudre, en chaux & en ſel : on l'a fait entrer dans des médicamens compoſés. Le docteur Alſton a eu aſſez de confiance pour en faire prendre à jeun une once en poudre, ſelon la préparation de la Pharmacopée de Londres ; mais ſi cette poudre détruit les vers, l'uſage n'en eſt pas plus ſûr pour les malades, dit M. Lewis. L'antihectique de la Poterie, où il entre une partie d'étain ſur deux de régule martial d'antimoine, a été vanté comme un excellent diaphorétique, & comme un remède d'une grande reſſource dans les cas de phthiſie & de maraſme ; mais quelques habiles gens, qui ne s'en ſont pas laiſſé impoſer par la renommée, ont non-ſeulement douté de ces effets, ils ont même toujours regardé ce remède comme ſuſpect & capable de plutôt produire les maladies pour la guériſon deſquelles on l'ordonnoit. Cette queſtion ne ſera pas entiérement décidée, dit M. Lewis, que l'on n'ait déterminé au juſte les vertus de la chaux d'étain & d'antimoine. Selon le jugement & l'expérience de M. Macquer, la chaux d'étain eſt extrêmement refractaire, & même indiſſoluble priſe ſolitairement. Il reſte à ſçavoir ſi l'étain combiné avec le régule d'antimoine par la fuſion, & expoſé à

journer aucun acide dans des vaiſſeaux d'étain. Quoiqu'il ne ſoit ici queſtion que de la batterie de cuiſine, je puis néanmoins rapporter ce que Van-Swieten a obſervé au ſujet du plomb. Les domeſtiques d'une maiſon furent attaqués de la colique de plomb, ou ſi l'on veut la colique de Poitou, pour avoir gardé l'eau qu'ils buvoient dans un grand vaſe de plomb. M. S. Schinz, mé-

---

la détonnation avec le nitre, &c. peut acquérir de vraies vertus médicales. Le peu d'accord qu'il y a entre les artiſtes ſur les différentes doſes de chaque matiere de ce mixte, donne déja lieu de défiance, relativement aux vertus du médicament : les uns prenant deux parties de régule ſur une d'étain, les autres, une de régule ſur ſix d'étain : quelques-uns ont préféré la couleur blanche du médicament, d'autres la couleur bleuâtre. M. Lewis conclud de tout cela, qu'il eſt probable que ce remède qui a été abandonné ne rentrera jamais dans la pratique. En effet, peut-on ſe fier aux effets d'un métal, qui, ſuivant les expériences de M. Margraff, contient une once d'arſenic ſur huit onces de métal? Il eſt aiſé de s'en appercevoir à l'odeur forte d'ail que décele la limaille d'étain que l'on fait brûler à une chandelle.

decin à Zurich, s'occupe actuellement à examiner par des expériences les effets nuisibles des vaisseaux de métal dont on se sert dans les cuisines.

Jusqu'ici j'ai indiqué ce en quoi les qualités générales des alimens pouvoient être considérées comme causes éloignées des maladies ; il me reste à parler des effets nuisibles qui peuvent résulter, lorsqu'on en prend ou trop, ou moins qu'il ne faut; ou de leurs différens mélanges absurdes.

La trop grande quantité des alimens nuit au corps, & particuliérement à l'esprit. Une voracité continuelle rend stupide. Les facultés de l'ame sont toujours plus fortes, plus actives avec la sobriété. Les anciens médecins Egyptiens déduisoient toutes les maladies des alimens, & conseilloient pour cette raison les vomitifs, les purgatifs & la faim lorsqu'on étoit malade. Le meilleur moyen de conserver les forces du corps & de l'ame, c'est de ne même pas manger tout ce que l'on peut digérer. Mieux la digestion de

tous les alimens se fait, plus le chile est coulant, plus la circulation est en même temps libre, plus l'esprit en acquiert de pénétration.

Cheyne a dit qu'il faut avoir l'estomac net pour avoir l'esprit serein. Un garçon qui avoit été pris dans une forêt avoit l'odorat si pénétrant à cause de sa maniere de vivre toute simple, qu'il distinguoit par-là les plantes salutaires de celles de mauvaises qualités; mais il perdit cette délicatesse de l'odorat dès qu'il fut obligé de vivre comme les autres hommes. Un aveugle distinguoit les couleurs au tact, mais uniquement lorsqu'il avoit l'estomac vuide. Pithagore mangeoit & buvoit peu pour élever son esprit au point où il est parvenu. Carnéade devant disputer avec Chrysippe sur un point de philosophie, se purgea d'avance avec de l'ellébore, afin d'avoir l'esprit plus libre, & que le feu de son imagination se portât avec plus de force contre ce philosophe Stoïcien. Protagène étant occupé à faire le portrait de Jalysus, vécut alors très-so-

brement, pour ne pas émousser, par des alimens trop abondans ou trop gras, la délicatesse de ses sentimens & de son goût.

Je trouve dans Philon qu'il n'étoit pas permis aux Thérapeutes de manger avant le coucher du soleil, parce qu'ils croyoient que la recherche de la sagesse étoit seule digne de la clarté du jour, & qu'on ne devoit prendre soin du corps que dans l'obscurité. Plusieurs même d'entr'eux ne mangeoient presque rien pour cette raison, & vivoient pendant six jours, dit-il, du chant (*a*) de leurs hymnes, comme la cigale de la rosée ; mais ce qui me paroît raisonnable au milieu de cet enthousiasme, c'est que, selon Philon, les Thérapeutes détestoient les excès de la table, parce que ce sont les plus grands ennemis du corps & de l'ame, que le vin détruit la raison, & que des mets

(*a*) Il faut, dit Shaftesbury, le jugement le plus délicat pour se livrer à l'enthousiasme, dont le pouvoir est si grand & si étendu : *Enthousiasm is wonderfully powerful and extensive, but a thing of nice judgement.*

friands ne font qu'aiguiser les desirs de la concupiscence, que ce Juif appelle le plus insatiable de tous les animaux.

Le fameux actionnaire Law ne mangeoit de toute la journée, pendant sa jeunesse, qu'un petit morceau de poulet pour jouer plus heureusement. Newton se contentoit d'un peu de biscuit, & d'un filet de vin de Canaries lorsqu'il écrivoit son célèbre Traité des couleurs; c'est pourquoi Boërhaave dit très-bien qu'il étoit surpris toutes les fois qu'il voyoit dans ses lectures, ou entendoit dire que les philosophes croient que leurs pensées dépendent d'eux, tandis que la nourriture éteint pour ainsi dire l'esprit; & que le mathématicien qui, avant de se mettre à table, auroit résolu le problême le plus difficile, est comme stupide & assoupi après un grand repas.

Celui qui est paresseux & assoupi une heure après son repas, a certainement trop bu & trop mangé. La trop grande quantité des alimens en empêche la digestion; ils se gon-

ſtent plutôt & ſe corrompent dans l'eſtomac, ou il faut qu'ils en ſortent par un vomiſſement volontaire, comme le faiſoient autrefois les Romains vers la décadence de l'Empire. Si l'on ne s'y prend ainſi, ils cauſent les plus violens maux de tête, le ſoda, la colique, une ſurcharge *ſur feit*, ſi connue en Angleterre, & l'on court riſque de mourir comme la Métrie mourut, après avoir mangé ſans diſcrétion d'un pâté, chez le Lord Tirconel. Tout le monde a ordinairement le viſage rouge & bouffi, les yeux ardens, & l'on ſe ſent peſant, aſſoupi après un grand repas : de-là vient, dit Van Swieten, que ſouvent des gens, qui ne connoiſſent point de tempérance, meurent ſubitement d'apoplexie.

Les ſujets d'une foible conſtitution éprouvent des inquiétudes, un abattement du corps & de l'eſprit qui ſemblent s'affaiſſer ſous un peſant fardeau, lorqu'il mangent un peu plus que de coutume. Ils éprouvent pendant la nuit tout ce que peut cauſer une ſubſtance mal digérée, des vents,

du trouble pendant le ſommeil, des douleurs vagues, des rêves (*a*) inquiets, des ſuffocations, le cochemar, des affections nerveuſes les plus redoutables, & qui reſſemblent à une véritable apoplexie; ce qui ne ceſſe qu'en ſe déchargeant de ces matieres, & en rétabliſſant la digeſtion.

Le chevalier Scarborough diſoit donc avec raiſon à la Ducheſſe de Portſmouth, ou vous mangerez moins, ou vous prendrez plus d'exercice, ou vous prendrez médecine, ou vous ſerez malade.

Les maladies commencent preſque toutes par une mauvaiſe digeſtion; cependant mille médecins prennent leurs indications curatives, dans les cas d'affection hypochondriaque ou hyſtérique, de l'état imaginaire de l'air; tandis qu'il faut tourner toute ſon attention vers l'état de l'eſtomac & des inteſtins, & rétablir les digeſtions ſi l'on veut guérir toutes les maladies lentes.

(*a*) Voyez à ce ſujet le Traité des ſonges d'Hipp. Ce traité n'eſt pas l'ouvrage d'un ſot, comme je l'ai ouï dire.

Les gens de lettres, & en général tous ceux qui menent une vie sédentaire, pensent qu'ils peuvent manger autant que d'autres qui menent une vie fort active. Ils mangent certainement avec autant d'appétit que ceux-ci, mais ils digerent infiniment plus mal: ainsi plus l'appétit des gens de lettres est grand, plus ils doivent jeûner; sans cette attention, ils sentiront augmenter de jour en jour leurs flatuosités & les maux qui en résultent, en dépit de toutes les drogues qu'ils pourront prendre dans l'intention de se soulager, & qui ne feront qu'empirer leur état: de-là les mélancolies ordinaires à tant de gens de cabinet qui tombent quelquefois dans un désespoir subit, sur-tout s'ils vivent dans un air grossier, & prennent des alimens de dure digestion.

Les causes des fiévres algides & ardentes les plus fortes, résident souvent dans les premieres voies: voilà pourquoi l'on guérit, comme je l'ai vu, ces premieres fiévres avec un vomitif; c'est aussi par cette raison que ces fiévres reviennent souvent

lorſque l'eſtomac eſt dérangé. J'ai vu des fiévres continues ſe terminer au ſixieme jour par la criſe la plus heureuſe, en purgeant & faiſant vomir avec la crême de tartre ; c'eſt ſurtout chez les enfans qu'il faut faire attention à cette cauſe. Leurs fiévres continues ſimples cedent aux remèdes évacuatifs en général ; & c'eſt à la promptitude à les employer qu'on doit, comme on le ſçait, la terminaiſon heureuſe des fiévres putrides les plus mauvaiſes.

Il eſt rare de voir manger très-peu, cela arrive néanmoins à des femmes hyſtériques. Je remarque dans ces circonſtances combien il eſt plus aiſé de vuider un corps trop rempli, que de remplir un corps vuide. Des gens qui ont une vie fort active, certains artiſans, les ſoldats, les payſans périroient d'épuiſement, ſi on ne leur donnoit que les alimens délicats dont les gens de lettres ont beſoin.

Dès que la vie ſimple & irréprochable des premiers Chrétiens eut été mal interprétée par les ſiécles poſtérieurs, & que l'eſprit de la religion

ligion eut été mal conçu, le fanatisme qui s'empara de certains esprits, lesquels s'imaginerent forcer le ciel à s'ouvrir pour eux, en s'exténuant par le jeûne, ne produisit que des ébullitions de sang, une ardeur extrême dans le cerveau : de-là des rêves, des visions, des apparitions de toute espece, dont tous les Chrétiens instruits rougissent dans toutes les communions. Au lieu de songer à conserver à la société les membres dont l'Etat avoit besoin, on alla s'exténuer par abstinence dans les déserts, & pratiquer des régles de vie absurdes qui ne sont jamais entrées dans le vrai esprit de la religion. Des milliers de citoyens obsédés par cet esprit de pénitence, eurent même assez d'orgueil pour dire qu'ils ne mangeoient que quatre ou cinq figues par jour, ou un peu de pain détrempé dans de l'eau avec un grain de sel. S. Jérôme lui-même, cet habile homme, cet élégant écrivain, cet homme si clairvoyant en tant de points, ne dit-il pas qu'il s'est trouvé, à la fin du jeûne, pris d'une si forte

fiévre, & si abattu, que sa chair sembloit tenir à peine à ses os. Les premiers Chrétiens qui se retirerent dans les déserts eurent raison de s'y soustraire pour se conserver la vie que leurs persécuteurs vouloient leur ravir. Réduits à la derniere misere, l'abstinence devint pour eux une triste nécessité; mais ceux qui voulurent les imiter ne furent plus guidés par le même esprit: aussi les rêves, les songes, les apparitions ne furent à la mode que quand cette vie commença à avoir ses attraits, c'est-à-dire quand l'orgueil se fut couvert du manteau de l'humilité du fondateur de la religion. Mille prodiges de ce temps peuvent sans contredit trouver une explication claire & directe dans la faim ardente de ces anachoretes vraiment pénitents ou non. La chaleur du climat qu'ils habitoient n'y contribuoit pas peu.

Ce n'est pas que je blâme ici la conduite des Chrétiens qui suivent réellement l'esprit de la religion telle qu'elle se présente d'elle-même à tout esprit bien fait, & instruit des

devoirs qu'il doit à l'Etre ſuprême. Je ſçais reſpecter la religion, non-ſeulement comme néceſſaire dans un Etat, mais encore en elle-même. Je ne conſidere ici que la ſuite des abus; & ce qui eſt du reſſort de la médecine eſt auſſi du mien. J'ai donc droit de dire que le trop grand jeûne eſt même une des ſources principales de la ſuperſtition. Nous en voyons, parmi les différentes ſectes de l'Aſie, les mêmes effets que parmi les Chrétiens quelconques. M. Grant approuve les lois diétetiques de l'Egliſe Romaine: en cela il a raiſon. Ce ne ſont pas non plus ces lois que je prétends attaquer: je n'en veux qu'aux abus. Je ſoutiendrai que tant que les abſtinences auront lieu dans certains ordres au point où on les pratique, il y aura toujours des rêveurs, & non de vrais Chrétiens dans ces gens bien intentionnés, mais mal conduits. Il eſt à ſouhaiter que l'Etat ſuive ſes vues en France. Les autres pays Catholiques ne tardent pas à imiter ce qui s'y fait.

Le mélange abſurde des alimens

eſt peu naturel, & certainement très-nuiſible, ſur-tout avec le régime qu'on obſerve preſque par-tout aujourd'hui. Les cuiſiniers, qui ont le talent de réunir tout ce que la nature a ſéparé par les intervalles mêmes les plus grands, ont auſſi celui d'abréger la vie, ou plutôt de porter un vrai poiſon dans les humeurs. Les ſymptômes extraordinaires qu'on remarque ſi fréquemment de nos jours, ſur-tout dans les gens de condition, ne ſont dûs qu'au rafinement des mets qu'on ſert ſur les tables. M. de Haller dit que les maladies peuvent bien (a) changer de nature dans des pays où l'air n'eſt plus le même que par le paſſé par rapport à certaines circonſtances; mais on peut dire avec plus de vérité qu'une manière de vivre auſſi abſurde que celle de la plûpart de nos Européens actuels peut y cauſer encore plus de change-

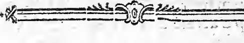
(a) *Quid ſi verò morbi genium deflectant, ſi ipſe denique aër, & cœlum, & anni tempeſtates mutantur!* Præfat. ad hiſtor. morbor. Wratiſl.

mens, & qu'il ne faut pas être surpris de voir certaines maladies ne plus suivre le même cours que par le passé, du moins à certain point. Plusieurs habiles médecins sont aussi du même sentiment. Il est sûr que nos humeurs, viciées de tant de manieres par cette multiplicité & cette combinaison bisarre d'alimens, doivent produire des symptômes tout-à-fait inconnus aux anciens, & dénaturer les maladies à plusieurs égards.

On faisoit autrefois, en France, comme en Allemagne, le dénombrement de ceux qui s'étoient enivrés, pour prouver qu'on avoit bien bu à un festin; mais je pense qu'on comptera bientôt par toute l'Europe ceux qui y seront suffoqués, pour dire qu'on y a été splendidement traité. Je ne vois pas de politesse si mal entendue que celle d'engager & de forcer, pour ainsi dire, ses amis à se farcir l'estomac de cent sortes différentes de mets tout contraires les uns aux autres. Rien peut-il contribuer davantage à épuiser les forces de l'estomac ; & , par consé-

quent, celles de l'esprit & du corps, que la variété contradictoire d'acides, d'épices, de viandes, de laitage, de glaces, de crêmes & de liqueurs les plus spiritueuses, sans parler des fruits de tout espece, nouveaux, secs, confits, & de toutes les sucreries, du café; enfin de tout ce qu'il faut prendre dans un repas, pour dire que l'on a fait honneur à la table. Quelle fermentation, ou plutôt quelle putréfaction tous ces mets contrastans ne doivent-ils pas occasionner dans nos différens fluides: aussi les Grands en général ne vivent pas long-temps, ou ils sont, eux & leurs enfans, les tristes victimes de ces repas homicides.





LIVRE VI.

De l'Expérience dans l'art de guérir.

CHAPITRE II.

De la Boiſſon conſidérée comme cauſe éloignée des maladies.

L'EAU douce ſemble auſſi bien que les végétaux être la boiſſon la plus convenable à l'homme : car les boiſſons fermentées ſont plutôt un produit de l'induſtrie que de la nature. L'eau doit avoir certaines qualités déterminées pour être bonne ; il faut qu'elle ſoit ſans ſaveur, légere, & qu'elle s'échauffe aiſément ſur le feu, & ſe réfroidiſſe de même.

Les Grecs & les Romains regardoient l'eau comme une médecine univerſelle. Boërhaave dit qu'elle fortifie les inteſtins, purifie tout, préſerve des fiévres aigues ; qu'elle eſt le meilleur médicament pour un ſujet

trop maigre, ou qui a trop de bile, ou trop d'âcreté dans les humeurs. L'eau n'éteint pas la vivacité du génie. Démosthène que Longin comparoit à la foudre, ou à une tempête, ne buvoit que de l'eau. Il semble aussi que César n'ait bu que de l'eau : Caton disoit de-là qu'il fut le seul qui eût sçu renverser la république par sa sobriété. Tiraqueau ne buvoit que de l'eau ; & malgré cela eut quarante enfans, & fit autant d'ouvrages.

Il y a de plusieurs sortes d'eau : & quelques-unes sont très-nuisibles au corps. L'eau de pluie paroîtroit préférable à cause de sa légéreté ; mais elle se pourrit promptement, à cause des œufs d'insectes dont l'air est toujours rempli ; voilà pourquoi on ne s'en sert pas sur les vaisseaux ; elle devient encore plus mauvaise lorsqu'on la garde dans des citernes. On remédie en quelque sorte à ces inconvéniens par la cuisson, dans les pays où l'on n'a pas d'autre eau à boire, comme en Hollande ; mais cette eau qu'on y boit chaude si souvent & si abondamment, y produit de très-

graves maladies par le relâchement extrême qu'elle cause à l'estomach.

L'eau de riviere n'est pas toujours saine, à cause des impuretés qu'elle charie ; c'est ce qu'on a remarqué à l'égard de la Seine, du Gange, du Nil &c. L'eau de source se sent assez ordinairement des qualités du terrain dans lequel elle circule ; d'où vient que la plûpart de ces eaux sont lourdes, crues, ou vaporeuses. L'eau de puits a souvent ces mauvaises qualités, elle cause la gravelle & la pierre, comme les eaux de sources qui sortent des rochers. On voit de ces eaux rouler très-long-temps dans des canaux souterrains, & se dégager au contact de l'air extérieur d'une grande partie de gravier fort atténué, ce qui fait croire (*a*) au peuple que c'est l'eau qui se pétrifie. Ces eaux peuvent exposer à de grands inconvéniens, si on ne les fait pas bouillir & reposer ensuite avant d'en boire. Pour

(*a*) Muschembr. pense qu'il est très-possible que l'eau se change réellement en terre. Phys. §. 1487.

le peu que les eaux dures, crues ou graveleufes trouvent dans les reins, ou dans la veffie quelque matiere vifqueufe, il n'eft pas douteux qu'elles ne puiffent y former un noyau qui deviendra enfuite une concrétion pierreufe : c'eft par rapport à cela que la pierre eft fi fréquente dans quelques provinces. Il eft cependant des conftitutions heureufes, auxquelles ces mauvaifes qualités de l'eau ne font aucune impreffion.

L'eau la plus nuifible eft celle des flaques ou des marais, ou celle qui roule fur un fol mal-propre, ou chargé de mauvais principes quelconques. Les bons obfervateurs qui nous ont parlé des épidémies, ont fait attention à la nature mal-faifante de ces eaux. Les miffionnaires Danois difent que l'élephantiafis, ou le gros pied des Chétiens de S. Thomas, ne vient que des eaux dont ils boivent. C'eft des eaux de neige qu'on dérive les goëtres, fi communs parmi les habitans des Alpes; ils font très-rares dans le Tyrol; au lieu que dans les villages du Piémont, c'eft une chofe

qui paroît si naturelle, qu'on y est un sujet de dérision lorsqu'on n'en a pas. C'est dans le plat pays que les goëtres se voyent en Suisse: d'ailleurs c'est sur les montagnes que l'on y a l'eau la plus pure. (*a*)

Le vin pris immodérement est pour les jeunes gens, ce que le fumier est aux arbres, comme l'ont très-bien dit les meilleurs observateurs: le fumier pousse le fruit & fait périr les arbres; le vin dans ces cas-là devient presque un poison: il attaque l'homme dans tous ses principes, ruine toutes les forces, détruit toutes les facultés de l'ame, cause des vomissemens, des fiévres, la fureur, la folie, des convulsions, l'apoplexie, & quelquefois la mort. Le vin en général énerve lentement le corps, si l'on en prend un peu trop habituellement; il dissout toutes les humeurs,

(*a*) On peut voir dans Muschembroeck de plus grands détails sur les propriétés de l'eau & sur ses effets. Cet habile homme a rassemblé tout ce que l'expérience a pu découvrir d'intéressant.

& fait périr par l'hydropisie ; mais les suites les plus communes de l'abus du vin, sont une disposition à toutes les maladies inflammatoires, à la goutte, à l'asthme, à l'hydropisie, & à l'apoplexie. Ce sont les débauches du vin qui rendent les suffocations si fréquentes en Angleterre.

Les sujets sanguins & qui menent une vie sédentaire, s'attirent en général par l'usage immodéré du vin, les douleurs les plus violentes au dos, aux reins, & la pierre. On a vu périr des gens par une inflammation de l'estomac, pour avoir inconsidérement bu du vin, lorsque la bile leur étoit remontée dans l'estomac après une émotion violente. Bacon dit avoir vu confirmé par l'expérience, ce que l'antiquité avoit cru par rapport à l'effet du vin, sur le principe de la génération : il prétend donc que les buveurs de vin perdent leur virilité, ou n'engendrent que des filles, comme le disent les Anglois en plaisantant

Les médecins regardent comme les meilleurs pour l'usage ordinaire, les

vins qui ont moins d'esprit & de sel; mais qui contiennent plus de terre & d'huile: tels que les vins de Neufchâtel chez nous, & ceux de Bourgogne; cependant les vins légers sont en général plus faits pour le corps, que ceux qui ont trop de corps. La plûpart des vins trop spiritueux sont, comme on dit, capiteux: on fait ce reproche au vin de Champagne; mais c'est peut-être le plus innocent de tous les vins, quand on n'en prend que raisonnablement. Le Bourgogne fait plus d'impression sur le genre nerveux; on conseille même le vin de Champagne à certains goutteux, sur la remarque que l'on a faite qu'il n'y a presque pas de ces maladies dans cette province: le Bourgogne au contraire irrite violemment cette maladie. Les vins du Rhin passent aisément, sont légerement acidules, & déplaisent par-là à bien du monde; mais, quand ils ont cinquante ou soixante ans comme j'en ai vus, c'est un breuvage délicieux, auquel il ne faut néanmoins pas trop se livrer. Ces vins en général sont au-dessus

d'un grand nombre d'efpèces de vin.

Les uns préferent les vins blancs aux vins rouges, les autres penfent le contraire ; on ne peut cependant nier que la partie colorante des vins rouges ne les rende moins coulans, & fort lourds quelquefois. On s'apperçoit de cette partie colorante d'une maniere fort fenfible dans les urines des grands buveurs, lorfqu'ils font malades fur-tout ; c'eft ce à quoi des praticiens peu attentifs ne fongent pas, & ce qui leur fait prendre ce phénomène pour tout autre chofe dans plufieurs maladies. On prétend auffi que les vins rouges ont une qualité aftringente qui defféche les folides & épaiffit les humeurs.

Parmi les forts vins, le meilleur & le plus fain, eft fans contredit celui de Hongrie ; il furpaffe prefque tous les vins de l'Europe, même les meilleurs de l'Italie, de l'Efpagne, & de la France. Ce vin croît dans le comté de Zemple, pays de la haute Hongrie, aux environs de Mad, Tolézua, Benye, Talga, Schadan, Keseftur, Tarzal, Sermefch & Tokay.

Tous ces vins s'appellent vin de Tokay ; il n'y a réellement entre celui-ci & les autres, presque aucune différence sensible : ces vins sont à peu près aussi bons les uns que les autres. On a remarqué que le meilleur vin de Hongrie fournit, après la fermentation, jusqu'à moitié de sa quantité, un esprit d'une odeur exquise ; l'autre moitié a un goût douceâtre mêlé d'un peu d'acidité. On a aussi observé qu'on ne retire pas tant desprit des plus excellens vins de la haute Hongrie que l'on appelle *essence*, ou vin de *mere goutte*, à cause de leur douceur huileuse : aussi il ne reste presque aucune partie acidule, mais avec certaine matiere aqueuse, une matiere épaisse, visqueuse, douce, & qui prend aisément feu quand elle est desséchée, & jettée dans le feu. Les vins même les plus inférieurs de la basse Hongrie n'ont point d'acidité, & ne déposent pas autant de matiere tartareuse que les vins du Rhin.

Tous les vins en général sont pour un homme en santé comme le contrepoison des viandes ; car le vin em-

pêche, par ſon acide, l'alcali volatil de ſe développer autant qu'il le fait avec l'eau. Rogers a vu en Irlande des ſujets attaqués de fiévre putrides, pour ne boire que de l'eau avec les viandes qu'ils mangeoient.

Les vins doux, ou ceux qui n'ont pas encore paſſé par le degré de fermentation requiſe, ſont preſque diurétiques comme tous les vins nouveaux ; ils cauſent des ſpaſmes à la veſſie, des ſtranguries, & quelquefois même une ardeur très-cuiſante dans la verge, comme le fait la bière en certaines circonſtances : on la prendroit pour une vraie chaude-piſſe ; cela vient de la ſeconde fermentation qu'ils éprouvent dans le corps : mais il ne faut pas compter parmi ces vins les vins doux de France, d'Italie, d'Eſpagne & de Perſe, qu'on fait cuire & évaporer à certaine quantité avant qu'ils commencent à fermenter. Cette eſpece de cuiſſon empêche les principes de s'analyſer ſpontanément, ce qui fait que ces vins ne s'alterent pas par la ſuite, & reſtent même long-temps doux.

On peut compter parmi les vins

acidules ceux du Rhin, de la Moselle. Ces vins rendent dans la distillation un tiers d'esprit; le reste a un vrai goût de (a) vinaigre. Le vin du Rhin qui n'est pas encore vieux contient beaucoup de tartre. On croyoit pouvoir expliquer par-là pourquoi la pierre est une maladie si commune dans les Chapitres de l'Allemagne, où l'on ne boit presque que du vin du Rhin. Mais M. Schmidt a fait voir que le tartre n'est pas nuisible, & qu'il n'y en a pas dans le vieux vin du Rhin: il regarde donc l'acide de ce vin comme innocent, puisqu'il n'est pas nuisible dans le vinaigre; Il prétend donc que la pierre n'en peut pas être produite, vu que la pierre ne consiste que dans un aggrégation de particules lexivielles: que d'ailleurs cette maladie est très-rare aux environs du Rhin, & que ce vin est plus pro-

(a) J'ai trouvé par toute l'Allemagne & dans les Pays-bas le vinaigre le plus insipide; ce qui prouve que les vins qui le fournissent n'ont que très-peu de principe spiritueux. On en fait aussi des autres liqueurs fermentées, mais il est encore plus mauvais.

pre à diffoudre la pierre qu'à la former. Le vin de Mofelle paffe pour avoir moins de principe tartareux que le vin du Rhin; mais il le conferve à tout âge, & il caufe volontiers la goutte.

Les vins acides & aufteres des contrées de la Suiffe, qui font le long de la Reus, de l'Aar, & de la Limmat, engendrent le plus les maladies articulaires; mais d'un autre côté, on voit fi rarement la pierre & la gravelle dans ces contrées, que je doute que le vin acide puiffe jamais en être caufe. On a obfervé que ce font plutôt les vins cuits de France, d'Italie, &c. qui produifent ces maladies & la goutte.

Comme la fermentation peut bien avancer, mais non rétrograder, dit M. Macquer, le vin tourne quelquefois à l'aigre, & le mal eft fans remède; il n'eft plus alors une liqueur faite pour la boiffon. Une cupidité criminelle a néanmoins trouvé des palliatifs pour ces inconvéniens. Les marchands jettent dans ces vins tournés à l'aigre différentes drogues

pour en abſorber l'aigreur, & les rendent par-là un vrai poiſon. M. Macquer remarque encore que les alcalis & les terres abſorbantes pourroient ſervir à refaire ces vins pour quelque temps ; mais, comme ces matieres donnent au vin une couleur ſombre ou verdâtre, & une ſaveur qui n'eſt pas plus agréable que l'aigreur qu'elles font diſparoître, ces empoiſonneurs ſe ſervent de la chaux de plomb pour rendre à ces vins une ſaveur douce, & qui n'en altere en rien la couleur ; elle arrête même la fermentation. Ce ſçavant chimiſte croit qu'il n'eſt aucun marchand de vin aſſez malheureux pour jetter de cette chaux de plomb ou de la litharge dans les vins, vu qu'ils ne peuvent ignorer les accidens terribles qui en réſultent, & qui ſont quelquefois ſuivis de la mort. Pour reconnoître cette fraude, il faut, dit cet habile homme, y verſer du foie du ſoufre en liqueur. Si le précipité qui ſe fait alors eſt brun ou noirâtre, c'eſt une preuve que le vin eſt empoiſonné par cette chaux : autrement

le précipité eſt blanc, ou ſimplement coloré par le vin, lorſqu'on ne l'a pas ainſi empoiſonné.

Gaubius a publié un autre moyen de reconnoître cette fraude. Il faut faire diſſoudre de l'orpiment dans de l'eau de chaux : on verſe de ce mélange dans le vin. S'il eſt empoiſonné avec de la litharge, il devient rougeâtre ou noirâtre.

Le vin du Rhin eſt moins ſuſceptible de fraude que tout autre, vu que les raiſins ſecs, la litharge, & d'autres drogues illicites lui ôtent ſon goût acidule, & ſe font auſſitôt reconnoître par-là.

Les Hollandois falſifioient autrefois les vins de France par le procédé le plus infâme. Ils imprégnoient leurs tonnaux de la vapeur de l'arſénic, du ſoufre & du bitume. Le vin ſe conſervoit long-temps frais & de bon goût : mais il cauſa dans les Indes des dyſſenteries mortelles. Quoique les vins que l'on falſifie en quantité à Hambourg, & qui ſe vendent dans la partie ſeptentrionale de l'Allemagne ſoient d'une douceur

agréable, il n'en sont pas moins mauvais, à cause de l'eau de-vie qu'on y mêle. Ils donnent très-fort à la tête, & rendent le corps extrêmement lourd & indolent. On préfere aujourd'hui, en France, le vin de Champagne non mousseux, parce qu'on a reconnu que la plûpart de ces vins n'ont (*a*) cette qualité qu'au moyen du jus de navet, ou du suc de bouleau qu'on y jette pour les rendre tels. Cette sophistication est la plus supportable de toutes, parce que le jus de navet est un excellent remède en bien des cas.

Le riz, & en général les végetaux fournissent, au moyen de la

(*a*) Les vrais vins mousseux ne sont guère plus avantageux que ceux-ci. Comme le vrai vin mousseux ne devient tel que parce qu'on le met en bouteille avant que la fermentation en ait assez dégagé d'air pour que le vin soit au degré ordinaire de tous les vins, ce fluide porté dans le corps, y occasionne des flatulences & une ardeur considérable, tant à l'estomac qu'à la poitrine, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois à Châalons-sur-Marne. Ces vins font même perdre l'appétit d'une maniere surprenante.

fermentation, une liqueur vineuſe : le palmier en rend auſſi une ſemblable, mais ce ſuc vineux du palmier s'aigrit promptement. Les Suédois font un vin très-agréable avec les framboiſes. On en fait auſſi de pareil en Angleterre ; on en fait même avec les fraiſes & les baies de ſureau. Les Anglois aiment ſur-tout ces derniers lorſqu'ils ont fermenté avec du ſucre, & qu'ils fortifient d'un peu d'eau-de-vie. On fait en Angleterre, comme en France, beaucoup de cidre avec les pommes & les poires. Cette liqueur paſſe pour être plus ſubſtantielle que le vin ordinaire. Le poiré eſt (*a*) *mou ;* mais ſes effets ſont auſſi funeſtes que ceux du cidre de pommes, ſi les poires dont on le fait ne ſont pas parvenues à une parfaite maturité. Ces différens cidres cauſent

(*a*) Je ne ſçais comment M. Z. prend ici le mot *Weich*. Le poiré n'a réellement pas tant de corps que le cidre de pomme ; mais il eſt infiniment plus violent, quoique cette violence ne ſoit que paſſagere. La plûpart des cidres qu'on vend à Paris, ſont ſophiſtiqués avec de l'alun & du miel.

des conſtipations terribles, & même la colique de Poitou, ou la même que celle du vin ſophiſtiqué avec de la litharge. L'eſpece de cidre qu'on fait en Angleterre avec des pommes ſauvages, paſſe pour être de meilleure garde, & plus ſaine.

Les Egyptiens font un vin avec les dattes; cependant ils lui préfé-rent l'eau. Les Chinois font leur vin de riz diſtillé. Tous ces vins, ou plutôt toutes ces liqueurs ſpiritueuſes nuiſent au moins par leur aigreur aux eſtomacs foibles, & qui ſont déja incommodés d'humeurs acrimonieuſes.

La bière eſt d'uſage dans preſque tous les pays : on la fait à la Chine avec du riz, & en Amérique avec du maïs. La partie mucilagineuſe des grains, dont la bière eſt chargée la rend nutritive à certain point. On croit qu'elle garantit de la pierre à cauſe du houblon; mais la quantité d'air qu'elle renferme eſt extrême. La meilleure de toutes les bières eſt *la mumme*, ou la bière de Brunſwic : elle ne le cède preſque pas au vin d'Eſpagne, & ne

s'aigrit même pas sous l'équateur; mais je regarde cette bière, aussi-bien que tous les vins huileux, comme de vrais médicamens. On peut s'en bien trouver, mais c'est par l'usage convenable qu'on en fait : autrement ce sont autant de poisons qu'on se porte dans les humeurs. La bière devient très-nuisible si elle n'a pas fermenté. Les Hollandois aiment cette bière par préférence, & rient de tout leur cœur lorsqu'ils la voient écumer; mais ce bouillonnement est une preuve que la fermentation n'a pas été assez longue. Cette bière cause une dysurie ; &, selon Boërhaave, des coliques convulsives, des inflammations à l'estomac, aux intestins, lesquelles sont suivies de la mort en peu de temps. On lit dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris qu'un gentilhomme mourut malgré tous les secours possibles, après avoir bu une grande quantité de forte bière renfermée dans une cruche, & qui n'avoit pas encore tout-à-fait fermenté. On lui trouva en l'ouvrant les intestins énormément distendus par des vents.

L'usage

L'ufage des breuvages diftillés caufe au genre humain des maux incurables. De ce nombre font l'eau-de-vie que Sydenham vouloit qu'on ne confervât que pour l'ufage extérieur: foit l'eau de-vie de vin, foit de bled, ou l'eau de cerife ; le *tafia* ou l'eau-de-vie de fucre, qu'on appelle auffi *rum* ; l'arak (*a*) ou l'eau-de vie de riz, & toutes les huiles fpiritueufes qu'on fert aujourd'hui fur toutes les tables, où la mort va comme aiguifer fa faux par les mains de la volupté.

L'eau-de-vie de bled a beaucoup moins de corps que l'eau-de-vie de France, fur-tout celle de Coignac & d'Orléans. Cette eau-de-vie de bled contient neuf parties d'eau fur cinq d'efprit, au lieu que l'eau-de-vie de France contient neuf parties

(*a*) On appelle auffi *arack*, proprement dit, ou *arrack*, la liqueur qui vient de la diftillation du jus de cocotier, que l'on fait découler des arbres par incifion. Ce mot fe donne dans l'Inde à toute liqueur forte, & même à notre eau-de-vie. Le vrai arrack eft purgatif quand il eft nouveau, & porte beaucoup à la tête lorfqu'il eft vieux.

d'esprit sur sept parties d'eau : outre cela la bonne eau-de-vie a une odeur spiritueuse agréable, qu'elle conserve presque jusqu'à la derniere goutte, aussi-bien que sa force : ce qu'on ne voit pas à l'eau-de-vie de bled ; d'ailleurs celle-ci a toujours un goût acidule, & même de l'âcreté. Les eaux de-vie de la Rochelle ont aussi quelque chose de cette même âcreté ; mais l'eau-de-vie de bled prend plutôt feu, & semble porter plus de chaleur dans le corps, malgré certaine fadeur qu'on y remarque aussi.

Le *kirsch wasser*, (ou l'esprit tiré des cerises,) se fait sur-tout en Suisse, & ne le cède en rien à l'eau-de-vie de France, lorsqu'il est vieux, & qu'il n'est pas tiré de prunes de damas, ou de prunes quelconques : l'âge l'améliore toujours. Il fait avec le sucre & le jus de citron, un ponche excellent.

Le tafia, rum, ou eau-de-vie de sucre, est une liqueur plus huileuse que l'eau-de-vie ordinaire. L'arrak est encore plus fort, plus balsamique, & contient une huile très-atténuée.

L'usage modéré de ces boissons seroit peut-être plus salutaire que nuisible, si on se contentoit d'en connoître seulement l'usage ; mais il est peu d'hommes qui soient fous (*a*) avec raison, ou qui se contentent de se livrer à une folie agréable. J'ai vu nombre de médecins prêcher sans cesse diète & régime, & qui ressembloient à ce bon capucin, qui, en prêchant sur la gourmandise, rottoit à chaque instant.

Le monde est rempli de préjugés funestes au sujet des liqueurs spiritueuses. On m'a soutenu, en Suisse, que le kirsch-wasser est rafraîchissant, j'ai cru devoir répondre que selon le peuple & les Indiens, le poivre rafraîchit ; & qu'un Sophiste a dit que le feu est froid, & la neige chaude.

Pecquet prétendit qu'il ne falloit pas d'exercice pour faire la digestion, mais quelque boisson spiritueuse : il conseilla donc de boire un petit verre

(a) *Cum ratione insanire*, ou *insanire insaniam hilarem*, comme le disoient les Latins.

d'eau-de-vie après le repas, & le fit lui-même. Il ſembla s'en bien trouver pendant quelque temps ; mais à la fin ſon eſtomac & ſes inteſtins en furent tellement raccornis, qu'ils ne laiſſoient plus paſſer que l'eau-de-vie. Pecquet fut obligé de quitter ſon emploi, & devint bientôt la victime de ſa folie.

Non-ſeulement ces boiſſons ne facilitent pas la digeſtion ; elles y ſont au contraire un très-grand obſtacle. Elles ſemblent d'abord fortifier ; mais bientôt elles cauſent une inertie qui devient générale. On ne dira jamais non plus que l'ivrognerie ſoit l'antidote de la gourmandiſe.

On emploie les boiſſons ſpiritueuſes contre les flatuoſités : elles ſemblent en effet les faire ceſſer pour peu de temps ; mais les vents reparoiſſent bientôt. Au lieu d'attaquer la cauſe de ces flatuoſités, on ſe borne à en arrêter les effets, & l'on augmente cette cauſe en ſuſpendant ſes effets pour un inſtant. Comme ces flatuoſités viennent de la foibleſſe des viſceres, le mal devient en-

core plus grand après l'ufage de ces médicamens abfurdes, qui laiffent après leur effet un relâchement encore plus confidérable. J'ai connu un homme hypochondriaque, qui buvoit tous les foirs un petit verre d'eau-de-vie de France, pour obvier à ces flatuofités ; mais fon mal en augmenta de jour en jour : les flatuofités furent fuivies de très-grands vertiges ; il augmenta la dofe de fon eau-de-vie : il fut frappé d'apoplexie, & mourut à la fleur de fon âge.

J'ai connu un autre homme attaqué de la même maladie, & dont l'époufe avoit quelquefois une humeur affez fantafque. Il crut pouvoir fe mettre au-deffus de ces boutades de fon époufe, en buvant chaque fois que cela arrivoit, un petit coup d'eau-de-vie, difoit-il : mais comme les bizarreries de cette femme revenoient fouvent, il augmenta fa maladie à proportion qu'il buvoit. Il fe fentit enfin, après tant de récidives, des anxiétés extrêmes ; il eut des diarrhées très-violentes ; & tomba enfin dans un affreux défefpoir toutes les fois qu'il

plaiſoit à l'aimable épouſe de pouſſer un peu loin ſes ſingularités.

Leau-de-vie quelconque durcit toutes les parties du corps, les reſſerre. Ceux qui en boivent immodérément ſe trouvent dans le cas des hydropiques, *quo plus ſunt potæ plus ſitiuntur aquæ*; plus ils cherchent à éteindre la ſoif qui les dévore, plus l'eau-de-vie leur enflamme les entrailles; & leur eſtomac perd à la fin, raccorni & durci, toute ſenſibilité; ils ne ſont plus affectés que de l'impreſſion de cette liqueur. Ces gens meurent ordinairement de maladies inflammatoires de poitrine, ou de l'aſthme, ou d'hydropiſie de poitrine, ou de polypes formés dans le cœur par un phlegme tenace; s'ils ne périſſent pas d'apoplexie (*a*).

(*a*) Une perſonne avec qui je parlois il n'y a pas long-temps des abus de l'eau-de-vie, me dit qu'elle connoiſſoit un homme âgé de près de quatre-vingt-dix ans qui ne prenoit tous les jours qu'un peu de pain & une demi-bouteille d'eau-de-vie, ce qui faiſoit toute ſa nourriture depuis très-long-temps. On a vu mourir deux hommes, il y a quelques

Thierry a trouvé dans les buveurs de profeſſion, les bronches rétrécies, ſouvent d'un bon tiers. Je ſçais même, par expérience, que ce rétréciſſement ſe fait ſentir à quelques ſujets lorſqu'ils ſont ivres. Van-Swieten a trouvé dans une femme qui avoit aimé l'eau-de-vie, la rate, le pancréas, le foie, les poumons très-durs, & généralement toutes les glandes extrêmement dures, & pour ainſi dire pétrifiées.

Je ne puis être du ſentiment de Thierry, qui dit qu'on peut boire impunément des liqueurs ſpiritueuſes dans les pays froids comme dans les pays chauds. Il croit que ces boiſſons, dont l'uſage fait tant d'impreſſion dans un climat tempéré, affecteroient à peine un Européen qui en prendroit en même quantité entre les Tropiques, ou près des cercles Polaires, ou à une certaine hauteur de l'atmoſphère. Cette opinion

---

mois, pour s'être enivrés d'eau-de-vie : trois autres, qui s'étoient également enivrés avec eux, en furent très-mal.

paroît fondée sur deux observations. 1° Smith dit que la même dose de vin qui enivre en Europe, entretient à peine les esprits vitaux dans la Guinée, à cause de la transpiration continuelle & même excessive qui a lieu dans cette contrée. 2° On a aussi observé que ces boissons n'échauffent pas plus que l'eau dans les pays froids.

Il est vrai que la transpiration est très-grande dans les pays chauds, qu'on y est bientôt épuisé, & que l'on est obligé pour cette raison de reprendre de nouvelles forces d'une maniere quelconque. Les marchands qui traversent les déserts de l'Asie, pour aller en Turquie & en Perse, étanchent très-bien leur soif avec un verre d'eau-de-vie, ou de vin de Perse ou d'Espagne le plus fort. Le vin est indispensable à tous les Européens qui se trouvent à Carthagène d'Amérique. En effet, tous les habitans se plaignent de maux d'estomac, lorsque les galions tardent trop à arriver ; les Espagnols sont alors obligés de mêler du piment ou jamaïque

dans leurs alimens, pour s'exciter à manger.

Ces observations nous font voir qu'on est réellement obligé de prendre de ces boissons dans les pays chauds, pour étancher au moins la soif par leur impression passagere ; & que, dans les chaleurs excessives, il en faut prendre plus à cause de l'épuisement extrême que l'on éprouve alors. C'est aussi ce que l'expérience nous apprend ; nos chasseurs Suisses disent que rien ne désaltere tant en été que l'esprit de cerise ; mais ils disent aussi qu'il en faut prendre modérément. J'ai aussi vu des sujets délicats, obligés de boire du vin de temps en temps pendant les grandes chaleurs, pour ne pas tomber dans de fréquentes défaillances ; mais cela ne prouve pas que les boissons spiritueuses soient innocentes pendant les chaleurs.

Ces boissons paroissent innocentes pendant les froids, ou dans les climats septentrionaux ; sur-tout lors de cette température. Nous voyons en effet que l'eau-de-vie est une bois-

ſon d'un grand uſage dans le Nord. On ne peut faire ce reproche au général de l'Allemage : je vois néanmoins que l'eau-de-vie commence à ſe faire ſi bien goûter dans la baſſe-Saxe, même comme une panacée univerſelle, que les femmes répondent fort plaiſamment aux médecins qui leur reprochent de ne pas avoir pris les médicamens ordonnés : *mais je bois de l'eau-de-vie* ! M. de Haller a penſé que les concrétions pierreuſes ne ſe trouvoient ſi communément dans la véſicule du fiel, parmi le petit peuple de Gottingue, qu'à cauſe de l'uſage immodéré de l'eau-de-vie.

On boit beaucoup d'eau-de-vie en Pologne. Les gens de condition, en Danemarck, prennent habituellement des liqueurs le matin ; & l'on en verſe à table un petit verre ſur chaque mets de difficile digeſtion. On préſente des liqueurs en Suède, avant de ſe mettre à table, pour ouvrir l'appétit. L'ivrognerie s'augmente à l'excès en Sibérie. Les Lapons commencent dès l'âge de deux ans à boire de l'eau-de-vie ; leur

penchant pour cette liqueur eſt ſi grand, qu'on a été obligé d'en défendre l'entrée chez eux. C'eſt auſſi chez les Iſlandois une paſſion générale que cette boiſſon. Il n'y a que les Groënlandois qui en uſent modérément parmi les nations du Nord : c'eſt peut-être parce qu'ils trouvent plus de goût à leur huile de poiſſon ; mais cet uſage ſi général & en même temps ſi abuſif de l'eau-de-vie, ne prouve pas que les boiſſons ſpiritueuſes ſoient innocentes dans le Nord. Un Lapon prend de la noix vomique lorſqu'il a la colique : on en connoît les dangereux effets parmi nous. Un Ruſſe (*a*) boit de l'eau-forte dans le cas de beſoin.

Mais voici des faits qui nous prouvent inconteſtablement le danger des liqueurs ſpiritueuſes. Bernier nous dit que les Anglois ſe font périr a Bengale avec leur ponche. Les Euro-

(*a*) Un domeſtique Ruſſe a prouvé ici, à Paris, que M. Z. n'avance rien de haſardé. Cela ne lui a pas fait plus d'impreſſion que l'eau-de-vie ; mais cet homme tremble de tous les membres.

péens éprouvent fréquemment les funestes effets de l'eau-de-vie de riz ou de l'arak à Malabar, si on en doit croire les missionnaires de Tranquebar : les Malabares l'ont en horreur. Bontius dit qu'il ne périt tant de matelots Hollandois aux Indes, que par l'usage de l'arak. Cheyne dit que l'usage immodéré que les Anglois font du ponche en Amérique, leur cause des coliques convulsives très-fréquentes, des spasmes, des paralysies ; & la mort qui suit de près ces maladies. De bons mémoires de la Jamaïque, me disent qu'il ne se passe pas d'année que le ponche, fait avec le rum, n'enterre mille ames. Cette boisson est si forte, que les Anglois nouvellement débarqués dans ce pays, ne peuvent la soutenir ; & le moindre abus qu'ils en font, leur cause des fiévres terribles, qui deviennent mortelles en peu d'heures. Ulloa dit qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes au Pérou, parce que les hommes s'y ruinent le tempérament à boire du tafia dès leur jeunesse.

Les lois & les religions des peuples méridionaux prouvent qu'on a regardé chez eux l'ivrognerie comme très-dangereuse sous leur ciel brûlant. Les Carthaginois avoient une loi qui interdisoit l'usage du vin. Mahomet défendit le vin ; & les Turcs s'en abstiennent. La loi des idolâtres de l'Indostan défend le vin. Quoique les Maures de l'Indostan ne s'embarrassent pas beaucoup de la superstition de ce pays-là, ils sont cependant très-sobres. Montesquieu a très-bien dit que l'ivrognerie fait tomber l'homme en phrénésie dans les pays chauds, & le rend stupide dans les pays froids.

Il me reste encore à parler du thé, du café, du chocolat, comme causes éloignées des maladies. Incapable de flatter les préjugés lorsqu'ils peuvent nuire, je vais dire franchement ce que je pense de ces boissons si fort à la mode, sans m'inquiéter de ce que l'ignorance peut dire à ce sujet. Bacon étoit surpris que les boissons chaudes eussent été si négligées des modernes : cet homme si péné-

trant verroit aujourd'hui avec douleur que cette négligence non-feulement n'a plus lieu de nos jours, mais qu'on prend aujourd'hui de ces boiffons à l'excès.

Le thé n'eft autre chofe que les feuilles d'un arbriffeau qu'on cultive avec foin au Japon & à la Chine. On fait beaucoup de diftinction entre les différentes fortes de thé, par rapport à la couleur, à l'odeur, au goût & à la figure des feuilles. Les Chinois y font des diftinctions, qui font purement arbitraires. Lu-Yu dit qu'il y a un nombre infini d'efpèces de thé, toutes diftinguées par des noms particuliers. On trouve peu de véritable thé dans les contrées feptentrionales de la Chine. Les marchands Chinois vendent affez ordinairement des feuilles de plufieurs autres arbres pour du thé. On prend pour du thé dans la province de Chan-Ting, une efpèce de mouffe trèsamere qui croît dans le fol pierreux d'une montagne fituée près de Mong-Yng-Hyen; cependant on peut affurer que toutes les efpèces de vrai

thé ſe réduiſent à un petit nombre ; & qu'outre cela, ce ſont les feuilles d'un même arbuſte.

Les deux genres principaux du thé, ſont le thé verd ou le ſong-locha, & le thé-bou ou le Y-cha. On ſe ſert du thé verd à la Chine pour recevoir les viſites ; mais le thé-bou eſt d'un uſage beaucoup plus général dans tout l'empire. Les connoiſſeurs diviſent le thé-bou en trois eſpeces. La premiere vient des arbriſſeaux nouvellement plantés ; elle s'appelle maucha. On ne s'en ſert que pour faire des préſens, & il eſt auſſi particuliérement d'uſage pour l'Empereur. C'eſt le vrai thé impérial ; cependant la livre n'en coûte dans le pays où il croît que quarante-trois ſous environ, monnoie de France. La ſeconde eſpece eſt celle des feuilles plus avancées : on le vend à la Chine ſous le nom de bon thé-bou. La troiſieme eſpece conſiſte en des feuilles très-grandes, & qui ont toute leur maturité ; c'eſt la plus commune & la moins chère. La fleur du même arbriſſeau fournit auſſi une eſpece

de thé. Ce thé eſt extrêmement cher, quoiqu'il n'ait rien de particulier ni dans ſa couleur, ni dans ſon goût, & que par cette raiſon même on s'en ſerve peu chez l'Empereur.

Toutes ces eſpeces croiſſent ſur le même arbriſſeau, ſelon Cuningham, & leur variété ne vient que de la grandeur des feuilles, ou du temps où on les cueille, & on les fait ſécher.

Cuningham diviſe le thé qu'on apporte en Angleterre, en thé verd fin, en thé verd commun, & en thé-bou. Le meilleur thé-bou eſt le bourgeon même de l'arbriſſeau. On le cueille au mois de Mars, & on le fait ſécher au ſoleil. Le bon thé-bou doit ſe cueillir en Mai, & le thé verd en Mai & Juin; mais celui-ci ſe ſéche au feu. Les feuilles de thé changent promptement de qualités, de grandeur & de goût. La moindre négligence dans la récolte, les rend auſſitôt d'une eſpece inférieure. La plus grande partie du thé qu'on voit en Europe, vient de la Chine, par Canton. Le plus cher, &

le meilleur que j'aie pris, eſt celui qu'apportent par terre les caravanes Ruſſes qui vont tous les deux ou trois ans à Pékin. Il appartient au ſouverain de la Ruſſie, comme tout le commerce qui ſe fait par ces caravanes; il ne paſſe dans d'autres mains que comme préſent.

Au reſte, on falſifie l'odeur & la ſaveur du thé, en y mêlant différentes choſes; mais ſur tout le thé-bou dans lequel on jette une infuſion de terre de Japon.

Le petit peuple de la Chine fait bouillir le thé de la derniere ſorte en grande quantité dans un chaudron pour la boiſſon ordinaire. Les gens plus relevés prennent leur thé, qui eſt d'une qualité ſupérieure, à peu près comme on le prend en Europe, ſinon qu'ils n'y mettent pas de ſucre. Il n'y a que les Tartares qui le prennent avec du lait. Au Japon, on le met en poudre pour le mêler avec de l'eau, & on l'agite comme du chocolat juſqu'à ce qu'il écume, enſuite on le prend ſans ſucre.

Les Aſiatiques en général, mais ſurtout les Chinois, vantent le thé comme un médicament de la vertu la plus grande & la plus étendue. J'ai vu des recettes chinoiſes pour l'épuiſement des eſprits vitaux, pour le mal de tête, le téneſme, les hémorroïdes, la cardialgie; pour la conſtipation qui a lieu après les couches; pour les douleurs de reins; pour tous les cas de poiſon; pour les cuiſſons qui ont lieu dans la petite-vérole; pour les amas de phlegme dans la gorge; pour les envies de vomir; pour la ſuppreſſion des règles & la toux; toutes recettes qui n'étoient compoſées qu'avec du thé, ou auxquelles le thé ſervoit de baſe ou d'excipient: mais on ſçait trop bien que les Chinois vantent extraordinairement tout ce qui eſt du crû de leur ſol, & combien on juge faux lorſqu'on juge dans l'enthouſiaſme.

Le thé verd paſſe par toute la Chine pour être corroſif, quoiqu'on y penſe auſſi qu'un eſtomac foible peut s'accommoder du bon thé-bou. Cependant je lis dans des écrivains

dignes de foi, que l'abus du thé produit à la Chine des maladies de nerfs les plus violentes, le diabète, une consomption & la mort. Le Ling-Fi ordonne conséquemment de ne prendre que peu de thé, & jamais à jeun. L'auteur du livre Tchang-Seng, ou de l'Art de se procurer la santé & une longue vie, dit, sous le règne de Cang-Hi : « J'avoue réellement » que le thé ne m'est pas agréable, » & que mon estomac se révolte » lorsque je suis obligé d'en pren- » dre. Peut-être que la foible consti- » tution que j'avois dans ma jeu- » nesse, est la cause de cette anti- » pathie. » Cet aveu nous montre combien se sont abusés les médecins Européens, en voulant imaginer les raisons pour lesquelles le thé est si salutaire aux Asiatiques, & si contraire aux peuples de notre continent.

On a cependant raconté des merveilles que le thé faisoit aussi en Europe. J'entends continuellement vanter ces prodiges par les personnes qui souffrent même le plus de

son usage, & cela sous mes yeux. Une chose passée en habitude guérit, comme on le sçait, bien des maux, & prévient même ceux que l'on n'a pas. Deux médecins Hollandois, Craanen & Bontekoe, écrivirent dans le dernier siécle, peut-être en faveur de la compagnie des Indes Hollandoise, que le sang étoit dans son état de perfection lorsqu'il étoit le plus fluide, & que même il n'avoit dans cet état aucune disposition à aucune maladie quelconque. Bontekoe vouloit donc que l'on prît tous les jours jusqu'à cent, & même deux cents tasses de thé, pour se préserver de toutes les maladies possibles. Il nioit absolument que le thé affoiblisse l'estomac. Il avoit sans doute un estomac de fer.

Ce sentiment devint général : on but du thé sans garder de mesure, afin de bien délayer le sang, ou plutôt afin de faire monter les actions de la compagnie des Indes. Boërhaave arrêta heureusement les progrès de cette opinion, & les ravages qu'elle causoit. Il fit voir d'une maniere triomphante que la vraie nature de la consomption

eſt dans la fluidité même du ſang ; que ceux qui ſont dans cet état ont, à la vérité, plus d'agilité & plus de facilité à ſaiſir & comprendre les choſes ; mais qu'ils dépériſſent auſſi comme en fondant de jour en jour, ne ſe rétabliſſent jamais, & meurent enfin après un épuiſement total, ſi le médecin n'eſt pas aſſez heureux pour leur rendre le ſang plus épais. L'uſage ſeul du thé n'eſt pas même ſuffiſant pour atténuer le ſang, comme le prétendoit Bontekoe ; car je remarque que cette boiſſon fait tomber dans une mélancolie ſtupide, loin que les malades aient cette ſérénité d'eſprit qui ſe voit dans quelques eſpeces de conſomption ; mais Boërhaave a ſuffiſamment prouvé ce qu'il avoit entrepris.

On nous dit que le thé pouſſe les urines, la ſueur, leve les obſtructions, guérit le mal de tête, la léthargie, la palpitation de cœur, qu'il rend le corps actif, réveille les eſprits : d'autres ajoutent qu'il fortifie l'eſtomac & les inteſtins, qu'il eſt bon pour les dégoûts, les indi-

gestions & les cours de ventre. Il est des gens qui regardent le fort thé verd comme émétique, & vantent cependant l'usage du thé aux personnes hypochondriaques ou hystériques. J'avois autrefois la table, en qualité de médecin, chez un théologien partisan de la philosophie Wolfienne, & hypochondriaque du premier rang. Il regardoit le thé comme l'antidote de sa maladie; &, dans cette persuasion, il versoit du thé sur tout ce qu'il mangeoit : ce qu'il me vantoit comme fort salutaire. Il regardoit au contraire le café comme très-nuisible, & par cette raison ne se servoit à son déjeûné que du marc de la veille. Il en remplissoit une tasse à moitié, versoit du thé dessus, & avaloit cela dans l'intention vraiment philosophique de se laver l'estomac.

On ne sçauroit nier, dit M. de Haller, que le thé ne cause pour quelque temps certaine gaieté dans les pensées, certain feu poëtique; c'est pourquoi je conseille l'usage modéré du thé à ceux qui se portent

bien. Je remarque qu'il facilite réellement les sueurs, & qu'on l'emploie souvent avec succès dans cette vue, lorsqu'il est besoin de le faire. Il empêche aussi de s'endormir; il lave, nettoie l'estomac surchargé, en s'abstenant en même temps de toute nourriture. Il est réellement alors innocent, en le prenant même, si l'on veut, avec une infusion d'une autre plante convenable, comme j'ai coutume de le prendre moi-même, & avec utilité.

Je conseille aussi le thé à tous ceux qui sont obligés de s'exposer au froid (*a*), sur-tout en voyage, parce

(*a*) J'ai connu, moi troisieme, la vérité de ce que dit ici M. Z. en passant de Dordrecht à Bréda : en 1756, je fus obligé de prendre la voie du Mordyk, & de faire le trajet, tantôt sur la glace, tantôt au milieu de monceaux énormes de glaces. Le froid que j'y ressentis, aussi bien que deux personnes de la compagnie, fut si vif, que depuis les hanches jusqu'au bout du pied, nous perdîmes presque tout sentiment & tout mouvement. On nous porta dans l'auberge : l'hôtesse intelligente nous refusa toute autre boisson que le thé, nous disant qu'elle en connoissoit

qu'il eſt le préſervatif le plus ſûr & le meilleur contre la pleuréſie & toutes les autres inflammations. Je le conſeille particuliérement à ceux qui, après être reſtés expoſés à un froid humide, rentrent au logis tout tranſis : on prévient par-là les mauvais effets d'une tranſpiration arrêtée, & l'on ſent bientôt ceſſer la peſanteur & la laſſitude qui en réſulte d'abord. En quoi conſiſte donc principalement, dans ces cas-là, le vrai avantage du thé? Boërhaave répond que c'eſt dans l'eau tiéde.

Mais il faudroit être un Sangrado, pour croire que l'eau tiéde ſoit avantageuſe à tous les eſtomacs. Hypocrate a déja dit que l'abus de l'eau tiéde, ou la *thermopoſie*, amollit la chair, (*a*) affoiblit les nerfs, rend

---

les bons effets en pareilles circonſtances. Nous ſuivîmes ſon avis, & nous ne tardâmes pas à nous réchauffer.

(*a*) L'eau, mais particuliérement l'eau chaude priſe abondamment, nuit directement, en ce qu'elle délaie trop la lymphe, en emporte la partie nutritive, ſoit par les urines, ſoit par les ſueurs, & appauvrit ainſi le ſang, qui par-là doit

ſtupide,

stupide, cause des hémorrhagies, des défaillances & de-là la mort.

Le thé est donc nuisible à plusieurs

---

nécessairement devenir un fluide déterminé à la putréfaction. L'eau abreuvant pareillement tous les solides, en enleve aussi tout ce qui en entretient la force; la fibre s'affaisse, se relâche, & perd tout mouvement d'oscillation : il ne se fait plus d'action réciproque des fluides sur les solides, & des solides sur les fluides : de-là la stagnation des fluides épais qui restent, & les engorgemens d'où il résulte tant de maux. Un ecclésiastique, chanoine à Saint-Cloud, vient enfin de mourir pour s'être obstiné, malgré mes avis, à prendre des boissons aqueuses immodérées. Cet homme jouissoit, il y a quelques années, de la santé la plus robuste. Il lut par hasard l'ouvrage intitulé, l'*Eau remède universelle*; & à la moindre incommodité, il mit en pratique les rêveries de cet ouvrage & de quelques autres analogues. Il devint bientôt hypochondriaque, éprouva des rétentions d'urines opiniâtres, des éruptions dartreuses au col, aux cuisses, au scrotum. Sa respiration s'embarrassa extrêmement. Je me trouvai chez lui il y a quelques mois : je l'avertis du danger dont il étoit menacé; mais il me répondit qu'il connoissoit trop bien la bonté de son remède. Tel est le peuple. Il mourut quelques jours après que je l'eus quitté.

égards de la maniere dont nous le prenons; soit qu'on attribue toutes les vertus de ce breuvage au thé même, ou à la fermentation du sucre, ce que je ne crois pas, ou à l'eau tiède autant qu'au thé. Je n'insisterai pas ici sur ce que dit le célèbre Linnæus, que les plantes qui approchent du thé, sont la plûpart vénéneuses : car je vois chez nous des dames ne prendre que de l'eau tiède avec du sucre & de la crême, & en éprouver les mêmes effets que ceux du thé : d'ailleurs Linnæus pense que ce n'est que le thé tout nouveau dont on doit boire l'infusion avec circonspection. Cette règle ne peut avoir lieu que pour les Chinois & les Japonois ; parce qu'en effet le thé tout récent, produit une espèce d'ivresse. Voilà pourquoi les lois de ces peuples fixent le temps où l'on peut commencer à prendre du thé ; mais il me suffit que le thé soit incontestablement la cause des effets déterminés dont j'ai parlé.

Le thé a quelque chose de pénétrant qui se porte même dans l'inti-

mité de nos solides, & qui discute, atténue toutes nos humeurs. Je vois nos praticiens routiniers Suisses, uniquement occupés de chercher à atténuer les humeurs dans le traitement des affections hypochondriaques & histériques; mais je remarque en même temps qu'il en résulte un relâchement incurable, que les digestions en sont entiérement altérées, que les flatuosités augmentent de plus en plus, & qu'enfin la mélancolie devient alors comme un pesant fardeau qui accable les malades. On sçait qu'après les fréquentes saignées, rien ne donne tant la mine cadavéreuse, que l'usage immodéré du thé. Nous avons vu en Suisse un gentilhomme qui, à tous égards, sçavoit prendre un ton de roi: on lui dit un jour que rien ne relevoit tant la majesté d'un roi, que lorsque tout avoit l'air pâle autour de lui. Il faisoit donc saigner ses domestiques tous les mois, & les obligeoit en même temps de prendre chacun cinquante tasses de thé par jour.

On ne peut disconvenir de tous les

effets du thé, relativement aux maux hypochondriaques & hyſtériques. Je buvois du thé pendant une parti de la nuit, étant à Gottingue, afin de ne pas m'endormir, ce qui me réuſſit réellement ; mais, au bout de deux ans le ſommeil m'avoit abandonné auſſibien que mes forces, & j'avois la tête auſſi foible que l'eſtomac. J'ai vu pluſieurs perſonnes de mes connoiſſances dans le même cas, & par la même cauſe ; mais j'ai remarqué depuis ce temps-là en Suiſſe, que le thé rendoit à nombre de mes malades le pouls très-lent, & foible ; leur cauſoit des mouvemens hypocondriaques, des ſoulevemens d'eſtomac, des flatuoſités, des palpitations de cœur, des ſuffocations hyſtériques, un tremblement, des vertiges, des évanouiſſemens, les pâles couleurs, & ſouvent la mélancolie la plus profonde ; & que les ſujets hypochondriaques ou hyſtériques ſentent ſur-tout les triſtes ſuites de leur maladie dès qu'ils ont pris du thé. Freind a connu une femme à qui l'u-

ſage du thé avoit cauſé une incontinence d'urines, & enſuite la ſuppreſſion de ſes règles.

Nombre de ſujets hypochondriaques s'imaginent avoir l'eſtomac froid, & s'y prennent de différentes manieres pour l'échauffer. Les uns ont toujours une fourure ſur l'eſtomac, d'autres prennent très-chaud tout ce qu'il mangent ; la ſoupe ne vaut rien, diſent-ils, ſi l'on ne la mangent pas très-chaude, ou ils prennent leur thé bouillant pour ainſi dire. Je connois un de ces ſujets à Zurich, & que jeſtime particuliérement : cet homme a continuellement la theïere à la main, & boit de ſa leſſive chinoiſe depuis le matin juſqu'au ſoir pour ſe réchauffer, dit-il, l'eſtomac ; mais cet homme a le corps rempli de vents ; il eſt ſujet à des coliques lorſque ces flatuoſités ne ſortent pas aiſément, il a toujours quelque choſe de farouche, & trouve à redire à tout : auſſi eſt-il toujours retiré. Je ne dirai pas à ces gens qu'ils n'ont pas l'eſtomac froid ; mais j'appellerai cette prétendue froideur un relâche-

ment extrême ; & c'eſt le thé qui en eſt la ſeule cauſe.

Nos dames ſe paſſeroient auſſi peu de leur bouilloire aux heures marquées, que de leur table à jouer : voilà pourquoi les fleurs-blanches ſont une maladie auſſi commune parmi nos Suiſſeſſes que parmi les Flamandes & les Hollandoiſes. Je guéris tous les jours cette maladie, quoique lentement, en employant tout ce qui eſt contraire aux effets de l'eau tiéde, comme la rhubarbe, les martiaux, l'extrait de quinquina, &, en général, tous les toniques les plus forts. Je ſuis accoutumé depuis long-temps à demander ſi l'on a des fleurs-blanches, auſſi librement que je demanderois ſi l'on eſt enrhumé, & l'on me répond là-deſſus ſans plus de cérémonie. J'ai remarqué cette maladie dans des Suiſſeſſes de (*a*) dix ans, & à un très-haut degré. Cheyne dit que les fleurs-blanches

(*a*) Hoffmann a vu une fille attaquée de cette maladie dès ſa naiſſance : d'autres l'ont obſervée dans des filles de deux ans, quelles qu'en fuſſent les cauſes.

attaquent aujourd'hui la portion là plus aimable du beau ſexe, & que ces femmes en ſont preſque toujours ſtériles. Cette ſtérilité vient réellement aſſez ſouvent des fleurs-blanches, mais elle dépend auſſi d'autres cauſes. J'ai auſſi fait ceſſer la ſtérilité, en faiſant ceſſer un état extrêmement irritable de la matrice & du vagin. Toutes les femmes n'ont pas, il eſt vrai, le vagin ſi irritable lorſqu'elles ont des fleurs-blanches, quoique la matrice le ſoit preſque toujours. Toutes celles qui prennent du thé n'ont pas des fleurs-blanches, & toutes celles qui en ſont incommodées ne prennent pas du thé; mais la plûpart n'en ſont redevables qu'au thé; car ces fleurs-blanches ne viennent que du relâchement des véſicules (a) pituitaires de la matrice.

On obſerve outre cela que l'uſage même modéré du thé, quoique très-

(a) Morgagni, dit M. Raulin, a trouvé les matrices de différens âges parſemées dans leur face interne de véſicules ou tubercules glanduleux qui rendoient une mucoſité naturelle, dont la partie qui répond au col de

rare, eſt auſſi très-nuiſible à ceux dont les ſolides tendent d'eux-mêmes à ſe relâcher & a s'affaiſſer ; il eſt vrai que le relâchement qui ſuit l'uſage de cette boiſſon ne ſe fait pas ſentir immédiatement après, dans des ſujets dont les forces ſont encore plus grandes que celles de ce poiſon lent ; mais chaque effet ne ſuit pas toujours ſa cauſe avec promptitude, autrement les hommes feroient en général plus ſages qu'on ne les voit ordinairement. Je crois donc avoir

ce viſcere, étoit toujours remplie. Toutes ces glandes, dans leur état naturel, rendoient une humeur gélatineuſe, muqueuſe, filamenteuſe & tranſparente. Pour peu qu'elles fuſſent dégénérées, la mucoſité changeoit de nature ; elle étoit plus épaiſſe, plus fluide & de différentes couleurs. Dans ces différens états, lorſqu'il avoit nettoyé la cavité de ce viſcere ſouillée de cette humeur, il la comprimoit, & en faiſoit découler de nouvelle par gouttes ſenſibles, de la même nature & de la même qualité que celle qu'il avoit ôtée. Ces glandes ou véſicules étoient plus apparentes dans les matrices des femmes qui avoient eu des fleurs-blanches : la matrice en étoit affectée vers ſon col, & quelquefois le vagin dans toute ſon étendue.

droit de conclure que le thé est réellement la cause, quoiqu'éloignée d'un grand nombre de maladies.

On doit en dire autant du café; cette graine est originairement le produit d'un arbre de l'Arabie heureuse & de l'Ethyopie. Les anciens Grecs ne paroissent pas l'avoir connu, & les auteurs Arabes n'en font pas non plus mention. Ce fut au commencement du quatorzieme (*a*) siécle

(*a*) Quelques écrivains modernes prétendent que le café ou cawé, ou *bon ban. bunnu*, a été connu de temps immémorial, On a recours pour le prouver à plusieurs passages des Livres hébreux. On pense donc que le mot *kali* qui se trouve dans différens endroits de ces Livre, sur tout dans le deuxieme Livres de Samuel où il est répété deux fois, c. 17, ℣. 28, doit s'entendre du café. Le mot *kali* signifie un grain rôti ou brûlé. Ludolf l'avoit entendu du café, mais ensuite il a changé de sentiment, aussi-bien que Leydecker. On peut consulter Maïus, *Supplém. ad Lex. Cocc.* -- Stephan. Blancard, *haustus polychr.* Verdries, *Physiol.* Bibl. -- Winckler, dans ses *Dissertations théologiques & philosophiques.* Séhudt, *Memorabil. jud.* -- Biblioth. *theol. Select.* P. XLV. Sterringa, *Animadvers. philol.* Geïerus, *Diss. an potûs* Coffée *vesti-*

qu'on commença à en parler. Rauwolf est celui qui le fit connoître le premier, il y a environ deux cents ans, & il n'est d'usage en Europe que depuis cent trente ans environ. On le

---

gia in Sacrâ Scripturâ reperiantur. Tels sont les auteurs qu'indique feu M. Simon, professeur des langues orientales à Hale. Pour moi je pencherois pour l'affirmative. Il est très-sûr que les Arabes usoient de cette boisson long-temps avant que le Sultan Helim s'emparât de l'Egypte, en 1518. Ce fut-là que les Turcs connurent l'usage de cette boisson, quoiqu'ils n'aient commencé que plûtard à en user. Le silence des auteurs Arabes, celui de Louis Bassano, d'Antoine Ménavin, de François Sansovin, qui ont écrit le premier en 1545; le second, en 1548, & le troisieme, en 1563, sur trois boissons ordinaires aux Turcs & aux Asiatiques, n'est qu'une preuve indirecte de la négative, puisque les Arabes,& les Egyptiens après eux, s'en étoient servis long-temps auparavant. L'historiette que raconte Nairon, professeur des langues orientales à Rome, sur l'occasion de la découverte du café, peut être en toute sûreté rangée parmi les fables. Est-il probable qu'un arbre aussi beau que le *bon* n'ait attiré que si tard les regards des peuples de l'Yemen. Pour moi je ne l'ai vu en fleur qu'avec un vrai plaisir, & j'aurois été tenté de goûter de son fruit, sans même le connoître,

tira aſſez long-temps du Levant. Les Hollandois le cultiverent d'abord à Surinam. Les François ſçurent s'en procurer quelques livres de nouveau, & le ſemerent à la Martinique & à Cayenne. Le café de l'Amérique eſt à préſent commun dans toute l'Europe.

Le meilleur café eſt celui qu'on appelle le café du Levant. Il y en a de deux ſortes; l'une vient de Mocha, l'autre du grand Caire : elles ont la même qualité. Les Hollandois en apportent de Java, & les François de l'iſle de Bourbon, qu'on nous vend bien cher pour celui du Levant, & qui lui eſt de beaucoup inférieur. Le moins bon eſt celui d'Amérique, ſur-tout lorſqu'on l'a mis tremper dans l'eau de mer pour en augmenter le poid; ce qui lui donne une âcreté extrême.

Le café eſt une boiſſon auſſi habituelle chez les Turcs, que le thé chez les Chinois. Ils le ſçavent préparer de maniere à le rendre beaucoup meilleur qu'il n'eſt chez nous. Le ſecret eſt dans la maniere de le

brûler, de sorte que rien ne s'en échappe : au reste ils le font très-fort, & en prennent copieusement, sans lait & sans sucre. On a voulu nous démontrer pourquoi le café n'étoit que peu, ou point nuisible aux Turcs ; mais on a oublié qu'il falloit prouver auparavant qu'il ne leur étoit réellement pas nuisible. Les Turcs souffrent de l'abus du café aussi-bien que nous. Il les rend foibles, stupides, & même perclus, surtout s'ils y mêlent de l'opium : aussi les Turcs méprisent-ils leurs compatriotes qui abusent de cette boisson, comme le font du vin nos ivrognes.

On pense que le café fortifie l'estomac, & qu'il est apéritif. On dit aussi qu'il facilite la digestion, qu'il fait cesser les flatuosités, les maux de tête, & sur-tout la migraine, les étourdissemens ; qu'il empêche les attaques de léthargie, la suppression des règles ; qu'il rend gai, fortifie la mémoire ; qu'il facilite la circulation du sang & les sueurs ; qu'il discute les épaississemens des humeurs, pousse les urines, purge quelquefois

légérement. Je trouve qu'il y a du vrai dans tout cela, sur-tout à l'égard de ceux qui n'en prennent que rarement, qui ne boivent pas de vin, & ne sont pas faciles à émouvoir; mais il ne s'agit pas ici de recommander le café comme médicament; il suffit que l'usage même modéré du meilleur café soit un peu nuisible à toutes sortes de tempéramens, même dans l'état de santé, & qu'il faille en prendre pour aider la digestion & réveiller l'esprit quand on s'y habitue. Une jeune dame Suissesse, qui, selon Rousseau, joint à l'esprit d'un Leibnitz, la plume de Voltaire, m'écrivoit un jour : « Sans café je » n'ai que l'esprit d'une huitre. »

Mais l'abus de ce breuvage fait beaucoup de mal, même à ceux qui se portent bien, & il est pernicieux dans plusieurs maladies. Je prends du café deux fois par jour; mais je n'en prend que (*a*) deux tasses à la fois,

(*a*) M. Z. ne passeroit pas ici pour un homme bien sobre sur cet article, s'il le prend tel qu'il le dit plus bas.

& de cette maniere, il ne m'incommode pas : au contraire, deux taſſes de plus m'affoibliſſent, me cauſent des mouvemens hypochondriaques, des tremblemens, des étourdiſſemens & certaine timidité qui m'eſt inſupportable. Je vois arriver la même choſe à tous ceux qui ſe portent bien, mais qui ſont d'une foible conſtitution, dès qu'ils en prennent plus que d'ordinaire.

L'abus continuel du café attire aux ſujets d'un tempérament vif & ſenſible toutes ſortes de maladies des nerfs, ſur-tout aux femmes. Il cauſe ſouvent des éruptions affreuſes au viſage, il fouette le ſang, & me paroît être la cauſe principale de ce que nos Suiſſeſſes ont leurs règles ſi long-temps & au-delà de l'âge ordinaire, & tombent par-là dans de dangereuſes maladies. Il pouſſe le ſang par les narines, les poumons, la matrice, les vaiſſeaux hémorroïdaux ; il produit des toux lentes, enfin une conſomption totale ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette conſomption eſt accompagnée de

gaieté extrême. Hoffmann a même déduit du café l'origine du pourpre, quoique cependant l'origine de cette maladie, & son passage d'un pays à l'autre, soient pour moi un vrai problême.

Thierry dit que le café au lait cause quelquefois subitement des fleurs-blanches. Je sçais très-bien que nombre de femmes regardent le laitage comme une cause des fleurs-blanches, parce que le lait est blanc, & que ces fleurs s'appellent blanches; mais que le café au lait les fasse venir préférablement, c'est ce qui ne m'est pas assez connu. M Raulin a remarqué que le café fait quelquefois l'effet d'un purgatif, & cause le dévoiement. J'ai souvent vu le café au lait & sans lait, contribuer beaucoup à la diarrhée lente hystérique; maladie que je regarde comme très-mauvaise, & très-difficile à guérir.

L'abus du café cause des maux de tête terribles, loin de les guérir, comme on le pense ordinairement. Thierry a vu des gens si incommodés de maux de tête, qu'ils étoient

ineptes à tout, & ne furent guéris de leurs maux qu'en renonçant au café. Il a vu comme moi des gens perdre par-là le sommeil, & maigrir à vue d'œil. Mais j'ai obfervé d'un autre côté que le café procura du fommeil dans un cas où l'opium étoit fans effet. Une dame de condition, âgée de foixante-fix ans, étoit fort tourmentée d'une maladie arthritique terrible, depuis plufieurs mois confécutifs. Elle ne dormoit aucunement, comme il arrive affez dans ces fortes de maladies. J'employai divers moyens pour faire ceffer ces infomnies. J'eus enfin recours à l'opium. Elle en prit un grain la premiere fois, & fans fuccès. Je doublai la dofe la nuit fuivante, mais auffi inutilement. Elle eut elle-même l'idée de prendre du café au milieu de la nuit, parce qu'il lui avoit déja été avantageux dans quelques infomnies, auffi-bien qu'à d'autres perfonnes de fa famille. Je confentis à cette tentative, quoique je regardaffe le café comme contraire à la maladie principale. Elle en prit donc deux taffes,

au lait la premiere fois, & dormit aussitôt pendant une heure. Elle réitéra la même chose avec ce même succès toutes les fois. Elle prit donc son café au lait au milieu de la nuit, pendant quatre mois consécutifs, & dormit; ce qui ne lui arrivoit pas lorsqu'elle ne le prenoit pas. Cette observation ne prouve pas les bons effets du café, mais qu'il y avoit quelque chose de particulier dans le tempérament de cette dame.

Le café fait moins de mal dans les pays à bière. J'ai vu à Gottingue maint Allemand avaler vingt tasses de café sans en rien ressentir. Le café ne fait même pas de mal dans la Suisse, en général, parmi le peuple, parce qu'il ne prend le café que fort foible: c'est plutôt une espece (a) de lavage capable de faire soulever l'estomac à le voir seulement; mais dans nos villes où l'on se pique d'au-

(a) C'est à peu près de la même maniere qu'on prend le café en Hollande, en Flandre & en Allemagne, au lieu qu'on y mange réellement le thé, tant on le prend épais.

tant de politeſſe & de rafinement qu'en France, on ne prend qu'une taſſe de fort café après le dîner.

Je conclus, de tout ce que je viens de dire à ce ſujet, que l'uſage modéré du café n'eſt pas auſſi nuiſible que le même uſage du thé, mais que l'abus du café eſt encore plus dangereux que celui du thé.

Le chocolat a auſſi beaucoup d'influence ſur la ſanté. On le fait principalement du cacao, qui étoit entiérement inconnu aux anciens, & que les Européens ne connoiſſent que depuis la découverte de l'Amérique. Les Américains ſçavoient l'art de faire le chocolat long-temps avant que les *Sauvages de l'Europe* paſſaſſent chez eux : ils en connoiſſoient l'uſage & les effets, en faiſoient grand cas, en vivoient en grande partie. Quelques nations ſe ſervoient même du cacao au lieu d'argent.

La plus grande partie du cacao vient de Terre ferme, ou du pays des Caraques, & de quelques autres contrées Américaines. Le grand cacao de Nicaragua eſt le meilleur. Le

petit cacao des Antilles eſt le moins bon. Le chocolat dans lequel on joint à peu près la moitié de petit cacao des Antilles à celui de Nicaragua, paſſe pour le meilleur, parce que le petit cacao des Antilles eſt beaucoup plus onctueux.

On gâte déja le cacao au Méxique, en mêlant dans le chocolat différentes épices. La même choſe arrive en Europe, où l'on y jette de la canelle, du gérofle, de la vanille, du muſc & de l'ambre. On ſe nourrit preſque de chocolat ſeul dans l'Amérique méridionale. Quant à l'Europe, c'eſt en Portugal, en Eſpagne, & en Italie qu'on s'en ſert le plus.

Le chocolat me rabêtit lorſque j'en prends; & s'il produit le même effet ſur d'autres, il peut avoir ſon utilité dans la ſociété: au reſte, on vante le chocolat comme un remède contre toutes les eſpeces d'épuiſemens: les uns diſent qu'il fortifie l'eſtomac; d'autres s'en ſervent lorſqu'ils ſe ſentent trop fatigués des

plaiſirs de l'amour. Il paſſe enfin pour un remède contre l'impuiſſance totale, tandis que le chocolat & tout ce qui chauffe cauſe des pollutions nocturnes, & par-là même un épuiſement conſidérable, ſi cela devient fréquent. On y remédie par l'uſage de médicamens d'une nature toute oppoſée; malgré cela, je vois que certains ſujets mariés ſont obligés d'en prendre, & s'en trouvent bien.

Je me ſers avec beaucoup de ſuccès, pour les femmes épuiſées après des pertes de ſang, pour l'atrophie des enfans, & dans quelques eſpeces de conſomption, d'un breuvage fait de gruau d'avoine un peu rôti, de lait, & d'une petite portion de chocolat. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on donnât à ce chocolat d'avoine la préférence ſur le chocolat, proprement dit, dans de ſemblables maladies.

L'abus du chocolat peut certainement devenir très-nuiſible dans nos climats. L'uſage du chocolat eſt ſouvent contraire à des ſujets foibles, valétudinaires, hypochondriaques,

hyſtériques, parce que le cacao eſt trop gras & trop indigeſte pour eux; il donne un faux appétit, plutôt qu'un appétit vrai & naturel. L'abus de cette boiſſon cauſe des fiévres aux jeunes-gens; elle ſurcharge d'une nourriture ſuperflue ceux qui menent une vie ſédentaire: de-là mille anxiétés, & tout ce qui les ſuit. Le chocolat eſt contraire aux ſujets replets & foibles; l'abus de ce breuvage, joint à l'intempérance dans le manger, feroit un moyen ſûr d'être attaqué de maladies inflammatoires, & ſur-tout d'apoplexie. Il cauſe ſouvent aux filles la ſuppreſſion des règles & les pâles-couleurs. Enfin cette boiſſon ſi chérie a outre cela tous les inconvéniens qui réſultent des épices & des drogues qu'on y mêle. J'ai remarqué que l'odeur de la vanille eſt inſupportable aux ſujets hypochondriaques ou hyſtériques: elle les fait ſuer extrêmement; &, lorſque ces perſonnes prennent du chocolat à la vanille, il leur cauſe des maux de tête violens, des tremble-

mens, des vertiges, & tous les ſymptômes qui peuvent accompagner les affections hypochondriaques & hyſtériques.

Des gens du bon ton, comme on l'appelle, ne goûteront peut-être pas toutes ces réflexions que je fais contre des boiſſons ſi accréditées par l'uſage & la volupté; mais heureuſement ces gens ne liſent pas de livres allemands, & encore moins ceux de la nature de celui-ci.



CHAPITRE III.

Du Mouvement & du Repos considérés comme causes éloignées des Maladies.

LE trop grand exercice produit plusieurs maladies ; il en résulte aussi d'un trop grand repos, & de certaine position habituelle.

Un exercice trop grand ou trop violent, met le sang & les poumons dans un mouvement considérable ; le dispose aux maladies inflammatoires ; il exalte les sels, fait fondre la graisse, occasionne des fiévres aigues, des hémorragies, des suffocations & la mort. Le trop grand mouvement de nos fluides les fait sortir hors du cours naturel ; ils s'extravasent, forment des dépôts, les secrétions se troublent, ne se font plus réguliérement, ou se suppriment en partie : quelquefois même certaines humeurs se déchargent par-là trop vîte ou trop abondamment ; mais les exercices de ce genre sont encore plus préjudiciables aux sujets

qui ne ſont pas accoûtumés à de grands mouvemens, ou lorſqu'il fait très-chaud, ou lorſque le corps n'eſt pas ſoutenu par des alimens ſolides, & par une boiſſon néceſſaire ; ou lorſqu'on paſſe ſubitement du repos au mouvement, ou du mouvement au repos ; les grands exercices ſont nuiſibles immédiatement après les repas, parce que la digeſtion trop accélerée n'eſt qu'irréguliere, &, par-là peu avantageuſe ou plutôt mauvaiſe, ſur-tout ſi l'on ſue beaucoup : ce qui eſt ordinaire aux ſujets d'une foible conſtitution.

Mais le manque total d'exercice eſt encore plus nuiſible que l'excès contraire ; les ſolides s'affaiſſent dans cette inaction ; la circulation des humeurs devient indolente & difficile ; les humeurs s'augmentent, ſe compliquent & s'alterent réciproquement, faute des ſecrétions & des excrétions requiſes pour les épurer. Le ſang devient ſurabondant, la graiſſe s'accroît de plus en plus ; peu-à-peu la dépravation des humeurs devient univerſelle : les ſolides qui ne

ne ſont plus abreuvés que par des ſucs corrompus, s'affoibliſſent, & de-là réſulte cet abattement de l'eſprit & du corps; ces mal-aiſes qui ſont ſouvent ſuivis d'hémorroïdes, d'apoplexies, de ſuffocations, de différentes hydropiſies, d'un état enfin où l'on ne végete même que pour vivre languiſſant, loin de penſer; & pour finir triſtement une vie malheureuſe.

Des femmes qui aiment à lire & qui ſont perſuadées qu'elles ne ſont jamais ſi bien que chez elles, conçoivent de-là un amour décidé pour la vie ſédentaire; il eſt vrai que tant qu'on ſe porte bien, on eſt toujours bien même aſſis; mais ce bien être de la vie ſédentaire & retirée, ne tarde pas quelquefois à être ſuivi des plus grands maux.

Les gens de lettres qui ne prennent aucun exercice, & ſe tiennent continuellement ſur leurs livres, ſe gâtent l'eſtomac, en perdent ſouvent l'appétit, ou ne peuvent prendre que des alimens très-légers; mais, malgré la légéreté de ces ali-

mens & leur facilité à ſe digérer; ces gens ont la plûpart des flatulences extrêmes, des inquiétudes dans tous les membres, & ſentent un mal-aiſe qu'ils ne peuvent définir & dont les ſuites ſont d'autant plus dangereuſes : ils ſont expoſés à toutes ſortes d'obſtructions, à des cours de ventre, à des affections nerveuſes : le ſommeil les fuit ; ils évitent les plaiſirs, en fuyent même les attraits, ſe livrent à des penſées qui les minent & les dévorent, & deviennent enfin en proie à la mélancolie la plus dangereuſe. Les gens de lettres, dit Rouſſeau, ſont de tous les hommes ceux qui vivent le plus aſſis, penſent le plus ; & ſont par-là les plus malades & les plus malheureux de tous les hommes.

On voit même à la campagne le laboureur devenir hypochondre, lorſqu'il eſt long-temps aſſis. C'eſt une choſe peut-être auſſi peu connue qu'un très-riche & très-beau village de la Suiſſe, où il n'y a pas une famille dont quelqu'un ne ſe ſoit ou

pendu, ou défait de maniere quelconque. Je demeure dans une contrée dont le payſan eſt très-groſſier, accoutumé au plus rude travail, pourvu de bons alimens & de vin en abondance ; ces gens ſont en général fort gais, opiniâtres, ſe battent aiſément juſqu'à ſe tuer les uns les autres ; ne connoiſſant d'ailleurs aucun autre joug que celui de leur travail. J'en vois cependant parmi eux qui ſont des hypochondriaques achevés, dès qu'ils s'occupent de métiers qui demandent d'être aſſis. Cela eſt ordinaire ſur-tout aux cordonniers, aux tiſſerands qui ſont toujours aſſis & courbés en avant, ils perdent l'appétit, ſentent une preſſion douloureuſe au côté, ont mille imaginations biſarres, des vertiges, le pouls très-lent & preſque imperceptible.

Je remarque auſſi que ces gens ſont auſſi ſenſibles à toutes les impreſſions de l'air, que la femme la plus délicate, à cauſe de la foibleſſe de leurs fonctions vitales & naturelles ; ce qui fait le principe des affec-

tions hypochondriaques. La tranſpiration ſe ſupprime aiſément chez eux; & ils tombent dans toutes les maladies qui en peuvent réſulter, auſſi facilement que les femmes les plus délicates qui vivent à la ville.

On voit auſſi naître des maladies de certaines poſitions, de certains mouvemens particuliers du corps & de ſes parties, lorſque ces mouvemens durent trop, ou ſont trop violens: comme être long-temps de bout, être aſſis penché, être couché à plat, tout effort tel qu'une toux fréquente, les grands éclats de rire, l'éternument, le baillement, (a) les pandiculations, parler, crier, chanter, ſouffler, danſer, lutter, pouſſer, porter. Je remarque auſſi que certains mouvemens néceſſaires aux ouvrages des

(a) Je connois deux hommes bien faits & d'une très-bonne conſtitution, dont l'un attrapa une deſcente en s'étendant au matin ſur ſon ſéant lors de ſon réveil, & l'autre en ſe mouchant un peu fort, étant couché tout de ſon long ſur le dos. Je cite ces deux exemples pour prouver que M. Z. ne dit rien de trop ici.

femmes, leur caufent différentes affections nerveufes; voilà pourquoi j'ai foin de prefcrire leur tâche aux femmes hyftériques que je traite.

Le digne citoyen d'un meilleur monde, s'expofa à des mouvemens hypochondriaques d'une efpèce nouvelle pour des philofophes, lors qu'abandonné de tous les hommes, il vint habiter les vallées de Neuf-Châtel, en difant, j'étois homme, je penfois en homme, & j'écrivois en homme: on s'en fâcha; je veux maintenant devenir femme; voilà pourquoi je fais des aiguillettes pendant toute la journée.



CHAPITRE IV.

Du Sommeil & des Veilles, comme causes éloignées des Maladies.

LE ſommeil, ſi avantageux par lui-même, peut être ſuivi des plus triſtes conſéquences ſi on s'y livre trop. On ſçait que le ſang perd peu à peu une partie de ſon mouvement & de ſa chaleur pendant le ſommeil. La ſenſation du froid devient à lors inévitable; & il faut néceſſairement être plus couvert en dormant, que lorſqu'on eſt éveillé. Un long ſommeil fait tomber toutes les parties du corps dans une eſpèce d'inertie; le ſang qui circule beaucoup plus lentement alors s'arrête ſur-tout à la tête; la tranſpiration eſt infiniment moindre; les humeurs s'épaiſſiſſent; l'homme devient gros & gras, incapable de toute occupation d'eſprit: la mémoire ſe perd, parce qu'il s'amaſſe dans les ventricules du cerveau un phlegme épais qui le comprime, &

en empêche le mouvement néceſſaire.

Ceux qui ont de la diſpoſition aux maux hypochondriaques ou hyſtériques, font très-mal de dormir longtemps, ſur-tout le matin. Le ſommeil qu'on prend immédiatement après le ſouper, cauſe des rêves effrayans qui indiquent toujours (*a*) quelque dérangement dans le corps, lorſque ces rêves n'ont aucun rapport avec les occupations de la journée. Le cochemar ſuit aſſez ordinairement les (*b*) mauvaiſes digeſtions. Un homme hypochondriaque m'a dit qu'il ſentoit même ce poids accablant en veillant, lorſqu'il étoit ſur ſon lit, que ſon corps étoit alors comme immobile & extrêmement fatigué; qu'il voyoit en même temps une infinité de petits phantômes ſe promener ſur ſon lit.

La néceſſité du ſommeil eſt preſque en raiſon du travail de la journée, voilà pourquoi le ſommeil fuit les palais des grands, & qu'il viſite plus volontiers la cabane du pauvre

(*a*) voyez le Traité des Songes d'Hippoc.
(*b*) Voyez les médecins de Breſlaw, p. 318.

mercénaire. La néceſſité du ſommeil eſt ſi réelle, comme le dit M. de Haller, qu'une des principales raiſon qui obligea (*a*) la brave garniſon Angloiſe de rendre le fort S. Philippe au Duc de Richelieu, fût que les Anglois ne pouvoient plus porter leurs armes : car le ſoldat s'endort au milieu des foudres, lorſqu'il eſt excédé de fatigues.

Les veilles immodérées mettent les nerfs & le ſang dans le mouvement le plus violent ; elles uſent les forces de ceux-là, & rendent acrimonieuſes toutes les parties de celui-ci ; épuiſent la graiſſe, diſpoſent aux vertiges, aux maux de tête violens, aux hémorroïdes, aux fiévres, à des inquiétudes extrêmes, à la mauvaiſe humeur ; on fait tout à lors ſans ordre, ſans ſuite, ſans but & ſouvent tout par boutades. Ceux qui dorment beaucoup ſont rarement ſuſceptibles de paſſions violentes, au lieu

(*a*) Cela prouve auſſi que les François qui les preſſoient ſi vivement ne dormoient pas plus qu'eux.

que ceux qui dorment peu, ſont ordinairement vifs & coleres. J'ai vu des ſujets des deux ſexes changer au point de n'être plus reconnoiſſables pour ne point dormir aſſez.

Enfin les veilles exceſſives cauſent les imaginations les plus bizarres & les plus abſurdes, & même la phrénéſie. On a même vu des ſujets épuiſés par les veilles, dont le cerveau étoit ou flétri, ou en partie conſommé; c'eſt à ces veilles exceſſives qu'il faut rapporter les rêveries que l'on trouve dans l'hiſtoire des Anachorètes. On a prétendu que les choſes qu'on en a rapportées ſont autant de menſonges, cela eſt vrai quant à la réalité des choſes; mais il n'eſt pas moins vrai que ces gens dont un zèle mal entendu avoit dérangé la cervelle, ont pu voir effectivement ce qu'ils racontoient. Nous voyons tous les jours les mêmes choſes arriver lorſque le cerveau ſe dérange. Ces Anachorètes ont donc pu voir ce qu'on voit de nos jours dans les mêmes circonſtances. Des hiſtoriens guidés par l'enthouſiaſme, ont peut-

être prêté quelque chose à ces contes ; mais c'eſt toujours un effet du même dérangement. Je ne crois pas devoir m'arrêter d'avantage ſur ces puérilités dont on ne tient plus aucun compte aujourd'hui parmi les gens ſenſés. Nous ſommes perſuadés que la religion peut être très-avantageuſe ſans ces fables, & que les rêves & les viſions n'en ſont pas des preuves ; du moins pour des gens qui penſent.

CHAPITRE V.

Des Excrétions & des Matieres retenues dans le Corps, conſidérées comme cauſes éloignées des Maladies.

LES excrétions ordinaires du corps ſont celles de la ſalive, de la bile, des excrémens, de l'urine, de la tranſpiration, de la ſemence, des règles, des lochies & du lait.

Il ne faut pas confondre la ſalive avec l'excrétion qui vient de la trachée-artère, ou de l'œſophage. On

doit rejeter celle-ci & avaler celle-là. Celui qui rejette toujours sa salive n'a pas faim ordinairement, parce que la salive est une des principales causes de la faim, voilà pourquoi les soldats & les paysans fument souvent dans la seule vue de se garantir de la faim. La salive vient à la bouche à la vue d'un mets qui plaît lorsque l'on a faim.

La salive est utile à la digestion, à cause de sa qualité savonneuse; c'est donc se faire tort que de trop cracher, il en résulte de la soif, de la sécheresse dans la bouche; le chyle trop peu délayé ne forme qu'un fluide visqueux, & l'on s'apperçoit bientôt de l'affoiblissement des forces. Les anciens comptoient la mélancolie parmi les maux qui résultoient de la trop grande excrétion de la salive; mais j'ai remarqué que ce crachement fréquent est dans les sujets hypochondriaques & mélancoliques plutôt un effet de la pituite abondante qui se trouve dans les corps lors de ces maladies, qu'une des causes de ces maladies.

Ceux qui crachent beaucoup en fumant, perdent l'appétit & maigrissent. Ruysch a connu un homme qui perdit totalement l'appétit par une fistule qui lui vint au conduit salivaire ; cet homme étoit tombé dans une atrophie totale. Boërhaave dit que toutes les coctions du corps(*a*) s'alterent dès que la premiere l'est.

(*a*) « Telle est la salive, tel est le chyle & » le sang, telle est aussi la nature des autres » fluides de nos corps, » dit Baglivi. Il fait une observation qui mérite de trouver sa place ici : « Je suis, dit-il, assez du sentiment » de ceux qui croient que les maladies épi- » démiques & contagieuses se communiquent » par le contact des miasmes qui infectent la » salive dans la bouche ; car on remarque » que dans ces maladies les malades se plai- » gnent d'abord de nausées ; la langue se » charge d'un mauvais goût ; l'estomac se » souleve ; & les premiers symptômes de » ces maladies se font appercevoir au ven- » tricule & par des anxiétés aux hypochon- » dres, des vomissemens, des cardialgies, » des chaleurs d'entrailles. Ceux qui se trou- » vent donc dans le cas de traiter ou de » soigner les malades attaqués de ces épidé- » mies contagieuses, feront bien de ne jamais » avaler leur salive, d'avoir dans la bouche » du genièvre, un morceau de citron, ou du

La bile a une influence considérable sur l'état sain ou malade du corps : elle s'oppose au développement des acides, en garantit les humeurs, dissout par sa vertu savonneuse les parties tenaces, grasses, huileuses des alimens, & en facilite le mélange exact. La bile se répand dans le ventricule lorsqu'on est fort secoué dans les voitures, ou fort agité sur les vaisseaux. Il en résulte des vomissemens violens qui abattent considérablement; il est des gens à qui cet inconvénient n'arrive pas

» pain trempé dans du vinaigre, & d'user » d'autres moyens préservatifs, tirés des aci- » des végétaux, pour se garantir des miasmes » salins hétérogènes dont l'air est alors im- » prégné. » On peut ajouter que c'est encore plus par le moyen de la salive que par l'inspiration que les ouvriers qui travaillent aux substances métalliques sont exposés à de si funestes maladies. Le sel actif dont la salive abonde, augmente encore l'activité de ces particules hétérogènes dont l'air se charge : leur énergie se développe dans les premieres voies, où l'on en éprouve les premieres impressions, & le ravage se porte ensuite plus loin.

dans une voiture un peu rude, & qui vomiront de la bile toute pure au ſeul mouvement oſcillatif d'un carroſſe.

La bile s'arrête quelquefois dans le foie & dans les véſicules du fiel, d'où elle ne ſort ou qu'en très-petite quantité, ou plus du tout. J'ai vu diſſéquer peu de ſujets de ſoixante ans, à Gottingue, dont le foie n'ait eu quelque vice; mais tous les hommes ne boivent pas de l'eau-de-vie. Cependant la bile circule moins à proportion qu'on vieillit, de même que tous les fluides: le foie devient plus dur & moins volumineux. L'abus de l'eau-de-vie, auſſi-bien qu'une vie triſte & retirée, occaſionne des pierres dans la véſicule du fiel par l'épaiſſiſſement de la bile, & par la diminution de ſon écoulement dans les inteſtins, de-là les indigeſtions, les conſtipations, & la mélancolie exceſſive; le ventre des enfans groſſit, ils ſont expoſés à des ſpaſmes produits par l'acrimonie des humeurs, lorſque la ſecrétion & l'excrétion de la bile n'a pas lieu.

La rétention de la bile produit encore de plus grands maux. La bile se jette alors dans le sang, & en même temps à toute l'habitude du corps, produit les différentes jaunisses : elle dissout le sang, le rend aqueux, ce qui cause l'hydropisie, qui (*a*) vient sur-tout à la suite de l'ictere noir. Si la bile passe subitement dans le sang, il en résulte une fiévre bilieuse, ce qui n'est cependant pas toujours vrai : car on a vu la bile se répandre subitement après un vomitif, & les sujets n'avoir aucune fiévre.

Nombre de gens regardent la bile comme la source de toutes les maladies. M. de Haen & M. Tissot ont fait sentir l'abus de cette opinion, qui ne vient que de l'ignorance de gens incapables de voir les maladies comme il le faut. On ne peut cependant disconvenir que Baglivi n'ait eu raison d'attribuer nombre de maladies aux vices de ce fluide ; mais il ne faut pas non plus se livrer à l'imagination sur ce sujet.

(*a*) Je viens de guérir cette redoutable maladie.

Les matieres fécales doivent être un peu fermes dans un homme bien portant, c'est une marque que les parties nutritives des alimens ont été extraites par la coction, & portées dans le sang. Des excrémens trop massifs causent, lorsqu'on les rend, de grands maux de tête, des inflammations aux yeux, des mouvemens fiévreux, sur-tout à des sujets foibles, quelquefois des descentes & même l'apoplexie. Une constipation opiniâtre cause des flatuosités énormes, & des convulsions aux sujets hypochondriaques ou hystériques. M. Navier a trouvé le rectum extrêmement distendu dans un jeune homme qui avoit à peine une selle tous les vingt jours. Les vapeurs qui émanent intérieurement de ces excrémens retenus si long-temps, affectent toutes les humeurs, y portent une acrimonie putride qui cause souvent les éruptions les plus difformes. J'ai vu un hypochondriaque dont les selles, qu'il ne rendit pendant plusieurs mois de suite que tous les quinze jours, étoient toutes vertes;

il avoit avec cela un appétit extrême, & ſans avoir le ventre gonflé : il fut guéri. Trioen nous donne le détail d'une conſtipation qui dura preſque trois mois, dans une femme âgée de 84 ans, & qui fut ſuivie de la mort. La ſeule rétention des vents eſt même très-dangereuſe. Suétone nous dit que l'empereur Claude avoit publié un édit par lequel il fût permis à chacun de lâcher les vents en quelque lieu que ce fût, parce qu'on lui avoit dit que quelqu'un étoit mort par un ſcrupule de bienſéance.

L'excès contraire ou les cours de ventre ſont quelquefois ſalutaires, mais généralement ces cours de ventre indiquent toujours quelque vice. Je remarque dans les ſujets hypochondriaques ou hyſtériques, une diarrhée que l'on ne craint pas aſſez, & que certains ignorans vantent comme un bienfait de la nature ; cette diarrhée dure quelquefois pluſieurs années, paroît tantôt tous les jours, tantôt pluſieurs fois dans la ſemaine, mais au moins tous les mois trois ou

quatre fois en un jour. Elle prive le corps de ſa nourriture, épuiſe les forces, & devient même la cauſe des maladies dont elle n'étoit d'abord que l'effet. Je ne ſuis donc pas étonné que M. Zéviani n'aime pas voir le ventre libre dans les affections hypochondriaques ou hyſtériques; & qu'il regarde un dévoiement d'un jour dans ces maladies, comme plus dangereux qu'une conſtipation de quinze.

L'excrétion de l'urine eſt plus abondante dans les pays froids que dans les pays chauds, parce qu'on tranſpire moins dans ceux-là. Les femmes peuvent (*a*) généralement retenir leur urine plus long-temps que les hommes. L'excrétion trop abondante de l'urine fait une vraie maladie que nous appellons diabète, & qui eſt quelquefois exceſſif. Gatinaria rapporte l'hiſtoire d'une femme qui en ſoixante jours avoit rendu par les urines 1740 liv. peſant d'eau, de plus qu'elle n'en

(*a*) La facilité avec laquelle elles lâchent leur urine au moindre éclat de rire, & la ſtructure des parties prouveroient le contraire.

avoit pris ; malgré cela, elle guérit. Boërhaave a vu un jeune homme attaqué d'un diabète blanc laiteux, à la ſuite de l'uſage immodéré du thé & du caffé pour s'empêcher de dormir & étudier jour & nuit : ce jeune homme tomba dans une conſomption dont il mourut après avoir été tourmenté d'une ſoif que rien ne pouvoit éteindre. Mundius rapporte dans les Mémoires de l'Académie de Boulogne, qu'il vit une religieuſe rendre chaque jour pendant quatre-vingt-dix-ſept jours de ſuite, quarante livres d'urines, tandis qu'elle ne prenoit par jour que trois livres de nourriture. Les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris nous diſent qu'une femme rendit une auſſi grande quantité d'urine pendant pluſieurs jours de ſuite.

La rétention de l'urine n'eſt pas moins dangereuſe, elle fait même généralement périr plus promptement ; la veſſie contient environ quatre livres d'eau, ſouvent elle ſe remplit de cette quantité d'urine dans les femmes qui ſont en travail ; ce-

pendant l'expérience volontaire en peut-être dangereuse. On a vu la vessie exorbitamment pleine, s'élever au-dessus du pubis, & la grande irritation ou l'envie excessive, mais inutile d'uriner, la faire rouler & descendre jusque dans le scrotum; on a vu l'urine se supprimer totalement par l'obstruction des deux uréteres dont l'un s'étoit bouché par sympathie, l'autre l'étant déja. La rétention des urines dans la vessie, la distend au point qu'elle perd sa force musculaire, ne peut plus revenir sur elle-même, & crêve même, à moins qu'on ne vienne à bout d'y porter une sonde : c'est ce qui peut arriver dans les couches difficiles. Il résulte de-là des fistules incurables, ou l'urine s'insinue dans le tissu cellulaire de tout le corps, se porte peu à peu au cerveau, si elle ne peut trouver d'autre issue. Tycho-Brahé étant à Prague en carrosse avec l'Empereur, retint son urine par politesse ; il voulut ensuite la lâcher, mais inutilement, & il en mourut.

La transpiration est différente selon

les climâts, la ſaiſon, la température ſuivie & paſſagere, ſelon l'âge, le ſexe, & les alimens. Les ſelles & les urines ne vont guère qu'à quatre livres par jour dans un homme bien portant, qui prend huit livres de nourriture, le reſte ſe diſſipe par la tranſpiration inſenſible. La tranſpiration eſt très-grande dans les pays chauds, & beaucoup moindre dans les climats froids. Elle eſt a l'urine dans l'été comme cinq eſt à trois; c'eſt le contraire en hiver : elle eſt égale à l'urine au printemps & en automne. La tranſpiration ſe fait librement dans un temps peſant & clair, & ſe ſupprime à certain point dans un temps léger & obſcur. Les perſonnes âgées tranſpirent peu, parce que les urines & les ſelles ſont proportionnément plus abondantes que dans la jeuneſſe. Les alimens indigeſtes la diminuent; les alimens délaiés ou fluides l'augmentent, & elle augmente le plus dans les *thermes*, ou bains chauds.

Une tranſpiration trop forte eſt une véritable ſueur; elle affoiblit

beaucoup ; la ſueur eſt contraire à la nature, & les médecins la regardent comme une maladie très-dangereuſe lorſqu'elle eſt pouſſée ou trop long-temps, ou à l'excès. La ſueur ne doit preſque pas avoir lieu dans un homme bien portant, à moins qu'il ne faſſe quelque grand mouvement, ou qu'il ne commette quelque faute dans le régime. Elle nuit toujours comme telle, & ne fait du bien qu'accidentellement. Plus on tranſpire donc au-delà de ſon ordinaire, plus on s'épuiſe : cet épuiſement eſt d'autant plus évident, qu'on y remédie ſubitement par un verre de vin & avec quelque aliment. Tous les médecins qui entendent leur art, ſont d'accord à défendre les ſueurs, à moins que ce ne ſoit dans des ſujets adonnés à l'ivrognerie. Les faux médecins, les empiriques, les charlatans, les demi-ſçavans, les femmes, crient toujours qu'il ſaut ſuer, que la ſueur ſauve un malade, qu'elle enleve les mauvaiſes humeurs, qu'on s'en trouve bien mieux, mais ils ne tiennent pas compte de ceux que des ſueurs ſont

périr tous les jours. Leur expérience ne va pas jusques-là.

J'ai vu des gens entêtés sur cet article, quoique d'ailleurs fort raisonnables, s'exposer par des sueurs volontaires à des maladies inflammatoires, à toutes sortes de rhumatismes, à des éruptions cutanées, à la phthisie pulmonaire, ou devenir les hypochondriaques les plus sombres & les plus abattus, après avoir fait de leur corps une machine vaporeuse pour remédier à des maux qu'ils n'avoient pas, ou plutôt pour aggraver ceux qu'ils avoient, & auxquels la moindre chose auroit pu remédier.

La diminution de la transpiration n'est pas, à beaucoup près, aussi préjudiciable, parce que les urines deviennent alors plus abondantes ; mais il peut résulter de grands maux d'une suppression subite de la transpiration, comme des rhumes de cerveau, une toux dangereuse pour les poumons, des fiévres catarrhales, le feu Saint-Antoine, des rhumatismes, une paralysie. La transpiration se sup-

prime au lit lorſqu'on s'y agite trop; & pour-lors on ne ſe leve qu'avec une eſpece de laſſitude dans tous les membres, une peſanteur de tête douloureuſe, de la mauvaiſe humeur: il en peut réſulter des maladies fort graves, ſi cela récidive ſouvent; c'eſt ſur-tout le matin que la tranſpiration eſt la plus forte; il faut donc tâcher de ſe tenir le plus tranquille dans ce temps-là. Il eſt aiſé de s'appercevoir quand la tranſpiration du matin s'eſt bien faite. On ſe réveille promptement, & l'on ſort du lit avec gaieté après quelques pandiculations dont on éprouve un bien être très-ſenſible.

Il n'eſt pas moins dangereux de s'expoſer, la nuit ſur-tout, à l'impreſſion de la fraîcheur de l'air depuis le coucher du ſoleil juſqu'à neuf à dix heures du ſoir, & depuis l'aurore juſqu'à ſix heures du matin, dans les beaux jours. Il eſt des gens qui s'aſſoient ou ſe couchent imprudemment ſur un gaſon humide ou ſur terre, ſans réfléchir aux ſuites que cela peut avoir. On a vu des gens pris

pris de violentes coliques par cette imprudence ; ce qui arrive ordinairement aux environs de Rome, lorſqu'on s'y couche, de nuit, ſur la terre dans les beaux jours d'été. Ces coliques ſe voient à la Jamaïque, ſelon le rapport des médecins Anglois ; à Malabar, ſelon celui des miſſionnaires de Tranquebar. Je vois même dans le livre chinois Tchang-Seng, que ceux qui ſont aſſis ou couchés trop long-temps dans un lieu humide s'expoſent à une paralyſie, ou au moins à un cours de ventre.

La répercuſſion de la ſueur eſt au moins auſſi dangereuſe. Il en réſulte des engorgemens dans les glandes : j'en ai vu venir une foibleſſe incurable de l'ouïe, & d'autres maux. On ſçait que la maladie de Scarron ne lui vint que pour s'être jeté tout en ſueur dans la Seine. M. Langhans, médecin à Berne, nous a communiqué une obſervation importante à ce ſujet. Un jeune homme de vingt-cinq ans ſe chagrinoit depuis long-temps par la crainte imaginaire d'un malheur inévitable, qui, ſelon lui,

devoit lui arriver ; il en perdit la raison. Dans cette phrénésie, il s'échappe au milieu de l'hiver, lors d'un froid très-vif, dans l'espérance de se soustraire à son malheur, & arrive à Lausanne. Agité par un songe tumultueux, il s'éveille de nuit, s'imaginant qu'on vouloit se saisir de lui, passe par une fenêtre, arrive au matin à Milden, qui est à quelques lieues de Lausanne : on le transporte à l'hôpital de Berne. Deux heures après, tout son corps étoit roide & immobile : aucun effort ne put lui ouvrir la bouche, tant il avoit les mâchoires serrées l'une contre l'autre. Les boissons qu'on lui injecta dans la bouche par l'ouverture que laissoit une dent de manque, revenoient sans succès. Les clysteres n'avoient pas plus de réussite ; on étoit obligé de lui tirer son urine avec une sonde. La peau des pieds & cinq doigts se gangrenerent : on les lui enleva. Je voudrois seulement que M. Langhans nous eût dit comment ce jeune homme avoit pu se plaindre de chaleur & d'anxiétés extrêmes, puisque, se-

lon le rapport de ce médecin, le malade eut toujours la bouche fermée pendant un mois qu'il fut dans cet état.

L'ivresse séduisante des (*a*) plaisirs de l'amour, & l'excrétion de la liqueur la plus substantielle de nos humeurs, sont aussi conformes à la nature, que l'envie de boire & de manger, d'uriner & d'aller à la selle. L'effusion de la liqueur séminale se fait toujours sans inconvénient, lorsque la nature nous avertit de nos besoins par une titillation involontaire. Ce prurit bienfaisant n'a jamais lieu que quand les vésicules séminales, remplies de cette liqueur robuste, font sentir sa surabondance sans le concours de l'imagination, & sans aucun attouchement volontaire. L'action qui fait naître & consomme en même temps le plaisir créateur dans lequel se fondent tous les desirs de deux êtres pour en produire un troisieme; cette douce énergie, dis-je, ne ten-

(*a*) M. Z. est un peu trop crud dans l'original de tout cet article.

dra jamais qu'à ſoutenir le corps, loin de l'abattre, lorſqu'on ne fera que ſuivre les deſirs, ſans les provoquer, & ſans forcer la nature à les produire par une conduite illicite. Comme ce plaiſir n'eſt que la vive ſenſation dont l'ame eſt occupée, moyennant le genre nerveux qui éprouve un ébranlement extrême, cet ébranlement devient bientôt la cauſe d'un vraie douleur & d'une proſtration conſidérable, ſi on ſe livre ſans meſure au plaiſir de la ſenſation.

M. de Haller dit que le penchant aux plaiſirs de l'amour eſt preſque invincible dans les hommes, afin qu'ils y engagent & forcent même les femmes; mais il n'eſt pas beſoin d'uſer de cette contrainte envers les femmes qui ne goûtent pas ſouvent la douceur de ces plaiſirs. Il s'accumule dans certaines glandes, ou véſicules, une liqueur qui leur cauſe un prurit qui les détermine aiſément à ſe rendre à la premiere loi du Créateur. C'eſt une preuve évidente de ſa ſageſſe, dit encore M. de Haller, que nous ſouhaitions ardemment ce que nous de-

vons faire. Les femmes oublient bientôt les douleurs de l'enfantement, pour se rendre aux desirs d'un époux, & souvent même pour les provoquer.

Ce plaisir consommé, même sans trop de discrétion, dans les bras d'une femme chérie, ne fait pas subitement d'impression désavantageuse sur les forces, à cause du soulagement qui résulte d'une longue passion satisfaite au gré du cœur qui chérit; mais ce plaisir énerve le corps, dès qu'il n'est plus que la suite d'une imagination échauffée, ou d'une concupiscence contrainte. Le plaisir même le plus nécessaire, & par conséquent le plus pur, ne se goûte jamais sans un évanouissement & sans un abattement passager. Tous les médecins soutiennent que la perte d'une once de liqueur séminale affoiblit plus que celle de quarante onces de sang. Ce plaisir est une espece de mouvement épileptique, dont la suite est un relâchement au moins aussi grand que le spasme universel avoit été violent. Arétée disoit que cette

liqueur robuſte nous rendoit vifs, ardens, charnus, velus, hardis, courageux, nous donnoit une voix mâle, & nous rendoit propres à toutes les grandes entrepriſes.

Ce plaiſir épuiſe toutes les forces, s'il eſt trop fréquent; ce ſont ſurtout les nerfs qui en ſouffrent: de-là les maux & les foibleſſes d'eſtomac; les mauvaiſes digeſtions, les coctions irrégulieres des humeurs, des alimens: les yeux s'affoibliſſent, le cœur devient indolent, le cerveau s'affaiſſe, les maux de tête s'emparent des ſujets qui deviennent quelquefois épileptiques, pulmoniques, hypochondriaques, tombent dans un état de langueur où le corps & l'ame ſemblent avoir perdu l'uſage de toutes leurs facultés: on eſt inſenſible à tout, ſinon à ſes maux; & l'on eſt, à la fleur de l'âge, dans une triſte décrépitude.

Toutes ces grandes villes où un penchant effréné à un miſérable plaiſir d'un moment, où le bruit tumultueux d'un prétendu bonheur paſſager qui cache un cœur rongé de

mille ſoucis, où l'impureté des mœurs & le libertinage le moins réſervé ſont, dit-on, des preuves du ſçavoir-vivre & de la politeſſe raffinée de ces gouffres où s'abſorbe la meilleure partie des Etats, ne nous préſentent que par cette raiſon tant de ſquelettes ambulants, tant de têtes ſans cervelle, tant de gens ineptes & inutiles à la ſociété; ou plutôt autant de membres gangrenés par ces plaiſirs impurs, dès leurs plus beaux jours. Heureux même les Etats où un libertinage monſtrueux ne prend pas la place de l'abus des plaiſirs dictés par la nature! Seroit-ce m'expoſer à paſſer pour déclamateur, ſi je diſois que cet abus, trop énorme pour être nommé, prend même ſa ſource dans preſque toutes les maiſons deſtinées dans ces grandes villes à l'éducation de la jeuneſſe?

Le mariage n'exclud malheureuſement pas ces déſordres, & les maux qui en réſultent. Nombre d'époux perdent au lit toutes les forces du corps & de l'ame. Les médecins n'oſent même ſouvent faire entendre

un avis ſalutaire, dans la crainte de révolter des gens qui n'en voudroient pas faire l'aveu, quoiqu'à leur avantage. Les uns ne ſçavent pas payer à la beauté un tribut plus méritant; les autres me diſent que leurs femmes ne ſe portent jamais bien ſans la fréquence de ce plaiſir; ceux-ci craignent les boutades & les caprices de leur épouſe; ceux-là aiment mieux être réellement les peres de leurs enfans, & mille autres raiſons frivoles que j'entends débiter tous les jours pour s'autoriſer dans le peu de retenue qu'on a ſur ces plaiſirs, d'où il ne réſulte que des enfans *malingres*, comme dit le peuple, & languiſſans. Cette fréquence des plaiſirs de l'amour eſt cauſe de la prompte vieilleſſe des habitans des pays chauds. Rarement ils ont des enfans paſſé trente-cinq ou quarante ans; ils ſont même tous défaits à cet âge-là.

La chaleur qui affoiblit ſi fort dans les pays méridionaux, ne peut cependant pas être la cauſe de cette vieilleſſe prématurée. Les Bramines

parviennent à une forte vieillesse, lorsqu'ils s'abstiennent des plaisirs de l'amour ; mais la chaleur extraordinaire fait naître un penchant excessif pour les plaisirs : c'est ce qui fait que les Indiens orientaux sont étonnés de la liberté que nous accordons aux femmes en Europe ; & quand nous leur disons que nous comptons sur la vertu de nos femmes, ils répondent qu'il est bien difficile que le beurre si près du feu ne fonde pas. Bosman vit les Négres de la côte de Guinée s'abandonner à cet instinct de la nature dès leur plus tendre jeunesse ; & , selon lui , rien n'est plus rare dans ce pays que de voir une fille qui se rappelle le temps où elle a cessé d'être vierge.

La vieillesse précoce n'est pas le seul effet de l'abus de ces plaisirs. La premiere conséquence qui en résulte, sont les (*a*) pollutions qui épuisent

(*a*) J'ai guéri dans mon voisinage, il y a environ huit mois, un jeune homme de vingt ans qui étoit sujet à des pollutions dont je n'ai jamais vu d'autre exemple. Après s'être

les sujets. Ces pollutions peuvent aussi venir de causes innocentes. L'idée d'une belle femme, dit M. de Haller, peut y donner lieu ; mais ce n'est pas encore là ce qui peut rendre malade. Ces pollutions arrivent aussi au moindre *stimulus*, sans même songer à une femme ; quelquefois même à l'aspect d'une laide personne, au milieu des occupations les plus sérieuses & les plus contraires à la volupté : c'est alors une preuve du relâchement des vaisseaux spermatiques.

---

adonné au malheureux vice des attouchemens volontaires, il se sentit un épuisement extrême, des tiraillemens à la poitrine & une toux légere, mais séche, qui l'incommoderent beaucoup : outre cela, toutes les fois qu'il avoit uriné, la liqueur séminale sortoit avec autant de vivacité que dans l'action même du plaisir. Il y avoit déja du temps qu'il étoit dans cet état, & qu'il maigrissoit à vue d'œil. Je lui fis prendre du mastic en larmes dans de gros vin rouge, & faire des injections dans la verge, avec demi-once d'huile d'amandes douces, six gouttes d'huile essentielle de géroffle, & une pincée de sucre candi. Il se porte très-bien depuis quelques mois

Les jeunes-gens ne ſouffrent point, ou très-peu des premieres impreſſions que l'idée d'une belle femme leur a cauſées, mais il réſulte pour eux mille incommodités des ſecondes. On les voit à un âge plus avancé ſentir toutes les triſtes conſéquences de leur inconduite paſſée. Ils ont de fréquens maux d'eſtomac, des vomiſſemens, des douleurs à la poitrine, aux reins, aux cuiſſes, aux jambes: leurs yeux ſont abattus, peuvent à peine ſoutenir le grand jour. Je tiens d'un maître très-ſoigneux, que les enfans ſujets à ce malheureux vice ne peuvent même ſe ſoutenir à genoux, & tombent quelquefois évanouis dans cette poſition; ils ont le viſage défait, les yeux enfoncés, les oreilles d'un blanc terne, les lèvres pâles ou d'une couleur matte: ils n'ont preſque point d'appétit: une grande ſoif les tourmente par intervalles: ils ſentent très-ſouvent des maux de cœur. Arétée nous dépeint bien l'état qui réſulte de ces pollutions, tant volontaires qu'involontaires. La perte trop fréquente, dit-il, de la liqueur

séminale rend vieux avant le temps, indolent, languissant, assoupi, maladif, courbé, efféminé, pesant, las, négligent en toute chose, & inepte à toute occupation.

Je regarde aussi cet abus comme une des causes principales des affections hypochondriaques si peu connues, quoique si généralement répandues; cette triste maladie vient sans doute aussi de toute autre cause; mais elle n'est que plus dangereuse lorsqu'elle vient de cet abus. Il est étonnant de voir quantité de jeunes-gens gais, éveillés, agités, joyeux avant le mariage, devenir, quelques mois après, mornes, sombres, indolens; en un mot hypochondriaques. Les femmes ignorent qu'en sollicitant trop leurs époux à ces plaisirs, elles en font disparoître toute la douceur, & les mettent hors d'état de les en faire jouir long-temps.

Je vois encore se plonger dans toutes les horreurs de l'hypochondriacie, ceux qui se marient lorsque la fleur de leur âge est passée, & que leurs forces commencent à se sentir

du cours des années. Plater nous dit qu'un homme qui étoit ſur le retour, fut ſaiſi d'un ſi grand ſerrement de cœur la nuit de ſes noces, qu'il fut obligé de s'arrêter pluſieurs fois, & qu'il mourut enfin dans les bras de ſa femme. Salmuth a vu un ſçavant, mais hypochondriaque, devenir phrénétique par la même raiſon; & le cerveau d'un autre ſe *ratatiner* avec tant de force, qu'on l'entendoit, comme il ajoute plaiſamment, balotter dans le crâne. Cette ſinguliere expreſſion de Salmuth n'infirme pas ſon obſervation; car j'ai vu un malade ſe plaindre fort ingénument de ſentir comme un *ſceau plein d'eau* ſe mouvoir dans ſa tête; mais je n'ai pas entendu ce mouvement. M. Tiſſot a vu un homme de cinquante ans devenir aveugle trois ſemaines après avoir épouſé une jeune femme, & mourir quatre mois après. Si les ſens gâtent l'eſprit, on peut dire auſſi que l'eſprit altere au moins les ſens lorſqu'on ſe livre à des deſirs qui ne viennent abſolument que

de l'imagination ou d'une incontinence habituelle, même lorſque la nature ſe taît.

On a remarqué que la plûpart des inſectes maſculins périſſoient après l'acte de la génération. L'épuiſement qui le ſuit, prouve aſſez que l'animal ne donne la vie à un autre être qu'aux dépens de la ſienne. Les paſſeraux ne vivent pas long-temps, à cauſe de leur laſcivité.

La mélancolie réunie à l'hypochondriacie eſt auſſi une des conſéquences de cet abus. En cet état terrible, ſouvent l'homme cherche du ſoulagement dans les embraſſemens d'une femme, mais, immédiatement après, il ſe précipite dans un état encore plus noir & plus affligeant. L'incontinence uſe toutes les forces de l'ame : auſſi Socrate reprochoit à Alcibiade de gâter le plus bel eſprit de la Grèce par ſon libertinage. Newton à quatre-vingt-cinq ans emporta dans le tombeau ce que la jeuneſſe perd dès la quatorzieme année.

Enfin l'on a vu des gens mariés

contracter différentes maladies particulieres par leur incontinence ; les uns perdre la vue par une cataracte ; les autres périr d'un crachement de sang, ou traîner, quelques mois après leur mariage, la vie la plus languissante : quelques-uns sont morts d'une phthisie dorsale, laquelle s'annonce ordinairement par une douleur aux reins, par un craquement des vertèbres, & par un tiraillement dans le scrotum.

Les médecins qui traitent les grands sçavent combien le libertinage aggrave leurs maladies, les complique, & les rend méconnoissables ; c'est aussi de-là que M. Tissot déduit la malignité mortelle de la plûpart de leurs maladies.

Nombre de femmes se font un jeu de leur incontinence, parce qu'en général elles en sont moins incommodées que les hommes ; il en est cependant à qui ces abus deviennent très-préjudiciables en certaines circonstances. Les fausses-couches si fréquentes chez nous n'ont ordinairement pas d'autre cause, en accor-

dant même qu'une premiere fausse-couche ne vienne pas de-là ; car il est impossible de prévenir les fausses-couches subséquentes, si la femme ne s'abstient pas des plaisirs de l'amour lorsqu'elle est grosse.

Il arrive aussi que les femmes conçoivent avant que la matrice soit bien nettoyée, & purgée des suites d'une fausse-couche ; ce qui fait quelquefois partir l'enfant, vu l'irritation que ces matieres produisent dans ce viscere : il faut donc qu'elles évitent de s'approcher de leur mari trop promptement, si elles ne veulent pas s'exposer au même inconvénient. Werlhof croit que tous les remèdes sont inutiles sans cette précaution : au lieu que la disposition aux fausses-couches, aux moles, aux pertes sanguines, cesse d'elle-même : on peut y obvier par des remèdes fortifians & apéritifs. En effet, on a vu des femmes, qui, après plusieurs fausses-couches, avoient perdu toute espérance d'avoir des enfans, devenir meres bien portantes, & heureusement, par ces précautions.

Je fus appelé chez une jeune & jolie femme dont le mari étoit beaucoup plus âgé ; elle étoit au septieme mois de sa grossesse, & se plaignoit de spasmes insupportables aux intestins. Elle avoit eu les mêmes accidens lors de sa premiere grossesse, & l'enfant étoit mort peu après sa naissance. Elle redevint donc grosse, & très-promptement ; elle sentit les mêmes douleurs ; elle accoucha, & l'enfant mourut aussi : or ces mêmes douleurs lui étoient revenues dans la grossesse dont il s'agit ; elle n'avoit que le ventre affecté de ces douleurs, & s'inquiétoit beaucoup pour la vie de l'enfant qu'elle attendoit, parce qu'elle ne le sentoit remuer que foiblement. Je lui fis prendre quelques médicamens qui calmerent les douleurs, & firent remuer l'enfant davantage. Les douleurs revinrent avec une force extrême pendant une nuit ; elle se plaignoit beaucoup, & me dit qu'il n'y avoit pas moyen que je la pusse guérir, parce que je ne connoissois pas son mal. Je vais donc le connoître,

lui dis-je, s'il eſt poſſible : répondez-moi ; elle rougit : je la queſtionnai ; enfin elle m'avoua que les inſtances de ſon mari ou le peu de ménagement qu'il avoit pour elle toutes les nuits, étoit la cauſe de cette colique ; que ces embraſſemens étoient toujours ſuivis chez elle de ces vives douleurs ; que tel avoit été ſon ſort dans toutes ſes groſſeſſes, quoiqu'elle en eût été moins affectée par le paſſé. Je médicamentai le mari pour guérir l'épouſe, & fis ceſſer ſon appétit, ſous prétexte de lui donner quelque choſe à prendre pour quelque incommodité. L'épouſe ne reſſentit plus ſes coliques, & mit au monde un enfant bien fait & bien portant.

Je puis dire qu'il n'y a qu'une Julie, une Meſſaline, une Cléopâtre, qui puiſſe ſe livrer à ces excès d'incontinence. On a vu des filles mourir preſque ſubitement par l'excès infâme de leur libertinage.

Mais une extrême attention que tout médecin doit avoir, tant par rapport aux garçons, que par rapport aux filles, c'eſt de s'informer

ſoigneuſement ſi les ſujets ſont réſervés ſur eux-mêmes, & particuliérement les filles, à qui on ne peut arracher un aveu à ce ſujet qu'avec beaucoup de peine. Elles prétextent mille fauſſetés, & particuliérement le déréglement de leurs écoulemens menſtruels, pour cacher leur incontinence. J'ai éprouvé plus d'une fois ces difficultés (*a*).

Les écoulemens ſanguins ſont fort différens chez les femmes, par rapport à différentes circonſtances. Les femmes ont leurs règles de bonne heure dans les pays chauds. En Italie & en Eſpagne, elles ſont réglées à douze ans; voilà pourquoi les filles ſont déclarées nubiles à cet âge par le Droit Romain. Shaw dit que ſur les côtes de Barbarie, les filles de-

(*a*) Je ſupprime ici pluſieurs détails, très-bons en eux-mêmes, que M. Z. fait ſur l'onaniſme. M. Tiſſot & d'autres en ont aſſez dit pour inſtruire ceux qui ſe deſtinent à la médecine. Il faut avoir quelques égards pour les mœurs qu'on ne doit pas toujours repréſenter auſſi mauvaiſes qu'on les voit dans le particulier.

viennent meres à onze ans, & grand' meres à vingt-deux. Les filles conçoivent à neuf, dix & onze ans, à Goa, & font hors d'âge à trente. Prosper Alpin raconte, comme une chose fort connue, que les marchands de la Nubie dépucellent en chemin toutes les filles de huit & dix ans qu'ils transportent en Egypte, & cela afin qu'elles soutiennent mieux les fatigues du voyage : or il n'est pas aisé de dépuceler une fille qui n'est pas encore réglée ; d'où je conclurois que les filles de la Nubie le font encore avant celles de Goa. Les femmes ne voient qu'assez tard dans les pays froids & montagneux ; c'est en général à quatorze ans. Si elles voient auparavant, c'est un écoulement prématuré, & qui n'est dû qu'à la force de leur passion ; passé dix-huit ans, c'est une maladie. J'ai vu en Suisse de jeunes filles réglées dès l'âge de douze ans, & qu'il a fallu marier, bongré malgré, pour éviter le désordre. J'en ai vu d'autres qui ne l'étoient pas encore à vingt, & qui faisoient vœu de virginité. C'est au

temps de l'apparition des règles que le ſein prend plus de volume. Un tempérament paſſionné accélere cet inſtant : voilà pourquoi Ariſtote conſeilloit d'obſerver particuliérement les filles à ce moment critique, vu le prurit extrême que la nature leur fait éprouver alors.

Les femmes ne voient rien en Groënlande, peu en Italie & en Eſpagne, &, en général, dans tous les pays chauds encore moins que dans ces deux pays. Les femmes qui prennent de forts exercices & habituellement, ne voient preſque rien ; c'eſt ce qui arrive aux Braſiliennes, qui font preſque tout ce que les hommes doivent faire ordinairement. Les femmes graſſes ne voient pareillement que très-peu, quand elles ne ſont pas voluptueuſes, & qu'elles boivent peu. Leurs règles ſont facilement en retard, ſans que leur viſage change de couleur ; mais elles reſſentent des douleurs de coliques très-vives quand les règles veulent paroître. Les femmes d'un tempérament mélancolique ne voient que

peu, & irréguliérement : tantôt toutes les trois ſemaines, tantôt tous les quinze jours, quelquefois toutes les ſix ſemaines.

Une vie voluptueuſe rend les règles plus conſidérables & plus fréquentes ; c'eſt ce qui fait que les femmes voient deux fois par mois dans toutes les grandes villes où elles ſont ſi fréquemment plus occupées des plaiſirs que d'affaires ſérieuſes. Les filles laſcives ont quelquefois leurs régles hors du temps ordinaire, ſans aucune douleur, parce que, lorſque le ſang ſe porte en abondance aux parties de la génération, il cauſe une irritation conſidérable à la matrice. Adam Brendel a même vu des femmes laſcives rendre de gros œufs qui s'étoient détachés des ovaires. L'amour, dit M. Haller, anime le mouvement du ſang, augmente le nombre des pulſations dans un temps donné, & cauſe dans le pouls une inégalité que l'on peut attribuer à la crainte qui accompagne toujours l'amour. Un amour violent & près de la jouiſſance cauſe une

chaleur extrême, des battemens de cœur extraordinaires, une rougeur, donne des forces, ou cause un tremblement, & l'on sent comme un feu qui circule dans les vaisseaux sanguins : voilà pourquoi il n'est pas rare de voir chez les femmes passionnées un écoulement sanguin paroître avant le jour, ou la nuit même des noces; écoulement sanguin qui rend fort sot l'époux ignorant qui ne desire que de goûter des plaisirs légitimes.

L'abondance du sang cause aussi différens symptômes à l'approche des règles. La plûpart des femmes sentent une tension au *sacrum*, des maux de tête, des douleurs de poitrine; plusieurs, de violentes coliques, & quelquefois elles ont des cours de ventre: d'autres, des dégoûts, des vertiges, des crampes, &c. Cet écoulement augmente jusqu'au troisieme jour, & va en diminuant jusqu'au sixieme. Quelques femmes ne voient que pendant deux jours, d'autres voient pendant huit. Dans ce dernier cas, il y

a quelque dérangement. Cet écoulement eſt quelquefois, dans les jeunes filles, un an à revenir après la premiere apparition, ſur-tout quand elles vont & viennent continuellement. En général, les règles reparoiſſent tous les trente ou trente-un jours, diſparoiſſent ordinairement pendant la groſſeſſe, quoiqu'il y ait des exceptions pour ce dernier cas.

L'écoulement exceſſif des règles eſt extrêmement préjudiciable aux forces. Les parties extérieures en deviennent froides; le viſage pâlit ou devient livide; il ſurvient des maux de cœur, d'eſtomac, de tête, des crampes, des défaillances, des affections hyſtériques, & même des (a) convulſions. Si cet écoulement eſt porté au dernier excès, il en réſulte des œdématies aqueuſes & une hydropiſie, comme je l'ai remarqué dans une femme de trente-cinq ans, qui eut pendant près de ſix ans de

(a) Cela eſt aſſez ordinaire à toutes les hémorragies exceſſives.

ſuite une hémorragie continuelle de l'utérus; ſon viſage s'enfle d'abord, enſuite le corps peu à peu, & elle devient généralement hydropique par la continuation de cet écoulement.

D'autres ſont attaquées de fiévres lentes à la ſuite de ces écoulemens conſidérables, & tombent enfin en conſomption. Quelquefois ces écoulemens cauſent une ſtérilité, très-ſouvent des fauſſes-couches; ce qui eſt ordinairement de mauvais augure, autant que j'ai eu lieu de l'obſerver.

Il faut rapporter ici l'écoulement des règles qui vont au-delà de l'âge ordinaire. On ſçait que les règles paroiſſent irréguliérement & plus abondamment quand elles approchent de leur ceſſation totale; c'eſt une lampe qui jette ſa derniere lueur avec plus d'éclat lorſqu'elle eſt près de s'éteindre: c'eſt pour cela qu'on regarde comme une excrétion critique & utile les pertes de longue durée & abondantes qui ont lieu vers l'âge de cinquante ans: cet écoulement n'eſt vicieux en général que quand il dure au-delà de ce terme, ce qui n'eſt pas

si rare; car je l'ai remarqué au-delà de la soixante-dixieme (*a*) année : mais, dès la cinquante-unieme ou cinquante-deuxieme année, il cause des migraines très-douloureuses & très-opiniâtres, même aux femmes qui avoient joui jusques-là de la meilleure santé, & enfin des crampes redoutables. Il n'est pas rare que ce flux cause des vertiges, & même des évanouissemens, lorsqu'il est près de cesser.

J'ai vu différentes fois ces crampes se faire sentir à la vessie avec une douleur inexprimable, causer une rétention d'urines pendant plus de deux jours, parce que je n'étois pas à portée de secourir promptement la malade. J'ai tiré trois fois une dame de condition de ce danger : à la troisieme fois son ventre s'étoit enflé extraordinairement; ses jambes s'étoient remplies d'eau depuis l'extrémité des pieds jusqu'au ventre. Elle se porte bien depuis un an que je l'ai guérie la derniere fois.

Lorsque les règles continuent au-delà de cinquante-cinq ans, il en ré-

(*a*) Voyez van-Swieten à ce sujet.

ſulte une hydropiſie; ou il y a quelque mal plus grand de caché dans la matrice; c'eſt ou un abcès, ou un cancer, & autre choſe de ſemblable. Une femme de ſoixante & onze ans ſe trouvoit incommodée de nouveau de ſes règles depuis quatre ans; elles ſe changerent en une perte réelle qui s'arrêta ſubitement par l'impreſſion du froid qu'elle avoit ſenti à l'égliſe. Peu de temps après, il ſe manifeſta un cancer à la matrice, dont j'ai obſervé pendant deux mois les ſymptômes affligeans, & qui a fait périr la malade. Boërhaave dit que les femmes qui ont, entre cinquante & ſoixante ans, un trop fort écoulement ſanguin de l'utérus, en meurent crdinairement.

La ſuppreſſion des règles n'eſt pas moins dangereuſe; elle l'eſt extrêmement lorſque les vaiſſeaux de l'utérus deviennent roides; ce qui eſt ordinaire aux femmes des Tapuys. Comme ces peuples regardent les écoulemens périodiques des femmes comme quelque choſe d'impur & de honteux, ils font faire de profondes

plaies aux cuiſſes de leurs filles ; moyennant leſquelles le ſang eſt détourné de l'utérus, &, en ſix mois, ils leur font perdre cet écoulement en réitérant les mêmes opérations.

La ſuppreſſion des régles eſt ordinairement ſuivie de peſanteur, de fatigues, d'indolence, de mauvaiſe humeur, de perte d'appétit, de dégoût, de flatuoſités, de palpitation de cœur, de tenſion à la poitrine, de ſuffocations hyſtériques, ſur-tout au lit, de toux ſéches, de difficulté de reſpirer, de cercles bleus autour des yeux, de maux de tête, de vertiges, de douleurs violentes aux articulations & d'œdématie aux jambes, & très-ſouvent de la mélancolie la plus ſombre, comme je l'ai vu il n'y a que peu de jours.

Quelquefois le ſang épaiſſi pénetre difficilement dans les artérioles du viſage, ce qui cauſe une pâleur; ou les vaiſſeaux trop remplis s'ouvrent, & le ſang coule de toutes les parties du corps. Je fus appelé, il y a quelque temps chez une fille de ſeize ans qui n'a pas encore eu ſes écoulemens

périodiques, mais qui depuis un an ſaigne beaucoup du nez tous les mois pendant trois jours de ſuite. Lorſque ce ſaignement n'a pas lieu, elle a les tranchées les plus violentes, des anxiétés précordiales extrêmes, pendant lequel temps je lui ai trouvé le pouls très-lent & très-foible, & l'eſprit fort triſte. Quelque temps après, j'eus occaſion de voir une fille de vingt-huit ans, qui, depuis pluſieurs années, avoit éprouvé les maux hyſtériques les plus grands, des convulſions, & tout ce qui peut réſulter des affections de l'utérus : à la ſuite de cela, elle avoit perdu ſes règles, ou ne voyoit que très-peu. Il y avoit ſix mois qu'elle avoit tous les mois un vomiſſement de ſang très-violent ; mais ce vomiſſement ayant manqué une fois, elle eut un point de côté accompagné d'une forte fiévre & d'un égarement d'eſprit. Elle avoit eu quelques années auparavant ſes écoulemens périodiques par l'extrémité de l'index.

M. Schohinger de Saint-Gall vit une fille qui ne voyoit preſque pas ſans

avoir les mains toutes rouges lors de ce temps critique: ses mains s'enfloient, s'ouvroient d'elles-mêmes aux deux premiers doigts, mais cela cessa dès qu'il eut déterminé l'écoulement par la voie ordinaire. Hippocrate nous dit que la suppression des règles fait quelquefois venir de la barbe aux filles. Nous voyons en Suisse comme ailleurs des filles & des femmes barbues, mais j'ignore si c'est par cette raison.

La cessation naturelle & totale des règles n'arrive pas toujours au terme général. Les femmes robustes & grasses cessent de voir de bonne heure, quelquefois même à trente-cinq ans. Les femmes délicates les perdent plus tard. En général le temps où les femmes sont sur le point de cesser de voir est le plus critique de leur vie. La réplétion subsiste encore, & le sang ne coule plus : voilà pourquoi, selon les plus habiles médecins, les fiévres aiguës ou les fiévres inflammatoires sont la plûpart mortelles pour les femmes dans ce temps-là. Il vient aisément aussi des inflamma-

tions à l'utérus, des fiévres éruptives, & plusieurs maladies chroniques qui ont leur siége dans l'utérus, ou font appercevoir leurs effets à l'estomac & à la tête.

J'ai actuellement à traiter une dame gaie, grasse, vigoureuse, qui, après la suppression de ses règles, irrégulieres d'abord, mais qu'elle ne voit plus depuis trois mois, & qui touchent peut-être à leur fin, est souvent prise d'un mal de tête excessif, de vertiges, & ensuite d'un vomissement convulsif, pendant lequel le pouls est extrêmement lent & foible. Elle eut déja, il y a trois ans, ces vertiges & ce vomissement, de maniere qu'elle tomba même dans la rue : cependant je l'en avois guérie, & elle n'en avoit rien ressenti jusqu'à ce moment-ci. Son estomac étoit pour-lors chargé d'une pituite abondante que je ne remarque pas présentement ; mais les mêmes effets viennent souvent de causes (*a*) différentes.

(*a*) Cette réflexion de M. Z. ne me paroît

On peut auſſi rapporter ici les lochies, c'eſt d'abord un ſang plus ou moins pur, enſuite une ſéroſité ſanguine, enfin une matiere pituiteuſe. Ce flux devroit en général durer trois ſemaines, mais il ſe paſſe ſouvent en quinze jours, & même en dix; ce flux ceſſe encore plutôt dans les ſujets qui n'ont pas ordinairement leurs règles abondantes, & dont les vaiſſeaux ont un très-petit diamètre, ou qui perdent beaucoup de ſang dès les premiers jours.

On croit qu'une perte conſidérable après l'accouchement, eſt très-ſouvent mortelle dans des femmes jeunes & vigoureuſes : cela peut être vrai; mais cette perte n'eſt mortelle que parce que la matrice a été tiraillée ou déchirée pendant l'accouchement : c'eſt donc ce déchirement qui eſt la cauſe de la mort. Le flux des lochies abondantes, n'a que l'incon-

---

pas juſte ici. Le vomiſſement antérieur pouvoit bien avoir la même cauſe que le ſecond, ſans que la pituite que vomiſſoit la malade y contribuât en rien. *Voyez* Rega ſur la ſympathie de l'utérus & de l'eſtomac.

énient des règles trop abondantes, si la matrice n'a pas été bleſſée. M. de Haller fait mention d'une femme qui reſta comme ſans penſer après un pareil écoulement.

La ſuppreſſion des lochies eſt ordinairement mauvaiſe, & quelquefois dangereuſe, mais moins pour les femmes qui voient ordinairement peu ; cependant cette ſuppreſſion ſubite cauſe de très-mauvais effets : chez les autres, le ventre ſe gonfle, & ce gonflement perſévere à moins que le retour des règles, ou un ſecond enfantement, ou une perte, ne le faſſe ceſſer. J'ai vu provenir des fiévres lentes de ces ſuppreſſions, & le pourpre en eſt fréquemment la ſuite chez nous; je conviens néanmoins que le pourpre peut avoir auſſi une autre cauſe chez les femmes en couches. La gangrène ſuit l'inflammation de l'utérus, ſi ces purgations n'ont pas lieu chez les femmes qui avoient leurs règles abondantes. M. de Haller a vu le ſang s'épancher par l'orifice des trompes de Fallope, ſur-tout lorſque le col de l'utérus s'eſt rétréci:

circonſtance digne de remarque, & qui n'eſt pas aſſez connue : cela peut même cauſer une fiévre pourprée, & la gangrène.

Une femme vint me conſulter il n'y a pas long-temps ſur ſon état : vingt ans auparavant elle avoit bu, par le conſeil d'une ſage-femme, une bouteille d'eau froide du puits, immédiatement après ſon accouchement, pour empêcher les ſueurs : les lochies s'arrêterent après cette imprudence, il lui ſurvint une toux convulſive qui dégénéra en un aſthme qu'elle a depuis ce temps-là : elle n'a jamais rien vu depuis.

La ſuppreſſion des lochies eſt aſſez ſouvent ſuivie de transports, de longues mélancolies, & d'une vraie phrénéſie, quoique périodique. J'ai vu une femme de trente ans tomber dans une profonde mélancolie hyſtérique après cette ſuppreſſion : cette femme étoit alors d'une timidité extraordinaire, avoit une averſion ſinguliere pour toutes les idées qui l'avoient flattée le plus autrefois, ſouffroit continuellement d'un mal

de tête, avoit du dégoût pour toute nourriture, sentoit une foiblesse dans toutes les parties de son corps, une espèce d'étranglement, un tremblement dans les jambes, & des ébullitions continuelles. Van-Swieten dit que les femmes en couches tombent souvent dans une manie incurable, après avoir étouffé ou plutôt dévoré quelque chagrin cuisant: ce qu'il faut déduire de la même origine. M. Hirzel de Zurich a vu arriver après une suppression des lochies, causée par une affliction extrême, une roideur totale du corps ou un tétanos universel.

Une femme de trente-six ans, qui avoit toujours fait paroître certaine timidité, & un penchant à la mélancolie, & d'autres marques d'un affoiblissement du genre nerveux, mit au monde son premier enfant, qui mourut peu d'heures après. La sage-femme l'avoit excitée pendant le travail à faire des efforts redoublés, lui demandant si par son indolence elle vouloit faire périr son fruit. Ces efforts, auxquels elle avoit été

forcée, lui causerent des convulsions qui augmenterent après l'accouchement, & elle eut quelques égaremens d'esprit. Les lochies furent modiques le premier jour, & le lendemain cesserent entiérement : elle eut tout ce jour-là des égaremens d'esprit, le pouls fréquent & fort, des sueurs abondantes, & urina sans douleur. La nuit du troisieme jour elle reposa assez bien, mais le pouls étoit toujours fréquent & fort, elle avoit une grande soif : les lochies reparurent un peu, la malade devint gaie ; au lieu que dans les premiers instans elle s'étoit toujours reproché d'être meurtriere de son enfant. La nuit du quatre au cinq, elle eut une nuit inquiete avec des douleurs spasmodiques violentes dans le bas-ventre ; le pouls étoit égal, l'urine blanche, & les lochies paroissoient très-foiblement ; la malade parut se mieux porter, le pouls devint mou, la sueur diminua, elle dormit paisiblement ; mais insensiblement elle tomba dans une noire mélancolie qui augmenta extrêmement

le onzieme jour, après une nuit très-inquiete. Le soir elle fut prise d'un tétanos général, qui dura tout le jour suivant sans aucun relâchement, jusque dans la nuit; le quinze elle eut le pourpre. Après avoir été rétablie, il lui resta toujours une humeur revêche, & une profonde mélancolie, de sorte qu'elle vouloit toujours le contraire de ce qu'on exigeoit d'elle: ce ne fut que vers le neuvieme mois de sa maladie qu'elle prit de bonne volonté quelques médicamens, & avec succès. On voit par cet exemple combien les suites de la suppression des lochies peuvent être graves, lorsque quelque passion est la cause de cette suppression.

L'écoulement très-abondant du lait peut avoir de mauvaises suites, sur-tout si la personne qui nourrit est trop délicate; les alimens ne lui fournissant plus de nourriture, les forces diminuent, le corps est inquiété par toutes sortes de crampes, l'esprit devient chagrin; & enfin il survient une fiévre lente & une phty-

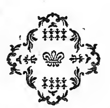
ſie, ſi l'on n'y remédie de bonne heure, en faiſant ceſſer d'alaiter. Une femme enceinte qui nourrit, riſque une fauſſe-couche, outre que le lait qu'elle donne eſt mal-ſain.

La ſuppreſſion du lait eſt encore plus dangereuſe; il en réſulte des engorgemens dans les glandes, des tumeurs conſidérables, ſur-tout ſi le lait eſt abondant; des inflammations avec une forte fiévre, des abces à l'un ou à l'autre endroit, quelquefois pluſieurs en même temps, ou au lieu d'abcès, des tumeurs ſquirreuſes très-dures, & enfin au bout de vingt & trente ans un cancer occulte, & qui s'ouvre quelquefois, ce que j'ai eu lieu d'obſerver; mais cela n'arrive pas toujours. Quelquefois le lait répercuté trop tôt cauſe des inflammations à la matrice, & le pourpre; quelquefois il diſparoît ſans aucun inconvénient, & cauſe des lochies plus abondantes.

Quelle que ſoit la multiplicité & la variété des maladies qui peuvent provenir des vices des excrétions, il ne paroît cependant pas qu'il ſoit

ſi difficile de les connoître, ſi l'on ſçait eſtimer au juſte les effets de chaque cauſe, & que l'on cherche enſuite dans les cas particuliers le point de réunion de tous les effets qu'on y a obſervés. Il eſt ſi ordinaire qu'une excrétion particuliere, viciée de maniere quelconque, en dérange une autre, qu'il eſt preſque toujours néceſſaire de conſidérer pluſieurs excrétions priſes enſemble, pour pouvoir eſtimer les effets qui paroiſſent ne provenir que d'une ſeule; d'ailleurs, les mêmes dérangemens ne produiſent pas toujours les mêmes effets par rapport à certaines circonſtances particulieres qu'il faut ſçavoir diſcerner, ſans quoi l'on ne connoîtra jamais les cauſes qu'à demi, ou plutôt très-mal. On voit très-ſouvent les choſes changer précipitamment de face, après avoir remédié à un inconvénient duquel on n'avoit rien ſoupçonné de mal à craindre ultérieurement, & cependant il paroît tout-à-coup les ſymptômes les plus fâcheux : les malades tombent dans

un abattement, une mélancolie, une phrénéſie, & dans d'autres accidens dont on n'avoit pas apperçu le moindre indice. Il ne ſuffit donc pas de guérir ; il faut encore prévoir les ſuites d'une guériſon, tant par rapport à elle-même que par rapport aux effets qui peuvent réſulter des cauſes ſubſéquentes, en ſuppoſant telle ou telle choſe qu'on n'a même lieu de craindre que par la comparaiſon d'autres cas ſemblables, que l'expérience aura fait connoître, ou par ce que les lois de l'économie animale permettent de ſuppoſer.



CHAPITRE VI.

Des Paſſions, conſidérées comme Cauſes éloignées des Maladies.

TRISTRAM Shandy comparoit aſſez plaiſamment le corps & l'ame, à un habit & à ſa doublure : « ſi vous chiffonnez l'un, dit-» il, vous chiffonnez l'autre auſſi. »

Quelques médecins ſuppoſent à l'ame certain *impetus*, ἐνορμῶν ou *certaine force impulſive*, & une autre au corps. Celle-là eſt, ſelon leur opinion, la cauſe efficiente de toutes les paſſions violentes ; celle-ci, la cauſe efficiente de tous les mouvemens violens que le corps exécute par le moyen des nerfs, *comme premier mobile :* cette doctrine a été celle d'Hippocrate. Kau-Boërhaave en a parlé au long, mais Gaubius avec plus de préciſion & mieux. J'entends par cette *force impulſive* le tempérament tout ſimplement, car ce n'eſt que conſéquemment au tempérament (*a*) que nos

M. Z. rend ainſi ſes idées dans l'original ;

passions & nos actions sont individuellement déterminées. Le tempérament est donc la cause prochaine de nos passions & de nos actions considérées comme telles en telles circonstances, & dans tel individu.

Les penchans ou les fortes inclinations, & les transports de l'ame sont ce que l'on appelle *affections*, mouvemens de l'esprit & passions. Les affections & les passions ne diffèrent que dans le dégré : les affections, *affectus*, sont ce qui donne le branle aux passions proprement dites, & celles-ci ne sont que les affections simples ou composées mises en action, soit que ces affections étant devenues habituelles reparoissent à chaque occasion, soit qu'elles s'emparent tout à-coup entiérement

» car ce sont ses marques (du tempérament) » qui résident dans les sens, dans le tact, » dans les affections & dans les passions qui » déterminent nos sentimens & nos actions, » & qui sont conséquemment la cause pro- » chaine de toute les impressions du corps ma- » tériel & de l'ame incorporelle. » φυβαςιχὸς λογος ! ou me trompé-je ?

de l'homme : la paſſion peut donc être regardée comme un degré éminent de l'appétit ſenſitif, & de l'averſion ſenſitive en action.

Ces notions (*a*) des affections & des paſſions ne contrediſent pas celles des philoſophes les plus ſubtils ; je ſuppoſe même ici que tout ce qu'on dit des affections convient aux paſſions, & réciproquement, que les paſſions naiſſent des affections, & que celles-ci doivent toujours les précéder. On ne peut nier que quelques affections analogues, & même différentes ne ſoient compatibles ; au lieu que pluſieurs paſſions ne peuvent exiſter enſemble, car l'une abſorbe toutes les autres ; mais je ne crois pas pour cela que les paſſions ſoient des affections d'un genre ſupérieur. C'eſt comme ſi l'on vouloit dire que la convulſion actuelle eſt une inclination d'un genre ſupérieur aux convulſions.

(*a*) Quoique les deux paragraphes ſuivans ne ſoient pas fort intéreſſans en eux-mêmes, & encore moins ici, je les ai laiſſés.

Milord Home diſtingue auſſi les paſſions des affections par deux marques qui ne détruiſent pas ma définition. Les paſſions ſont actives, dit-il, les affections ne le ſont pas; les paſſions ſont accompagnées de déſirs, les affections ne le ſont pas. Il diſtingue auſſi les ſouhaits des déſirs, & appelle ceux-là la plus grande activité des affections. La *compaſſion* & le ſouhait que les choſes aillent mieux, ſont, ſelon lui, une affection; la *pitié* (Pity) & le déſir que les choſes aillent mieux, ſont une paſſion.

Je ne fais ici ces réflexions métaphyſiques, que par rapport à la différence que l'on met en médecine entre la cauſe éloignée externe ou interne, & la cauſe prochaine des maladies. Ce n'eſt pas la théorie des affections & des paſſions qu'il nous importe de connoître ici, ce ne ſont que leurs effets; nous devons nous occuper auſſi peu de la maniere dont arrivent ces effets: car, quoiqu'on le voie quelquefois, c'eſt cependant ce qui nous eſt abſolument caché la plûpart du temps.

Les paſſions agiſſent ou ſubitement avec plus ou moins d'énergie, ou lentement ; ou elles ſont ſuivies de mort ſubite, ou elles ne ſont que la cauſe éloignée de la mort, ou elles conſument l'homme peu à peu. La grandeur de la cauſe, mais ſur-tout le tempérament, détermine toujours le plus ou le moins de danger. A peine un homme vif, mais peu pénétrant, ſentira-t-il un contraſte qui fera preſque mourir un autre ſujet qui appercevra l'enchaînement de tout ce qui peut en réſulter. Un ſtupide ne comprend pas comment on peut ſe plaindre de toutes ſortes d'injures auxquelles il ſeroit inſenſible : mais d'un autre côté, ce ſtupide a mille peines qu'un eſprit clairvoyant ne ſent jamais, parce que la raiſon ne les voit pas.

En général, les gens d'une forte imagination ſouffrent le plus des mouvemens violens de l'ame ; & ceux qui ont plus de raiſon que d'imagination, ont plus à ſouffrir des mouvemens lents de l'eſprit. Les gens tout-à-fait indolens ou entiérement

ſtupides ſouffrent en général le moins des paſſions. Mais ceux qui réuniſſent une raiſon éclairée à un eſprit vif & réfléchiſſant, en ſont le plus troublés. Auſſi les plus grands eſprits ont toujours les plus grandes paſſions. Boërhaave, cet homme ſi modéré, dit qu'il a éprouvé lui-même que le ſouvenir d'un contraſte que l'on eſſuie ne ſe perd pas, quoi que l'on faſſe pour l'oublier, à moins qu'une idée plus forte & permanente n'en vienne effacer le ſouvenir: il ajoute que l'eſprit en eſt même occupé en ſonge.

Toutes les paſſions portées à l'excès attirent à l'homme des maladies redoutables, lui cauſent quelquefois la mort, ou le mettent au moins dans un danger éminent. Les plus habiles médecins conviennent unanimement qu'une frayeur (*a*) conſidérable peut cauſer une apoplexie mortelle; & ils regardent les apoplexies comme les

(*a*) J'ai vu une fille d'un menuiſier tomber en épilepſie à la ſuite d'une peur. Les accès devinrent périodiques, & elle mourut d'apoplexie quelques années après.

maladies qui résultent le plus communément de toutes les passions violentes. Le cœur est atteint si violemment de ces impressions extraordinaires, qu'il se contracte au point de ne plus admettre ni lâcher de sang. Voilà pourquoi le visage pâlit, les lèvres deviennent bleues, tout mouvement cesse, & l'on tombe mort assez souvent dans ces circonstances. Une passion, sans être même portée à l'excès, cause une difficulté de respirer, de parler, un serrement à la poitrine, & quelquefois la langue reste comme adhérente au palais. Les passions foibles parlent, les fortes passions sont muettes.

Quoique le jeu des passions dépende principalement du tempérament, & qu'elles ne soient qu'un développement des facultés sensitives (physiques) appliquées à certain objet & à certain point, (les effets d'une cause matérielle prenant tantôt le caractere du vice, tantôt celui de la vertu, selon que l'application en est bonne ou mauvaise;) c'est cependant l'ame qui les détermine, comme cause se-

conde. Les affections hypochondriaques & hystériques, la mélancolie, peuvent, il est vrai, venir de plusieurs causes physiques; mais ces maladies viennent aussi quelquefois d'un chagrin dans le sujet même le mieux portant, quoique nous ignorions absolument comment cela peut avoir lieu.

Les récidives des mêmes mouvemens de l'ame & des mêmes passions font aussi reparoître des maladies dans l'état où l'on paroît les avoir le moins à craindre, comme l'épilepsie, &c. J'ai aussi remarqué que les femmes qui avoient été sujettes à de grands maux hystériques, n'étoient nullement mieux lorsque les convulsions étoient plus rares & plus foibles; mais que le mieux étoit réel lorsque l'esprit n'étoit plus affecté de certaines idées qui ne se faisoient point appercevoir dans l'état de santé, & qui dans la maladie du mieux de laquelle on veut juger, causoient certains regards fixes & hagards, arrêtoient la respiration, occasionnoient des mouvemens spasmodiques dans les membres : car le corps suit les affections de l'ame dans ces

ces ſortes de cas ; & il agit comme l'ame ſent. Il n'eſt donc pas hors d'œuvre de conſidérer ici les effets principaux des paſſions les plus ſenſibles, parce que ſouvent des paſſions différentes produiſent des effets ſemblables ; & réciproquement les mêmes paſſions produiſent des effets différens en différentes circonſtances, dans les mêmes individus, ou dans d'autres.

La joie, que Cicéron définit très-bien, *un transport voluptueux de l'ame* auquel il ne permettoit pas au ſage de ſe livrer, quoiqu'il convienne lui-même de s'y être livré preſque juſqu'à l'excès dans un moment inattendu ; cette paſſion, dis-je, eſt beaucoup plus dangereuſe qu'une triſteſſe ſubite. Auſſi les exemples des effets dangereux de la joie ſont-ils plus fréquens que ceux d'une affection douloureuſe & en même temps ſoudaine de l'ame. Sophocle, voulant prouver qu'il jouiſſoit encore de toutes ſes facultés intellectuelles à ſon grand âge, fait une tragédie, eſt couronné, & meurt de joie. Pareille

chose arriva à Philippide, auteur de comédies. Chilon, Lacédémonien, embrasse son fils qui venoit de remporter le prix aux jeux Olympiques, & meurt de joie. Deux dames Romaines, voyant revenir leurs fils des batailles de Trasymene & de Cannes, moururent de même. M. Juventius Thalna, apprenant qu'il avoit les honneurs du triomphe, pour la conquête qu'il venoit de faire de l'île de Corse, tombe, & meurt de joie devant l'autel où il sacrifioit en action de graces. Vater rapporte qu'un soldat robuste, & qui n'avoit jamais été malade, mourut subitement de plaisir, au moment où il alloit embrasser une fille qu'il désiroit depuis long temps. Une honnête famille de Hollande étoit réduite à l'indigence; le frere aîné passe aux Indes, s'y pousse, fait venir sa sœur, lui montre des bijoux dont il lui fait présent; elle reste immobile, & meurt. Le fameux Fouquet meurt en apprenant que Louis XIV lui rendoit la liberté. La nièce de Leibnitz, mariée à un ecclésiastique Protestant,

ne ſe doutoit pas qu'un philoſophe pût laiſſer de l'argent ; elle trouve après la mort de ſon oncle ſoixante mille ducats dans un coffre ſous le lit : elle meurt en les appercevant.

Méad, médecin des petites-Maiſons de Londres, & qui ſont toujours bien pleines, dit qu'il a eu à traiter beaucoup plus de monde très-enrichi en peu de temps au commerce de la mer du Sud, que de gens réduits à la mendicité. Des ris exceſſifs cauſent quelquefois la mort. Zeuxis venoit de peindre une vieille femme ; il regarde attentivement ce portrait, le trouve ſi ſingulier, qu'il en meurt de rire. Philémon étant dans un jardin avec ſes amis, un âne vient au trot vers eux, mange fort tranquillement un plat de figues ; Philémon dit qu'il boiroit bien un verre de vin ; l'âne le boit, & Philémon meurt de rire.

La colere eſt un mouvement violent de l'ame, joint au deſir de ſe venger. Les effets de cette paſſion ſe font appercevoir par tout ce qu'il y a de ſenſible & de mobile dans l'hom-

me. La colere fait rougir le visage ; les yeux étincellent, les muscles sont tendus, le cœur bat plus vîte ; le sang circule impétueusement ; il se fait jusqu'à cent quarante pulsations, & plus, dans une minute ; il survient quelquefois de violentes hémorragies. Des femmes qui avoient leur règles dans ces circonstances, les ont vues couler par les mamelles. Ces hémorragies se manifestent aussi par des extravasations sous-cutanées, qui forment des taches rouges, brunes, d'où l'on a vu résulter la gangrène, & une noirceur depuis le pied jusqu'au genou : on a aussi vu une apoplexie suivre immédiatement ces mouvemens violens qui avoient fait rompre quelque vaisseau dans le cerveau. Quelquefois le sang reste tout-à-coup au centre du corps ; le visage pâlit, la voie s'affoiblit ou se perd ; l'on est tout tremblant, sans même pouvoir se soutenir ; on étouffe, on tombe en une défaillance qui va quelquefois jusqu'à mourir, si l'ame ne peut par aucun moyen faire un retour sur elle-même. On a vu la

ere ſuivie d'épilepſie, de colique mortelle, de fiévre exceſſive, & de mort ſubite.

J'ai vu tout récemment, avec M. Wæterli, médecin, & M. Fuchſlin, habile chirurgien, une fille de vingt ans qui étoit tombée dans un état convulſif ſingulier, après un violent mouvement de colere qu'elle avoit eu au ſoir certain jour que ſes règles lui étoient venues. Sa langue étoit devenue toute roide, de ſorte qu'elle ne pouvoit abſolument pas parler : il falloit la ſoutenir par les bras ſur ſon ſéant ; & malgré cela, elle trépignoit d'une maniere étonnante : elle avoit un ſerrement extrême à la poitrine & à l'eſtomac, ne pouvoit rien avaler, & rendoit, au milieu de ſes agitations, le ſon de voix le plus ſingulier ſans diſcontinuer. Je conſeillai des lavemens émolliens, dans la vue de rappeler les règles. M. Wæterli propoſa une ſaignée du pied, laquelle fut faite auſſitôt. Le même état de la malade dura encore une heure. Enfin, après des lavemens réitérés, elle rendit beaucoup de matieres

bilieuses par les selles & par des vomissemens. Dès-lors, le spasme cessa entiérement ; les règles coulerent abondamment avant la fin de la nuit & le jour suivant.

La bile se porte ordinairement dans l'estomac après une forte colere, & cause des vomissemens. Chez d'autres, elle se répand en abondance dans les intestins, excite un cours de ventre avantageux : ou elle sera retenue, & se jettera dans le sang, causera une jaunisse, ou se pourrira, produira une fiévre bilieuse, laquelle est si commune en Suisse, peu décrite encore, & mortelle à tant de sujets. Si la colere est suivie d'une grande tristesse, & que la bile ne s'épanche pas, il en résultera des obstructions au foie. Le sexe rend quelquefois une quantité prodigieuse d'urines pâles, dans ces circonstances : certaines femmes, sur-tout les femmes hystériques, sont saisies de douleurs articulaires, de spasme à l'estomac, de coliques, ont des pertes de sang de l'uterus. En général, la colere excessive devient mortelle,

& les ſujets en périſſent ou par apoplexie, ou par une hémorragie. Cette derniere fit périr Valentinien & Attila (*a*).

(*a*) Hoffman nous rapporte auſſi pluſieurs obſervations ſur les effets de la colere. Un homme entre dans un grand mouvement de colere, boit enſuite un verre d'eau froide; bientôt après il ſent une tumeur douloureuſe à la malléole du pied gauche. Cette tumeur diſparoit là par l'application d'un remède, & ſe porte au genou avec beaucoup plus de douleur. Tout ce pied & les tendons ſe roidiſſent: il y ſurvient des agitations ſpaſmodiques qui ſe portent aux membres ſupérieurs; & le ſujet éprouve en même temps de violentes ébullitions par-tout le corps. *Conſult. méd.* ſect. iv, caſ. 162. Voyez *ibid.* caſ. 198; & ſect. iij, caſ. 49, *ibid.* caſ. 57; ſect. j, caſ. 38. Ce dernier cas ſur-tout mérite attention; il s'y agit d'une ſuppreſſion des règles, arrivée par un mouvement de colere. Il y a tout à craindre, répond Hoffman, que la maladie ne dégénere en épilepſie chronique, en paralyſie ou en apoplexie, pour peu qu'il y ait d'irrégularité dans la conduite de la malade; mais j'ajouterai que j'ai vu à Marbourg un domeſtique dans l'auberge où j'ai logé, qui fut pris d'une rétention d'urine très-douloureuſe après s'être mis en colere contre un ſoldat. Quant à l'hémorragie qui

La terreur, qui vient de la ſenſation d'un mal violent & ſubit, cauſe preſque comme la colere, des battemens de cœur, des défaillances, des foibleſſes ſubites, des tremblemens (*a*), le battement des genoux, de ſorte que l'homme ne peut ſe ſauver. Mais la ſecouſſe que la terreur produit dans toutes les parties du corps, eſt encore plus violente que celle de la colere; car elle produit ſur le champ des convulſions: on a vu le crâne s'ouvrir dans le moment; les évacuations des femmes ſe ſuppriment alors beaucoup plus ordinairement que dans un mouvement

---

fit périr Attila, je crois avoir lu, il y a déja du temps, dans un hiſtorien qui a pour titre: *De rebus Hungaricis*, qu'Attila ayant épouſé dans une extrême vieilleſſe une jeune fille, mourut la nuit même; & que ſa femme s'étant réveillée la nuit, l'avoit trouvé nageant dans ſon ſang.

(*a*) La terreur eſt fort bien repréſentée dans Ciceron: *Terror eſt metus concutiens ex quâ fit ut pudorem rubor, terrorem pallor & tremor, & dentium crepitus conſequatur.* Quant à la terreur mêlée de colere, Le Brun l'a repréſentée en grand maître.

de colere. Quelquefois la terreur eſt ſuivie de pertes extrêmes ; les arteres ſe crevent, ou il ſuit une apoplexie ; ce que M. de Haller déduit fort judicieuſement d'une colere mêlée de terreur, ou d'un deſir violent, & de la force exceſſive d'une idée ; ce qui fait prendre un effor incroyable aux forces du corps dans les fous ou dans ceux qui ſe noient.

Les pertes de ſang, au contraire, viennent d'un relâchement ſoudain des nerfs de l'uterus ; ce qui arrive par les mouvemens irréguliers de la terreur, de même que dans la colere & la frayeur qu'éprouvent ceux que l'on jette dans la mer pour empêcher les ſuites de la morſure d'un animal enragé : car on ſçait que cette immerſion cauſe une frayeur ſuivie d'une extrême foibleſſe, par laquelle le roidiſſement du cou diſparoît.

Non-ſeulement la terreur jette immédiatement dans des convulſions ; mais ces convulſions deviennent quelquefois périodiques. M. Tiſſot a vu un payſan, qui rêvant qu'un ſerpent s'entortilloit autour de ſon bras, avoit

fait un mouvement violent pour secouer ce serpent : depuis ce moment-là, dit-il, le bras fut saisi trois ou quatre fois le jour d'un mouvement convulsif très-fort, & qui duroit quelquefois une heure, sans qu'aucun effort pût l'arrêter.

L'épilepsie est même une des suites les plus ordinaires d'une terreur violente, de même qu'une terreur guérit aussi l'épilepsie. Wepfer vit l'épilepsie succéder à une terreur, & le sujet mourir ensuite d'une apoplexie. Boerhaave a vu une fille attaquée d'épilepsie, pour y avoir vu tomber un homme. J'ai vu à Gottingue une femme attaquée d'épilepsie, par la seule raison qu'elle étoit soupçonnée d'avoir tué son enfant.

Mais voici un fait qui fera toujours honneur à la sagacité du célèbre Boerhaave. Une fille avoit, dans l'hôpital de Harlem, une maladie spasmodique qui revenoit périodiquement : une autre fille, la regardant ou l'aidant, tomba dans la même maladie. Le lendemain une seconde y tomba de même ; enfin une troisieme, une

quatrieme, & bientôt presque tous les garçons & toutes les filles de cette maison-là. Tous ces enfans tomboient les uns d'un côté, les autres de l'autre, & même presque tous en même temps, lorsqu'ils se regardoient. En vain les médecins essayerent tout ce que l'art peut contre l'épilepsie : on crut devoir recourir à Boerhaave. La pitié le fit aller à Harlem.

Pendant qu'il y examinoit la chose, il vit un enfant tomber dans un accès, & plusieurs autres ensuite, les uns après les autres. Comme les meilleurs remèdes avoient déja été sans succès, il jugea que la maladie ne passoit d'un enfant à l'autre que par la force de l'imagination, & conclut qu'on pouvoit les guérir en détournant leur esprit de l'idée qui l'avoit frappé à ce point. Il prévint donc les administrateurs de ce qu'il alloit faire : il fit mettre dans la chambre où étoient tous ces enfans épileptiques, de petits fourneaux remplis de charbons ardens, & fit poser sur ces fourneaux toutes

ſortes de crochets & d'inſtrumens de fer ; & dit enſuite que, puiſque tous les remèdes avoient été inutiles, il ordonnoit qu'on découvrît le bras du premier de ces enfans qui tomberoit par terre, & de lui percer la chair juſqu'aux os avec un fer rouge, à l'endroit qu'il marqueroit.

Boerhaave employa toutes les forces de ſon éloquence pour frapper ces enfans ; de ſorte qu'ils s'effrayerent tous à la vue de ce remède horrible. Tout leur eſprit étoit occupé de cette nouvelle idée qui les avoit pénétrés, lorſque les mouvemens de la maladie vouloient ſe faire ſentir. Le plus foible d'entr'eux, exceſſivement frappé de cette terrible opération à laquelle on alloit les ſoumettre, reſta mort ſur la place, & tous les autres furent heureuſement guéris. Abraham Kaau, qui rapporte ce fait, ajoute : on voit par-là combien il eſt utile de détourner l'ame d'une idée qui l'occupoit trop, pour la porter vers une autre ; car on ſçait que la terreur, une fiévre épidémique, la ſalivation, le ma-

riage, le fouet, ont déja guéri l'épilepsie.

La frayeur fait dresser les cheveux : la frayeur produit dans les pores d'où sortent les cheveux la même (*a*) contraction qu'on remarque dans le froid. Je trouve dans Pechlin, qu'un jeune homme de vingt ans ayant fait naufrage non loin de Livourne, devint subitement grison, & l'étoit encore à sa quarantieme année ; ce jeune homme avoit auparavant les cheveux noirs. Stahl raconte, sur la foi de Schenk, qu'un jeune homme de condition ayant été mis en prison pour un crime énorme, & condamné à mort, devint gris en une nuit.

Plusieurs expériences prouvent que des frayeurs subites ont causé des défaillances mortelles, & même une mort subite. On pâlit alors ; le sang reflue au centre, s'arrête dans la veine-cave ou dans l'oreillette droite du cœur ; les vaisseaux se distendent ; on sent un serrement de cœur, & quelquefois même le cœur

(*a*) Voyez Willis.

crève. Philippe II, roi d'Eſpagne, ne fit que dire au cardinal Eſpinoſa, ſon miniſtre : *Cardinal, ſçachez que je ſuis préſident :* le cardinal en fut ſi effrayé, qu'il mourut peu de jours après. Ce même prince, s'appercevant qu'un de ſes miniſtres les plus affidés ne répondoit pas juſtement à ſes demandes, lui dit : Pourquoi me mentez-vous? Le miniſtre ſe retira, & en mourut. Philippe V, roi d'Eſpagne, mourut ſubitement à la nouvelle que les Eſpagnols avoient été battus près de Plaiſance : on l'ouvrit, & on lui trouva le cœur crevé.

La crainte ou l'attente d'un mal qu'on n'eſt pas capable de détourner, affoiblit les forces du cœur, relâche & refroidit tout, arrête le pouls, rend la reſpiration difficile, ſupprime les règles, & quelquefois la tranſpiration, ce dont il réſulte des friſſons. Quelquefois auſſi la crainte fait ſuer, parce qu'elle ouvre tout. Voilà pourquoi la peur fait quelquefois lâcher des vents peu forts dès l'abord, mais conſidérables quand tous les obſtacles ſont levés par l'affoi-

blissement qui arrive au genre nerveux, qui ne donne plus d'action aux viscères. Souvent il résulte de la crainte l'excrétion des matieres fécales, une diarrhée, comme M. de Haller dit l'avoir vu arriver à des gens effrayés de la hauteur des Alpes, la premiere fois qu'ils y monterent. Boerhaave dit qu'un homme, apprenant que ses biens alloient être vendus par justice, eut une perte de semence.

D'autres éprouvent après une peur des sueurs mortelles, qui sont une suite du relâchement général; quelques-uns urinent considérablement dans ces momens-là. Une demoiselle qui avoit ouï dire que les gens d'esprit ne sont pas superstitieux, témoigna un jour le plus souverain mépris pour ceux qui croyoient les contes qu'on débitoit sur les revenans. Il se trouvoit là un de ces hommes qui ne prennent pas les mots pour les choses, & qui voulut s'assurer de la fermeté d'esprit de cette personne. Il attacha quelques cordes à la couverture du lit de cette fille, &

les fit passer dans une chambre voisine : dès qu'elle fut endormie, il tira doucement les couvertures : d'abord elle se réveille, est saisie de peur, se met à crier : il continue ; elle redouble ses cris : il tire plus fort ; elle se jette à bas du lit : aussitôt il entre dans la chambre avec de la lumière & huit témoins, & trouva cette fille philosophe, en chemise, au milieu de la chambre, & le parquet tout couvert d'urine.

Les gens peureux sont plus sujets que d'autres à tomber malades, parce que la peur, qui relâche tout, facilite l'entrée de tous les principes hétérogènes dont l'air peut être chargé, & expose par-là beaucoup plus à la contagion des maladies populaires. Ceux qui ont dit que la peur disposoit particuliérement à ces maladies, ont donc dit la vérité. Un esprit ferme est au contraire un des préservatifs contre ces maladies. Rivinus a observé que la peste de Léipsick ne passoit d'un sujet à l'autre que par la peur. Falconet dit qu'une femme, en appercevant à l'église une

autre qui avoit des taches que cette femme-là prit pour une suite de la petite-vérole, en eut si peur, qu'elle eut réellement la petite-vérole. Cependant cette femme ainsi tachetée n'avoit pas eu cette maladie. La peur ouvrit donc les pores absorbans; & les miasmes de la petite-vérole, répandus dans l'air, s'insinuerent ainsi par la peau.

Un ecclésiastique de ma connoissance, homme respectable à tous égards, & d'un tempérament timide & délicat, fit nettoyer, à huit lieues du village où il demeuroit, une culotte de peau dans une ville où régnoit la dyssenterie : on lui renvoya sa culotte ; il la mit : sur le champ il pensa (*a*) qu'il pouvoit bien y avoir quelques miasmes dyssentériques dans cette culotte ; il en eut une dyssenterie très-longue & très-

(*a*) Cet exemple ne prouve rien ; car il étoit très-possible que cet homme eût la dyssenterie, après avoir mis la culotte ; sans la peur qu'il eut. On sçait que les habits sont suffisans pour transporter cette contagion.

violente. Son fils, jeune homme d'un tempérament délicat, entra dans la chambre d'un homme qui venoit de mourir du pourpre, prit le cadavre par la main : ceux qui étoient avec lui lui dirent, pour éprouver sa délicatesse, qu'il s'étoit certainement attiré le pourpre pour avoir touché ce cadavre ; effectivement il eut cette maladie au bout de quelques jours.

Les témoignages que M. Casimir Medicus rapporte de Pechlin, Hoffman, Bayle, Fuller, Werlhof, Krause & d'autres, ne prouvent pas en tout l'explication que l'on en donne, mais l'effet de cette passion : or c'est ce qu'il nous importe de prouver ici. Willis a très-bien dit que ceux qui ont une grande peur de la petite-vérole, l'ont les premiers. Cheyne assure que l'on se nuit infiniment par la peur dans toutes les maladies épidémiques. Roger a observé que la peur donne des ailes au mal dans les contagions ; qu'elle en rend les miasmes plus actifs, & que ces contagions font par-là le double de ra-

vage. Van-Swieten vit une femme à qui la peur fit venir une tumeur qui dégénéra en squirre rebelle à tous les remèdes.

La peur est sur-tout dangereuse aux sujets délicats, hypochondriaques ou hystériques, parce que ces sujets sont d'autant plus affectés de la moindre chose, que tout est presque toujours chez eux d'une sensibilité extrême & dans une tension continuelle : ce qui les tient dans un état où ils s'imaginent avoir tous les maux à craindre. Tulpius nous dit qu'un homme livré à l'indolence étoit devenu imbécile, en lisant des livres de médecine & de chirurgie. M. Donald-Monro m'a dit à Londres, que son pere avoit fait ses études, sous Boerhaave, avec un hypochondriaque qui s'imaginoit avoir les maladies que Boerhaave expliquoit à chaque leçon. L'imagination de cet homme étoit si forte, qu'on remarquoit en lui au moins quelque chose de pareil à la maladie qu'il venoit d'entendre expliquer.

Mais voici un exemple ſingulier de la peur, & dont je n'ai jamais rien vu de ſemblable. Une femme très-délicate, foible & extrêmement facile à émouvoir, fit ſur la tête galeuſe de ſon enfant, non ſans beaucoup de répugnance, une beſogne qui ne peut être faite que par une vraie mere. Comme elle étoit occupée à nettoyer cet enfant, il lui prit une envie d'éternuer; auſſitôt elle s'imagina, à cet éternument, s'être inoculé la même maladie : car elle me fit obſerver qu'elle n'avoit pas eu cette maladie ordinaire à l'enfance. Je l'engageai de mon mieux à rejeter loin d'elle cette crainte mal fondée; mais le lendemain elle me montra cinq gros boutons à ſa tête, deſquels il ſortoit une eau claire, jaunâtre & inodore, au lieu de la matiere purulente qu'on remarque dans ces éruptions de l'enfance. Je lui dis encore de ne pas ſe frapper de cela; qu'elle avoit d'autant plus lieu de ne pas ſonger à ce mal ſi léger, qu'il venoit de ſe manifeſter à cinq de

ſes ongles, *ſans aucune cauſe manifeſte*, une tumeur phlegmoneuſe très-douloureuſe.

La premiere fois qu'elle alloit voir ſes règles dans ces circonſtances, elle fut ſaiſie de friſſons ſur le ſoir; bientôt après, elle eut une forte fiévre, de cruelles douleurs arthritiques qui lui priverent le bras gauche de tout mouvement; outre cela, un mal de tête ſi violent, que cette femme extrêmement douce & modérée de ſon caractere, & fort religieuſe, ſe plaignoit le plus amèrement de ſes douleurs. Le lendemain matin l'occiput étoit couvert des mêmes boutons; la malade avoit auſſi des tumeurs au-deſſus du front en différens endroits; la peau du front marquée de raies d'un rouge pourpré: elle avoit la tête ſi ſenſible, que le moindre attouchement lui cauſoit les plus vives douleurs. Elle fut ſix jours dans cet état: les règles alloient doucement; le ſang n'avoit même preſque point de rougeur. Je me contentai de lui ordonner le bain des pieds, & de faire bouillir dans cette

eau un peu de ſénevé, & de la faire tranſpirer. Tout avoit ceſſé au bout de ſix jours : il n'y avoit plus de boutons à la tête.

Je n'eus pas beſoin de donner aucun médicament évacuatif, parce que la malade, ſujette à un cours de ventre preſque continuel, l'eut alors très-fort. Elle ſe porta donc aſſez bien juſqu'au moment où ſes règles alloient reparoître. Le mal lui revint tout-à-coup avec les mêmes ſymptômes, la même force, les mêmes douleurs aiguës & cuiſantes, & outre cela avec une toux très-forte & continuelle qui m'effraya. Les boutons jetoient çà & là une ſanie ou plutôt une eau claire, jaunâtre & ſans odeur. La maladie dura encore ſix jours.

Dès que ce nouvel accès fut paſſé, cette femme me pria inſtamment de tâcher de la délivrer de cette maladie douloureuſe par quelque moyen; me diſant qu'elle lui conſumoit le peu de forces qui lui reſtoient. Je m'y prêtai d'autant plus volontiers, que je voyois que ſes forces vitales

n'étoient pas suffisantes pour faire sortir à la tête le virus qui s'y étoit jeté, & pour lui donner la vraie gale des enfans. Je lui fis donc appliquer un grand vésicatoire sur la nuque. Les vessies y devinrent si grandes & lui procurerent tant de tranquillité, qu'elle ne trouvoit pas de termes assez forts pour me rendre le bien-être où elle se trouvoit. J'entretins l'écoulemenr de ces vessies jusqu'au sixieme jour, qu'elles se dessécherent. Le septieme, je lui fis prendre une dose de rhubarbe; le huitieme, étant moi-même plein de sécurité, n'ayant vu d'ailleurs rien à craindre hors le tems de ses règles, je vis reparoître ce triste état avec la derniere violence : cela dura huit jours. Je sollicitai la transpiration, & je lui fis mettre un sinapisme aux pieds : tout avoit cessé au bout de cinq jours; & je lui fis prendre deux doses de rhubarbe avec beaucoup d'effet.

Au retour des règles, la maladie reparut encore, & ne dura que quatre jours; mais le sang des règles

qui couloient très-modérément, n'étoit qu'une eau ichoreuse. Ces circonstances me mirent dans un grand embarras : je voyois que mes remèdes & la tisane sudorifique n'avoient servi de rien : je présumois bien des avantages de purgatifs plus actifs ; mais je n'osois les ordonner, vu le long cours de ventre & la foiblesse des intestins de la malade, sujette d'ailleurs à des maux hystériques. Je m'armai donc de patience : la malade m'en donnoit l'exemple le plus touchant. J'entrepris donc de dompter ce virus par l'usage du petit-lait : mais il falloit empêcher les solides de se relâcher davantage. Je fis donc prendre en même temps, trois fois par jour, une bonne dose de quinquina, de racine de valériane, & de mars : je continuai ainsi quelques mois. Les mêmes symptômes revinrent, il est vrai, pendant cinq mois, lors du temps des règles & hors de ce temps ; mais ils diminuerent peu à peu, & la malade étoit sans fiévre. Le premier mois après l'usage de ces remèdes, le

sang

ſang reprit ſa couleur rouge & ſaine. Au ſixieme mois, il n'y avoit plus que quelques taches rouges au front, avec un mal de tête léger; enſuite ce ne furent plus que de pareilles taches qui paroiſſoient çà & là par-tout le corps, & diſparoiſſoient auſſitôt. Enfin quatre autres mois après, il ne parut plus rien; & ce virus, inoculé pour ainſi dire par la crainte, fut dompté par l'uſage du petit-lait.

La peur fait généralement empirer toutes les maladies; elle en trouble le cours ordinaire, y cauſe mille ſymptômes étrangers: elle affoiblit ſi fort la nature, que la maladie reſte toujours ſupérieure à la vertu des médicamens. Je me rappelle un homme qui avoit le pourpre blanc & rouge; tout alla bien juſqu'au ſeptieme jour; les éruptions commençoient déja à tomber; je le trouvai bien le ſoir. Au milieu de la nuit il fut ſaiſi d'une peur ſubite, & mourut une demi-heure après.

Les vaines terreurs qu'on fait aux enfans dans le bas-âge, laiſſent de ſi fortes impreſſions dans l'eſprit,

que les hommes les plus raisonnables ont souvent de la peine à s'en désabuser lorsqu'ils jouissent de toute la force de leur esprit & de leur raison. On a remarqué avant moi, que ces idées font sur-tout des impressions ineffaçables, lorsqu'elles sont prises des abus que l'on fait de la religion, soit par intérêt, soit par ambition. Je pourrois citer ici plusieurs exemples funestes de ces terreurs que l'on fait aux enfans, & nombre d'exemples de personnes adultes qui ont été les victimes de ces idées mal fondées, dont on les avoit malheureusement bercées dans leur enfance. Les contes que l'on fait tous les jours des revenans qui errent çà & là, ou paroissent, dit-on, sous une forme quelconque, demandant de prétendus secours à leurs amis ou à leurs familles, sont sur-tout ceux dont je veux parler ici. Les frayeurs qui résultent de ces abus dans une imagination gâtée, ont très-fréquemment les conséquences les plus fâcheuses. Rien n'est plus ordinaire, dans ces circonstances, que de grandes tumeurs,

des inflammations à la ſuperficie de la peau, des exulcérations douloureuſes; ce dont j'ai vu moi-même pluſieurs exemples. Voici un fait qui mérite d'être rapporté, quelque ennuyeux qu'il puiſſe paroître à certains lecteurs.

Une pauvre femme de ſoixante-dix ans, qui demeuroit dans une maiſon écartée, ſe trouvoit dans ſa cuiſine vers minuit; elle entendit alors du bruit ſur un vieux eſcalier de bois qui conduiſoit à cette cuiſine: ſoudain la femme ſe ſouvint du revenant qu'on diſoit être dans cette maiſon; elle ouvre donc la porte, & voit un chien tout noir, qui lui paroît grand comme un éléphant: elle eſt ſaiſie de peur, leve ſes bras décharnés, jette les hauts cris, ſe laiſſe tomber: ſa fille accourt, & la traîne de ſon mieux ſur ſon lit: dès qu'elle fut revenue à elle, elle ſe ſentit des anxiétés, une envie de vomir, & un mal de tête extrême.

On me demanda chez elle le premier jour de cet événement: je la trouvai accablée de douleur, ayant toujours envie de vomir; ſon pouls

étoit lent & plein. Le deuxieme, je lui trouvai le même mal de tête, & la moitié de la tête remplie de grandes pustules qui avoient un pouce de diamètre, & remplies d'une eau jaunâtre toute claire ; l'œil du même côté étoit enflammé, le pouls étoit lent & plein : la malade fut en sueur pendant toute la nuit suivante. Le troisieme jour les pustules s'ouvrirent ; il en parut d'autres au front, à la mâchoire supérieure, à la tempe droite, & à la nuque. La douleur de ce côté étoit très-lancinante & très-aiguë. Le quatrieme jour, je trouvai aussi l'autre partie de la tête enflée, & marquée de taches rouges ; l'œil droit étoit fermé : elle ne dormit pas la nuit suivante, & fut continuellement en sueur. Le cinquieme jour, tout sembla aller mieux le matin ; les douleurs étoient beaucoup diminuées, sur-tout du côté gauche ; l'œil droit s'étoit rouvert, & la malade en voyoit bien. La nuit suivante, je lui trouvai le visage affreux, la tête enflée par-tout ; le nez, le haut des joues étoient couverts de pustules qui,

au lieu de contenir une matiere claire, regorgeoient alors d'un pus bien cuit: on voyoit quelques pustules commencer à se dessécher. Le pus des boutons qui étoient au haut du front, découloit sur le visage; la violente douleur de tête étoit diminuée; mais la malade avoit toujours la tête fort pesante.

Le huitieme jour, les pustules étoient sèches, & la tête pareillement lourde. Le neuvieme, la malade se portoit assez bien; cependant elle se plaignoit encore de mal de tête, ce qui venoit de la fumée dont la chambre étoit remplie: sa fille & une autre fille furent prises d'un vomissement vers le soir à cause de cette fumée. Le dixieme jour, les pustules couloient encore aux tempes, & la malade étoit foible: le soir j'examinai ces pustules; il y en avoit deux qui couloient encore, toutes les autres étoient sèches: l'œil étoit assez ouvert; cependant elle n'en voyoit pas bien: la malade sembloit n'avoir plus ni forces, ni appétit; mais elle dormoit assez bien pendant la nuit. Le onze elle ne pouvoit ouvrir l'œil, sa tête étoit lourde.

Le douze, la tête parut ſoulagée ; l'œil étoit fermé ; la malade n'avoit abſolument plus aucunes forces. Le treizieme, l'œil s'ouvrit entiérement ; mais la conjonctive étoit enflammée, cependant la malade en voyoit bien : le reſte des puſtules tomboit ; la malade ſentoit néanmoins des douleurs exceſſives à ces endroits-là. Le quatorze, la douleur étoit moindre, l'œil toujours enflammé & plus petit que l'autre. Pendant toute la nuit la malade ſentit de très-vifs picotemens & de fortes cuiſſons aux tempes, au front & autour de l'œil enflammé ; l'inflammation avoit néanmoins diminué.

Le ſeizieme jour, j'appris, pour la premiere fois, qu'il venoit toutes les nuits au viſage de la malade une enflure qui diſparoiſſoit le matin ; je vis, le ſoir, tout dans le même état. Le dix-ſeptieme, la fumée qui étoit revenue dans la chambre avoit encore appeſanti la tête ; les douleurs s'étoient néanmoins calmées. Le dix-huit, même peſanteur de tête, point d'appétit ni de forces. Le dix-neuf, douleurs exceſſives à l'extérieur de

l'œil, & à toute la moitié de la tête; le soir la malade se trouvoit mieux. Le vingt elle étoit assez bien. Le vingt-un, la chambre s'étoit encore remplie de fumée; la malade avoit vomi: la douleur un peu calmée se porta vers les tempes. Le vingt-deux, cette douleur persistoit, les glandes lacrymales jetoient du pus; la malade ne dormit pas la nuit suivante, & fut fort troublée.

Le vingt-trois elle eut toute sa raison à elle; son pouls étoit lent & plein; mais le soir elle ressentit des picotemens très-vifs & de grandes cuissons, une pesanteur inexprimable de tête; l'œil étoit enflammé: elle eut le transport pendant la nuit. Les vingt-quatre & vingt-cinq, elle eut toute sa raison à elle le matin, fut tourmentée d'un violent mal de tête le soir, & tomba dans un délire pendant la nuit. Même état le vingt-six: la malade avoit beaucoup sué la nuit précédente; ce qui lui avoit fait avoir une éruption miliaire, dans laquelle il se trouvoit cependant quelques vésicules de trois lignes de diamètre:

le ſoir cette éruption diſparut, & la malade eut la nuit un tranſport.

Le ving-huit, je la trouvai le matin pleine de raiſon; elle dormit une heure pendant la nuit, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-temps. Le vingt-neuf, elle fut mieux le matin & le ſoir; la nuit ſe paſſa aſſez bien. Depuis le trente juſqu'au trente-trois, elle étoit raiſonnable & tranquille pendant le jour, avoit de violens maux de tête & radotoit la nuit. Le trente-quatre elle eut la tête peſante, ſe leva cependant pour la premiere fois; elle eut encore le tranſport pendant la nuit. Le trente-cinq même état. Le quarante-cinq, je trouvai tout diſpoſé à un heureux changement, ſans voir cependant aucun ſigne de criſe. Le quarante-huit, on me dit que les tranſports avoient entiérement ceſſé, que la malade avoit un ſommeil tranquille & reprenoit ſes forces. Le cinquante-quatre elle étoit bien rétablie, & vaquoit à ſes affaires.

Enfin on a vu ſuccéder à une forte peur, un tremblement qui a duré vingt-ans, la cataracte, la priva-

tion de la parole, la paralyſie, l'épilepſie, & la fureur, que j'ai vue venir de-là, & que j'ai guérie dans la troiſieme réſidence que j'ai faite à Gottingue.

Un jeune homme de vingt-trois ans, du pays de Brunſwick, part de Gottingue pour aller voir ſon pere : en revenant il eſt attaqué ſur la route par trois ſoldats qui veulent l'engager de force ; l'un deux lui ſaiſit la bride de ſon cheval, & le bleſſe à la main d'un coup d'épée ; il ſe ſauve cependant & arrive à Gottingue. La peur qu'il eut que le coup qu'il avoit donné à l'un de ces ſoldats ne cauſât du chagrin à ſon pere, le mit dans une extrême inquiétude. Le lendemain de ſon arrivée à Gottingue, il me fit part de ſon inquiétude avec beaucoup de vivacité, me parut fort alarmé, & ſe plaignoit d'une forte douleur à la gorge, ſous l'articulation de la mâchoire droite, & à la tête. Il eut une nuit fort inquiète, entra en fureur, & mit en fuite l'homme qui le gardoit. Le troiſieme jour il étoit fort inquiet le matin, & cepen-

dant dans son bon sens : son mal de tête étoit peu de chose, le pouls étoit presque dans son état naturel. Vers le soir il saisit son sabre qu'il avoit couché dans le lit, au moment que son gardien s'étoit éloigné, en porta un coup à une dame, croyant que c'étoit un des soldats de Brunswic ; mais il revint bientôt à lui, & ne sçavoit rien de tout ce qui venoit de se passer. La nuit suivante il ne dormit aucunement, n'eut cependant qu'un délire de peu de durée, ne se plaignit de rien, & sua beaucoup. Le quatrieme jour, je trouvai son pouls dans l'état naturel : il n'avoit pas de fiévre, ni la moindre douleur de tête ; il ne se plaignoit de rien, étoit fort tranquille & jouissant de toute sa raison ; mais le gardien, trompé par ce calme, s'étant retiré vers le soir, le malade sortit doucement de sa chambre, entra dans une chambre éloignée, trouva une épée dans une armoire sous plusieurs habits, sortit brusquement de la maison, prêt à tuer tous ceux qui se présenteroient dans la rue : il se jeta sur moi &

ſur deux de mes amis qui nous trouvions par haſard à ſa rencontre ; nous lui échappâmes cependant, & je le fis ſaiſir par quelques ſoldats qui le remirent au lit.

Bientôt après il revint à lui, & pleura lorſque M. le Baron de Brunn lui raconta en ma préſence ce qui s'étoit paſſé. Il fut tranquille pendant toute la nuit. Le cinquieme jour, je lui trouvai le pouls plus fréquent que de coutume, ce qui venoit de la douleur violente que les véſicatoires renouvelés lui avoient cauſée ; il avoit toute la peau moite, un cercle bleu autour des yeux ; du reſte il étoit de très-mauvaiſe humeur, mais dans ſon bon ſens. Le ſoir il fut très tranquille, ne ſe plaignit que de mal de tête : il avoit le pouls lent, & dormit bien pendant la nuit.

Je lui remarquai pour la premiere fois des mouvemens fiévreux, le ſixieme jour : il étoit en même temps dans une grande chaleur, & jouiſſoit de ſa raiſon ; cet état dura toute la nuit. Le ſeptieme jour, il ſe mit à bâiller continuellement dès ſix heures

du matin, avoit de fréquentes pendiculations : à dix heures, il tomba dans une grande foibleſſe, ſe plaignit d'un tintement dans les oreilles : il dormit aſſez bien la nuit ſuivante. Le jour ſuivant il fut entiérement rétabli ; & ſe porta très-bien pendant un an. Je n'ai rien appris de nouveau à ſon ſujet depuis ce temps-là (a).

(a) Voici un événement auſſi ſingulier, qui fut la ſuite d'une peur. Un marchand qui étoit logé à Mayence dans la même auberge que moi, me fit ce récit en parlant de différentes choſes: « Je venois d'Aſchafenbourg, où j'avois un peu bu. Le vin, la chaleur & la fatigue m'obligerent de m'arrêter dans les bois qui ſont entre cet endroit & Francfort ; je m'y endormis. Vers les trois heures du matin, je me réveillai ſans ſçavoir où j'étois ; je me mouchai pour prendre du tabac. A l'inſtant, je vis partir à quatre où cinq pas de moi un animal très-gros, qui fit beaucoup de bruit en ſe ſauvant. La peur me prit dans cet endroit inconnu, au point que je me trouvai mal, & reſtai-là juſqu'à près de cinq heures, ſans avoir aſſez de forces pour me relever, quoique revenu aſſez promptement de mon évanouiſſement. Je partis pour me rendre à Francfort. Il me prit en chemin pluſieurs ſaignemens de nez.

La pudeur, espece de crainte plus modérée, arrête le sang dans les ex-

& des étourdissemens. Plusieurs jours se passerent sans que je sentisse rien qu'une pesanteur considérable de tête : cela se dissipa. Un mois après environ, je tombai dans une foiblesse très-longue, ayant le corps & les membres très-froids, mais une chaleur extrême à la tête. Le saignement du nez me reprit; je m'en trouvai bien. Huit jours après, j'éprouvai la même récidive, qui fut accompagnée de mouvemens convulsifs. Je pris les bains froids tous les jours au matin pendant quinze jours, & quelques poudres qu'on me donna contre l'épilepsie; mais je m'en trouvai extrêmement abattu : malgré cela je me rendis à Leipsic, où j'eus une vraie attaque d'épilepsie; ce qui récidiva presque tous les mois, pendant près de neuf mois. Dans les intervalles, je vaquois d'autant plus librement à mes affaires, que j'étois toujours averti de ces accès par une profonde tristesse qui me prenoit trois ou quatre jours auparavant; pour-lors je ne sortois pas. Un médecin de Leipsic me donna une bouteille d'une liqueur très-amère, qui fit retarder d'abord les accès, & me rendoit beaucoup moins lourd pendant les intervalles. Je n'ai pas repris d'autre bouteille. Les saignemens de nez continuerent encore pendant près d'un an, mais moins abondans & moins fréquens. Je pris beaucoup de bains, tantôt

trémités capillaires de la face & de la poitrine; &, comme M. de Haller le présume, par-tout le corps. Il dit avoir vu une demoiselle dont la pudeur faisoit rougir totalement le sein dans certaines circonstances: cette conjecture est très-probable. J'ai également remarqué cette rougeur subite au sein des femmes qui ont la peau très-blanche & très-fine. Je me souviens d'avoir déja fait cette observation à Paris

---

chauds, tantôt froids, & les effets de ma peur disparurent; quoique, depuis ce temps-là, la vue d'un gros chien me fasse une singuliere impression, qui cependant n'a pas de suite. »

M. Gr. de Vitri m'a dit, il y a quelques années, étant chez lui, qu'une personne lui apprenant brusquement la mort de sa mere lorsque le perruquier l'accommodoit, il fut si effrayé, que la touffe de cheveux que ce perruquier tenoit, lui resta dans la main. Je pourrois rapporter ici l'histoire d'une paralysie occasionnée par une peur, & qui fut accompagnée des symptômes les plus étranges; mais c'en est assez pour faire voir quelle est l'imprudence de ceux qui se font un plaisir de faire peur. Les hommes les plus déterminés en éprouvent aussi bien les funestes suites, que les sujets les plus timides. Les exemples n'en sont pas rares.

ſur la fameuſe Dumeſnil, à laquelle quelques mouvemens paſſionnés, mais non pas la pudeur, firent monter le rouge d'abord au front, & paroître enſuite au ſein; ſes joues étoient trop plâtrées pour l'appercevoir-là.

On rougit ordinairement dans la ſociété quand on ſent que l'on a manqué, ou lorſqu'on craint de paſſer pour coupable d'une faute qu'on n'a pas commiſe. Un ſcélérat qui me feroit appercevoir le moindre ſoupçon d'une mauvaiſe action de ma part, me feroit certainement rougir; en ce cas je rougirois pour lui. On rougit quelquefois parmi de petits eſprits, quand ils ſe défendent d'une offenſe connue, ou inconnue, bien ou mal fondée: on voit qu'ils ont des ſoupçons, & l'on appréhende que l'eſprit borné de ces gens ne faſſe tomber ces ſoupçons ſur des innocens.

La pudeur portée trop loin cauſe quelquefois des ſuites plus graves chez les femmes; elle arrête les règles, & eſt quelquefois mortelle. Je tiens de M. de Haller, qu'une demoi-

ſelle ſentant ſes règles la prendre dans une *diligence*, en fut ſi affectée devant les étrangers avec qui elle étoit, qu'elle en eut une forte fiévre, & en mourut.

La triſteſſe agit ou promptement, ou lentement; ainſi tantôt c'eſt une paſſion des plus vives, tantôt une paſſion lente : elle a pour objet tantôt un grand mal, tantôt un moindre, tantôt préſent, tantôt éloigné, & dont on n'eſpere pas ſe garantir. On n'a pas autant d'exemples d'effets funeſtes de la triſteſſe que de la joie, parce que la triſteſſe abat, il eſt vrai, la force des nerfs, mais ralentit plutôt le cours du ſang qu'elle ne l'accélere; cependant une triſteſſe ſubite eſt quelquefois mortelle. On dit qu'Homere mourut de chagrin de ne pas pouvoir expliquer une énigme que des pêcheurs lui propoſoient. Ces pêcheurs étoient occupés à ſe nettoyer de leur vermine; Homere, ſur cette entrefaite, leur demanda ce qui les occupoit; ils lui répondirent, nous avons perdu ce que nous avons pris, & nous avons

ce que nous n'avons pas pris. Homere, qui étoit, dit-on, aveugle, se trouvant ainsi hors d'état de les comprendre, en mourut de douleur. Diodore Chronos passoit pour un très-subtil dialecticien du temps de Ptolomée-Soter : Stilbo lui proposa, en présence du roi, une question à laquelle il ne put répondre : alors le roi, voulant le couvrir de honte, prononça une partie de son nom, & l'appela *Onos*, âne, (ὄνος) au lieu de Chronos ; Diodore en fut si affecté, qu'il mourut bientôt après. Horace fut si sensible à la mort de Mécène son bienfaiteur, qu'il mourut neuf jours après lui. Creech, qui s'étoit fait une grande réputation par sa traduction de Lucrèce, & s'étoit ensuite couvert de honte par celle d'Homere qu'il avoit entreprise, fut si pénétré du mauvais succès de sa seconde tentative, qu'il se pendit pour ne pas être exposé au mépris de ses compatriotes. C'est ce qui m'a souvent mis dans le cas d'être étonné qu'aucun (*a*) poëte Allemand ne se fût encore pendu.

(*a*) M. Z. rend à ses compatriotes la jus-

Montagne nous fait mention d'un Allemand qui fut tué au siége d'Osen, après avoir fait des prodiges de valeur : un des officiers géneraux voulut voir le corps de ce grand homme ; à l'instant il reconnoît son fils, & tombe mort. M. Tissot nous rapporte que le pere d'une nombreuse famille, ayant perdu son épouse, qu'il aimoit éperdument, devint subitement asthmatique. Un de nos plus vieux praticiens routiniers s'imagina que le siége de la maladie de cet homme étoit à l'anus, & donna de très-forts médicamens, dans l'intention de produire un flux hémorroïdal. Ce malade en mourut au bout de deux jours : on trouva le poumon très-enflammé, & le cœur crevé.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglois tomba par terre à Londres à l'enterrement de sa femme, perdit l'usage de ses membres, & resta muet depuis ce temps-là. Le prince George-

tice qui leur est due. Parmi un grand nombre de poëtes Allemands que j'ai lus, je n'ai encore vu qu'Opitz & M. Haller qui méritassent quelque considération.

Louis de Holſtein perd ſon épouſe dans le moment que j'écris cet ouvrage, ordonne de tirer le corps de la princeſſe du cercueil où elle étoit, pour la mettre dans un autre de bois précieux, & de l'en avertir quand on auroit fait: on exécute ſes ordres: le prince va près de ce cercueil, dit à ſon valet-de-chambre de lui lire quelque choſe dans un livre de piété; il fond en larmes, pouſſe de profonds ſoupirs, s'endort, & meurt.

Si la grande douleur eſt courte, comme le diſoit Cicéron, *gravis dolor brevis eſt*, & très-funeſte; la douleur qui n'anéantit pas ſi précipitamment les forces vitales, n'en eſt pas moins dangereuſe: une douleur lente eſt un vrai déſeſpoir ſecret qui tient l'ame encore moins libre que Prométhée ſur le Caucaſe; & ſon état eſt d'autant plus à plaindre, qu'elle ſe plonge volontairement dans le tombeau où le corps va ſe précipiter inſenſiblement. L'ame, malgré ſoi, a horreur de cet état où l'individu va ſe diſſoudre, & ne déſire cependant que ce moment qui lui fait horreur: c'eſt dans

ce contraste qu'il faut chercher la cause secrette des suites d'une douleur lente. Nous voyons tous les jours des exemples de ces maladies incurables causées par la douleur. Trouvez-moi, dit Cicéron, un remède à l'espece de douleur qui fit périr l'aimable Octavius, fils de Marcus.

Cette douleur ou tristesse lente, affoiblit en général le genre nerveux, fait perdre l'appétit & le sommeil, altere les digestions, rend le pouls inégal & ordinairement tardif & petit : le cœur, qui n'est plus animé par un fluide robuste, s'affoiblit ; le sang s'arrête dans les poumons, qui ne s'en déchargent que par les soupirs que l'on pousse malgré soi, pour en faciliter le passage ; le sang ne se rend que très-foiblement aux extrémités capillaires ; de-là la pâleur & l'air sombre du visage ; enfin le corps & l'ame s'usent réciproquement dans cet état.

C'est ordinairement l'estomac qui se sent le premier des effets d'une douleur & d'une tristesse lente : l'effet de cette passion met ce viscere dans une espece d'atonie dans laquelle il

n'eſt plus ſollicité à ſes fonctions ; les alimens qui y entrent ne font d'abord que le fatiguer, & en ſortent ſans une coction convenable : de-là l'altération de toutes les humeurs, altération qui ſe fait ſur-tout ſentir au viſcère dans lequel les ſucs digeſtifs n'ont plus que de mauvaiſes qualités. Les maux d'eſtomac ſe multiplient, s'augmentent ; les flatuoſités, les coliques, les ſpaſmes, les évanouiſſemens ſuivent bientôt les dérangemens du ventricule, comme autant d'effets des matieres qui pourriſſent en réſidence après les mauvaiſes digeſtions. Les hommes ſon attaqués d'hémorroïdes aveugles : les règles ſe ſuppriment chez les femmes, ou il ne paroît chez elles qu'une ſéroſité légérement teinte, & bientôt des fleurs-blanches ; la conſtipation leur cauſe encore de nouveaux maux ; ou les dévoiemens réſultans de l'atonie des viſcères & de leurs mauvais levains, abattent & font périr les ſujets.

La bile reſte comme en ſtagnation dans le foie, s'épaiſſit, ou ſe jette

dans le ſang, ſe manifeſte à la peau, dans les yeux; de-là l'ictere, l'hydropiſie: dans ces circonſtances, tout le corps devient extrêmement ſenſible; & on ne remarque que trop ce que dit Plutarque des gens qui ſont dans le malheur, une mauvaiſe humeur, un chagrin revêche à la moindre choſe; on eſt prêt à ſe fâcher de tout, à tout craindre; un mot un peu élevé eſt une offenſe.

Ces douleurs lentes ſont une des principales cauſes des affections hypochondriaques & hyſtériques, ſurtout ſi l'on eſt obligé de vivre ſans ſociété, ou de mener une vie monotone & ſans diſſipation. Voilà pourquoi ces maladies ſont ſi fréquentes dans les communautés, dans les châteaux éloignés des villes, dans les petites villes, dans les familles ſolitaires; parce que les hommes ſe font plus de peine les uns aux autres, lorſqu'ils ſont confinés dans un cercle étroit qui ne fournit ordinairement que peu d'idées; ce qui eſt cauſe que les idées prédominantes revenant toujours plus ſouvent, ne repa-

roiſſent enfin qu'avec une eſpece de déplaiſir & de fadeur, & qu'elles augmentent beaucoup la maladie de l'eſprit, ſi elles ſont fâcheuſes d'elles-mêmes. Voilà ce qui fait proprement l'ennui mélancolique, & ſouvent la privation de toute autre idée que celle qui fait peine. C'eſt même la raiſon de l'homme qui, dans ces triſtes circonſtances, devient la cauſe de ſes maux ultérieurs. Les philoſophes, qui voyoient l'homme ſi ſouvent malheureux par ſa propre raiſon, avoient-ils tort de demander, avec Cicéron, quelle autre choſe les dieux pouvoient donner à l'homme de plus propre que ſa raiſon pour le rendre malheureux ?

M. Zuckert dit très-juſtement, dans une excellente diſſertation qu'il a écrite ſur les paſſions, que la ſolitude & l'oiſiveté deviennent en général, non-ſeulement des cauſes éloignées de pluſieurs paſſions, mais qu'elles ſont auſſi plus propres que toute autre choſe à entretenir les penchans enracinés, en ce qu'elles fixent toujours l'eſprit dans le cercle de

certains objets particuliers, & le rendent d'autant plus actif à la recherche de tout ce qui peut intéresser sa passion, qu'il est moins distrait par d'autres objets que celui qui l'affecte. Enfin, ce retour fréquent des mêmes idées douloureuses produit la folie à la suite de la mélancolie, le desséchement des nerfs; & de-là la consomption ou la cataracte, le crèvement de cœur ordinaire aux Anglois, & très-souvent un cancer.

La tristesse que cause le désir inutile de revoir son pays, est ce qu'on appelle *maladie du pays*, ou *nostalgie*. Cette maladie mène quelquefois l'homme à la mort après une courte mélancolie, un tremblement des membres, & autres maux peu menaçans. Les Suisses qui se trouvent chez l'étranger, sont fort sujets à cette maladie: le regret de ne plus jouir de leur pays, leur cause d'abord certaines inquiétudes qui sont bientôt suivies d'un chagrin secret qui fait le principe de toute la maladie. On a dit que cette maladie leur étoit particuliere; mais l'expé-

rience

rience prouve que d'autres nations peuvent en être attaquées comme eux. Barrere l'a vue dans plusieurs soldats Bourguignons enrôlés par force, ou à qui l'on refusoit leur congé. M. Auenbrucker, médecin de l'hôpital Espagnol de Vienne, a remarqué cette maladie parmi des jeunes gens qui avoient été enrôlés par force, & se trouvoient sans espoir de revoir un jour leur patrie. Ces jeunes soldats devenoient d'abord tristes, silentieux, languissans, pensifs, gémissans, songeoient continuellement, & devenoient enfin insensibles à tout. Le même médecin dit que cette maladie, autrefois si commune dans les armées Autrichiennes, est présentement très-rare, depuis que les soldats ne sont plus engagés que pour un temps, au bout duquel on leur délivre leur congé.

Je tiens aussi d'officiers & médecins Ecossois, que la maladie du pays n'est pas extraordinaire à leurs compatriotes : je pense qu'elle peut être commune à tous les hommes, qui n'ont pas chez les étrangers les

agrémens & les aiſances qu'ils auroient chez eux. Cette maladie qui fait périr tant de matelots Anglois, eſt la funeſte conſéquence de la *preſſe* inhumaine, & ſi contraire à la liberté Angloiſe, avec laquelle on traîne ſur d'autres vaiſſeaux les matelots qui viennent de faire de longues navigations, ſans leur donner le temps de ſe refaire, & de voir leurs amis ou leurs parens. Enfin tout Suiſſe ſent comme moi la maladie du pays, ſous un autre nom, au milieu de ſa patrie, lorſqu'il penſe qu'il vivra mieux chez l'étranger.

La noſtalgie fait naître & nourrit les fantaiſies les plus ſingulieres : toutes les repréſentations, tous les médicamens, toutes les punitions deviennent inutiles ; il n'eſt de reſſource qu'en trouvant le moyen de plaire au malade. Lorſque la conſomption s'eſt déja manifeſtée, il eſt trop tard pour ſe rendre à leur déſir. M. Auenbrucker a trouvé dans pluſieurs ſujets qui étoient morts de cette maladie, les poumons adhérents au diaphragme ; & une partie des poumons durcie, ou plus ou moins purulente. Mais, ſi cette maladie n'eſt pas

encore dégénérée en pthisie (*a*), ou en folie, l'espoir que l'on peut faire concevoir aux malades, produit des effets

(*a*) M. Z. a raison de soutenir que cette maladie peut être commune à tous les peuples. Je rencontrai, en allant de Roterdam à Amsterdam par le batelet ordinaire, un Turc qui m'avoit l'air fort chagrin. Comme les Turcs entendent assez communément l'italien, je lui en lâchai quelques mots, pour voir s'il le sçavoit: il me répondit avec beaucoup de plaisir, & me conta ses peines. Il avoit été pris par les Chrétiens sur les côtes d'Italie, &, après une longue prison, avoit recouvré sa liberté: il se trouvoit alors fort à son aise, quant à la fortune. Le vif désir qu'il avoit de revoir les siens l'avoit si fort affecté, qu'il ne pouvoit tenir deux minutes de conversation sans différens propos inconséquens. Il vantoit sans cesse les avantages de sa patrie, qu'il regardoit comme le centre de la félicité. Je conclus de-là que la maladie du pays étoit la cause de son état vraiment malade. Dès que nous fûmes arrivés à Amsterdam, je le conduisis à la Bourse, où nous trouvâmes de ses compatriotes. La joie qu'il sentit à ce moment fut si vive, qu'il resta sans mot dire; &, au bout de trois jours, je vis un homme tout différent: c'étoit le caractere le plus enjoué, & un des plus aimables hommes que j'aie vus de ma vie.

J'eus occasion de voir cette même mala-

merveilleux : en voici un exemple.

Un Suisse du canton de Berne, qui avant moi avoit étudié la médécine à Gottingue, s'imagina que l'aorte alloit lui crever, & n'osoit pas quitter sa chambre par cette raison; mais, le même jour qu'il fut rappelé par son pere, il parcourut tout Gottingue en joie, prit congé de toutes ses connoissances, &, trois jours après, monta avec une alégresse extrême au

---

die dans tous ses degrés étant à Leyde. De plusieurs Hongrois qui étudioient alors dans cette université & dans celle d'Utrecht, il s'en trouva trois qui furent attaqués de cette maladie au point de devenir maniaques. Un nommé Satmary, dont le frere est actuellement professeur à Débrécin en Hongrie, ne fut guéri de sa manie qu'avec bien de la peine. Un nommé Baloch, homme d'une vaste érudition, bon mathématicien, excellent poëte latin, fut reconduit en Hongrie, où il mourut à la suite de sa manie. Un autre, dont j'ai oublié le nom, tomba à mes pieds dans des convulsions horribles, en revenant de promener avec moi. Enfin j'en vis cinq ou six pris très-sérieusement de cette maladie, dont il est facile d'appercevoir les commencemens. Ces sujets parlent sans cesse de leur pays & de ses avantages; &, quelques propos qu'on leur tienne, ils en reviennent toujours-là.

haut des cascades de Cassel, tandis que deux jours auparavant il pouvoit à peine respirer en montant le plus petit escalier. Son pere l'envoya ensuite à l'université de Basle, & de-là dans le pays François du canton de Berne, le plus beau pays de l'Europe, situé le long du lac de Genève. Il y fut attaqué de nouveau de son ancienne maladie-du-pays : il se porte maintenant très-bien.

La fiévre hystérique, ou des nerfs, décrite par Manningham, & peu connue jusqu'ici, sur-tout hors de l'Angleterre, se manifeste particuliérement chez les femmes délicates, & chez les gens de lettres qui ont beaucoup de pénétration & de sentiment, après des passions tristes & autres épuisemens. Avant ce médecin Anglois, personne ne distinguoit, en-deçà de la mer, cette fiévre continue, de la fiévre hystérique ordinaire, & on n'en connoissoit pas non plus la terminaison dangereuse.

Les accès de cette fiévre sont très-irréguliers : elle se manifeste par un air malade, une sécheresse de la

langue, mais sans soif; un manque d'appétit; un pouls fort bas, rapide, inégal; des urines pâles, & de temps en temps abondantes; des frissons, des tremblemens *intercurrens:* quelquefois on voit des sueurs froides & visqueuses; quelquefois des douleurs de colique, des insomnies & des absences d'esprit. Cette fiévre se termine, selon l'expérience de Manningham, en trente ou quarante jours, par des défaillances, une stupeur, & enfin par la mort, si l'on ne donne pas à propos aux malades des médicamens fortifians.

L'indignation me paroît une passion mixte, résultante de la colere & de la tristesse. Les gens sensés, qui sont ordinairement la plus petite portion des hommes, seroient souvent exposés à cette passion, par rapport aux ridicules & aux absurdités du grand nombre, s'ils ne se disoient pas qu'un homme sage n'a point de repos avec les fous, qu'il gronde ou qu'il rie. L'effet que l'indignation produit sur le corps, est, dans plusieurs personnes, un vertige, une envie de

vomir, un ſerrement extrême de poitrine, lequel lie la langue auſſi-bien que la ſageſſe.

J'ai vu une indignation, quoique peu véhémente, exciter ſubitement dans des femmes ſenſibles un point de côté, lequel étoit auſſi violent que dans une pleuréſie, & qui ſe renouveloit à chaque mouvement de la reſpiration, & duroit ſouvent ſeize heures, ſi on n'y remédioit. M. de Haller dit qu'une dame de condition, s'étant laiſſée ſéduire par ſon amant, conçut une ſi grande indignation après la faute, qu'elle en devint ſourde & aveugle; que, pendant vingt-quatre heures, ſes urines étoient arrêtees, ſon pouls & ſa reſpiration avoient diſparu, de ſorte qu'elle ne ternit même pas la glace d'un miroir porté ſur ſa bouche. M. de Haller la tira d'affaire. J'ai vu moi-même une autre dame d'un grand âge, qui, à la moindre contradiction qu'on lui faiſoit éprouver, s'indignoit au point d'en avoir ſubitement un ſerrement de cœur preſque ſuffocant, & une toux convulſive continuelle. Cela lui duroit

quelquefois plusieurs mois, si elle ne prenoit point de médicamens, ou si elle en prenoit d'émolliens ou béchiques. Je l'ai plusieurs fois guérie de ces maux avec de la rhubarbe & de l'opium.

Rien n'est plus dangereux que d'arrêter subitement une forte indignation. Valere-Maxime rapporte que la femme de Nausimène, Athénien, ayant surpris son fils & sa fille en un commerce incestueux, devint muette sur le champ, & resta telle toute sa vie. Une fille, trouvant son amant dans les bras de sa mere, en perdit l'esprit sans retour. Un grand homme, aussi bon militaire qu'habile politique, ayant échoué à Berne où il cherchoit une place importante, fut si indigné, qu'il fut frappé d'apoplexie, & mourut une heure après. Ce même effet arrive aussi quelquefois conséquemment à une injustice que l'on sent de la maniere la plus convaincante, & dont on voudroit convaincre les autres, sans cependant pouvoir y parvenir.

On peut compter parmi les passions

triſtes un amour malheureux : il agit promptement & avec violence, parce que, de toutes les paſſions, c'eſt la plus impatiente & la moins ſuſceptible d'avis. Un médecin de Paris a dit avec raiſon, que l'amour, quelque beau nom qu'on lui donne, n'eſt pas plus une paſſion que la faim, la ſoif & tous les autres appétits ſenſitifs, qui naturellement ne tendent qu'à notre bien-être & à notre conſervation. Ce médecin, peu ébloui des idées des Platoniciens, a raiſon de prendre l'amour pour un appétit ſenſitif, parce qu'il l'eſt réellement, & que le ſexe ne ſe feroit pas tant de peine d'avouer cette paſſion, & n'en feroit pas un myſtere, ſi elle n'avoit pas quelque choſe de contraire à la pudeur. Mais l'amour devient paſſion par le peu de réſerve avec laquelle l'ame ſuit l'appétit des ſens ; parce que l'on ne ſe contente pas de ſatisfaire ſimplement cet appétit, & qu'on ſe fixe déterminément ſur un ſeul objet, ou du moins avec trop d'attachement. Voilà (a) tout

(a) Quoique cette aſſertion ſemble d'abord

le moral de l'amour. Les anciens ont donc très-bien dit que Jupiter est

---

assez vraie, je ne vois pas qu'elle puisse soutenir un examen bien réfléchi. Sans vouloir prendre ici la défense du *Banquet* de Platon, qui n'est réellement qu'une satire des mœurs de son temps, ni épouser aucune des idées que certains enthousiastes se sont faites de l'amour, je pense qu'on ne peut réduire tout le moral de l'amour à si peu de chose. Je sçais, comme tous les hommes, qu'il n'y a rien de si violent que la fureur de l'amour, comme le disoit Cicéron. Il n'y a pas si long-temps qu'une fille a empoisonné pere & mere, & d'autres personnes de sa famille, pour épouser un homme qu'on lui refusoit. Un peintre tire le portrait d'une jolie personne: il en devient si éperdument amoureux, qu'il se jette sur elle, lui ouvre la poitrine, lui arrache le cœur & le dévore. Voilà, dit-on, la fureur de l'amour; mais attribuer ces effets à l'amour, c'est confondre les passions avec les crimes : or les passions sont bien différentes de ces excès. Quiconque examinera bien la passion que nous appelons amour, loin d'en borner le moral à l'appétit des sens, il verra même que cette passion fait l'ame de toutes les passions légitimes. Le Dante fait à cet égard une distinction qui lève toutes les difficultés.

Benigna volontade in cui si liqua
Sempre l'amor che drittamente spira,
Come cupidità fa nell' iniqua. Paradis, c. 15.

raisonnable lorsqu'il n'est pas amoureux ; & qu'il ne peut en même

---

En distinguant l'amour de la cupidité ou de l'appétit matériel des sens, on voit aussitôt l'étendue de cette noble passion, & combien Maffée avoit raison de dire *che vive piu castamente è più sottoposto all'amore*. Je vois dans cette seule réflexion une foule d'objections qu'on peut opposer à l'assertion de M. Z. Pour moi, je suis bien éloigné d'être de son avis, quand je lis les réflexions de Maffée : *Conclusioni d'amore*. Que Sapho nous peigne le triste état où l'appétit sensitif l'a réduite, jusqu'à même rester sans souffle ϰπνες ; qu'Anacréon nous dise χαλεπον το φιλησαι ; ou que Guarini apostrophe la brute, *o beate voi fere selvagge! &c.* pour nous représenter cette passion & ses jeux, j'en concluds que ce n'est plus là du-tout l'amour que la nature nous dicte : or il faut que M. Z. ne l'ait jamais envisagé que sous ces rapports, pour en borner le moral comme il le fait. Les passions prennent, il est vrai, leur source dans l'appétit des sens, ou dans l'éducation, & même sans exception : si ce même appétit n'est point retenu dans les bornes de la nature par la raison & la réflexion, il s'ensuit des excès horribles ; mais ces excès ne sont plus la passion. La colere est une passion légitime : les excès qui la suivent, si on s'y abandonne sans réserve, ne sont plus passion ; c'est une fureur qui ne tient plus au moral naturel de la colere. Il en est de même

temps être amoureux & raisonnable.

L'amour est, de toutes les passions, celle dont le médecin a le plus à espérer quand il va être satisfait, & au contraire celle dont il a le plus à craindre lorsqu'il éprouve la moindre contradiction. Un amour trompé est généralement suivi, chez les femmes, de la suppression des règles. Une dame de nos cantons

---

de l'amour & de toutes les autres passions. L'amour est ce doux épanchement de l'ame qui faisoit dire au Dante:

Io m'innamorava in tanto quinci,
Ch'in fino non fù cosa alcuna
Che mi legasse con si dolci vinci. Ibid. c. 14.

Quant à l'idée du médecin que M. Z. approuve, je la crois mal fondée : ou il faut dire que le Créateur, en nous mettant dans les sens le germe d'un appétit aussi vif, y a en même temps attaché l'idée du crime ; ce qui est un blasphême. La pudeur qui accompagne cette passion ne vient réellement que du désir de jouir sans partage ; & c'est-là le seul frein que le Créateur ait mis à cette passion légitime, en prenant les choses dans l'état naturel. En effet, un enfant ne peut être fait que par un seul pere : ceux qui ont voulu admettre la communauté des femmes ont donc mal vu la nature. Je me borne à ces réflexions par rapport à mon but.

éprouva, par cette raison, une suppression qui dura quatorze mois ; & maintenant même, ce n'est qu'avec de grandes incommodités que ses règles reparoissent. Deux autres Suissesses tomberent aussi par-là dans la consomption observée par Hippocrate, après la suppression soudaine de ces écoulemens, & à laquelle se joint toujours, dans ce cas particulier, une méfiance générale, une tristesse craintive & une misanthropie achevée, qui n'a cependant que l'apparence de l'ennui & de l'abattement. Cet état du corps & de l'ame, lequel n'est pas rare en Suisse, est la consomption incurable que les Anglois appellent *creve-cœur*, & qu'on peut voir très-bien décrite dans les aventures de Clarisse.

Un amour trompé ou malheureux est encore suivi d'autres maux. Tulpius nous dit qu'un jeune Anglois, éprouvant un refus lors d'un mariage qu'il désiroit ardemment, tomba roide comme un pieu, se tint un jour entier assis sur une chaise dans la même attitude & les yeux ouverts ;

de ſorte qu'on l'auroit plutôt pris pour une ſtatue que pour un homme : on lui dit le ſoir, en riant, que ſon amante ſeroit à lui s'il revenoit de cet état ; & dès l'inſtant il ſe leva bruſquement, comme ſortant d'un profond ſommeil, & fut guéri. Le nombre de ceux qui deviennent fous, hommes & femmes, par de ſemblables raiſons, eſt aſſez grand.

Un amour malheureux mine non-ſeulement peu à peu ; il eſt auſſi cauſe de la fureur utérine chez les femmes, lorſqu'on ne peut pas remédier au mal par le véritable moyen. Avicenne nous repréſente avec le pinceau de la nature la fureur utérine qui vient quelquefois à la ſuite d'un amour malheureux, & comme je l'ai obſervée moi-même. Cette maladie, dit-il, approche de très-près de la mélancolie, & vient de ce qu'on a trop ſoigneuſement fixé ſon attention ſur une perſonne qui plaiſoit, & avec laquelle on a ſouvent déſiré de co-habiter, mais inutilement. Elle ſe manifeſte par l'enfoncement des yeux dans leurs cavités, par le mouvement continuel

des paupieres, accompagné de quelques ris : la respiration est souvent entrecoupée, souvent interceptée, pour ainsi dire, au milieu de son cours, & souvent, aussi, accélérée : tantôt la malade est joyeuse & rit ; tantôt elle est triste & pleure, sur-tout lorsqu'elle entend chanter une chanson amoureuse, ou qu'on lui parle de l'absence de celui qu'elle chérit. Tout le corps se consume, excepté les yeux qui sont enflés, malgré qu'ils paroissent enfoncés ; ce qui vient des veilles fréquentes & des soupirs réitérés. Tous les mouvemens de l'ame sont irréguliers : le pouls est inégal & sans caractere ; il change sur-tout lorsque la malade entend parler de celui qu'elle aime.

Avicenne, qui ne consultoit en cela que la nature, dit tout nettement, qu'il faut que les deux individus se voient, si les circonstances le permettent, lorsqu'il n'y a point d'autres moyens que l'accouplement pour guérir. Il dit avoir vu quelques personnes amoureuses recouvrer les forces & la santé, après que ceux

qu'elles aimoient les eurent à peine touchées; & cela lorsqu'elles étoient dans un vrai état de consomption, abattues d'ailleurs par une longue fiévre, & totalement épuisées par la violence de leur amour. Avicenne ajoute que cette palingénésie s'exécute si promptement, qu'on y apperçoit évidemment l'empire que les passions ont sur le corps.

L'envie se fait déja sentir dès l'enfance. Les enfans maigrissent, se desséchent s'ils en voient un autre plus aimé, plus caressé qu'eux. L'envie prive du sommeil, fait perdre l'appétit, dispose à des mouvemens fiévreux. Un homme qui n'a pas cultivé ses talens, & dont l'envie s'empare à la vue d'un autre qui les a cultivés & parvient, prend un air sombre, mélancolique : il est inquiet, & comme asthmatique, toutes les fois qu'il voit accorder aux autres des prérogatives ou des avantages qui, selon lui, devroient lui appartenir. La bonne réputation de ces personnes dont il cherche à se venger par des mépris & des calom-

niés, eſt comme un glaive ſuſpendu par un cheveu ſur ſa tête ; il cherche à leur nuire à toute heure, & ne ceſſe de ſe nuire à lui-même ; il eſt toujours troublé à la vue de leur bonheur, qu'il ſe forme toujours plus grand qu'il n'eſt réellement, & qui nourrit dans ſon cœur un chagrin dévorant.

Un ſot même devient ſombre, taciturne, dès que l'envie s'empare de lui ; il eſt d'autant plus tourmenté, qu'il s'efforce en vain d'abaiſſer des gens d'un mérite ſupérieur qu'il n'a pas : il roule les yeux, fronce le ſourcil, va tête baiſſée, devient fâcheux, boudeur, revêche : la ſérénité reparoîtra ſur ſon front ſi un flatteur le diſtrait des noires idées dont il s'occupe, & l'éleve autant qu'il voudroit voir humiliés ceux qui lui raviſſent la gloire ou les avantages auxquels il aſpire.

Mais l'envie ne fait du mal qu'à ceux qui ne peuvent pas ſatisfaire, d'une maniere ou d'autre, leur eſprit malade.

Il eſt nombre de gens dans le

monde qui deviennent réellement malades à la suite de cette passion criminelle, & qui le sont d'autant plus dangereusement, que ce n'est que par hasard qu'on connoît la cause de leurs maux. Un homme dans cet état ne fait pas lui-même les réflexions nécessaires sur le dérangement de sa santé : trop occupé de sa passion, il n'en considere que les vues & non pas les effets ; il n'en conviendroit même pas, si on les lui représentoit, après en avoir découvert la cause. D'autres arrivent à un très-grand âge, malgré le poison de l'envie qui leur a infecté toutes les humeurs : ce sont sur-tout ceux qui portent envie à d'autres, sans trop envisager la jouissance de leurs avantages, mais par le seul plaisir de voir les autres au-dessous d'eux. Dans ce cas, c'est une passion mixte, dont l'ambition fait le principal caractere. Je ne m'arrêterai pas ici à détailler tous les ressorts que fait jouer l'envie, & tous les effets qui en résultent ; je dirai seulement que les médecins doivent

être infiniment plus attentifs qu'ils ne le sont sur les effets de ce vice, que l'on n'a que trop d'occasions d'appercevoir tous les jours. Cet air taciturne, mélancolique, qu'on remarque à tant de malades, ce fond de chagrin qui empire si souvent les maladies, n'ont d'autre cause qu'une envie secrette qui dévore le cœur, abat l'esprit, trouble toutes les opérations de l'ame, & par conséquent à la fin toutes les fonctions des organes, & fait tomber le corps dans un état d'où il n'est presque plus possible de le tirer.

L'envie & la jalousie sont sur-tout dangereuses en amour. Il n'est pas de maux que la jalousie n'enfante. L'ambition rend téméraire, & précipite souvent, mais la jalousie rend furieux, phrénétique. J'ai eu occasion de voir les grands hôpitaux de Paris; j'y ai remarqué trois espèces de fous. Les hommes l'étoient devenus par orgueil, les filles par amour, les femmes par jalousie; tous ces gens m'avoient l'air d'autant de furies.



CHAPITRE VII.

De la trop grande Contention d'esprit, considérée comme Cause éloignée des Maladies.

L'ENVIE d'acquérir des lumieres, ou de faire usage des connoissances que l'on a acquises, peut sans difficulté se ranger parmi les passions, puisqu'elle est si forte dans quelques personnes, qu'elle y absorbe presque toutes les autres passions.

Tout homme qui s'applique à la recherche de la vérité, mérite certainement la reconnoissance la plus vive de la société. Ce sont cependant ces gens que la société persécute le plus souvent, & contre lesquels elle est toujours prévenue, au point de leur préférer les idiots qui ne sont que nombre parmi les êtres purement végétatifs; parmi ces gens, dis-je, à qui Horace faisoit dire *Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.* Ces sortes de frélons se trouvent dans

tous les états; & la médecine a les ſiens, auſſi-bien que les jardins d'Epicure. Ce ne ſont cependant que les travaux infatigables de ces eſprits aſſidument occupés, qui ont diſſipé les ténèbres de l'Europe. Les Sauvages de la Louiſiane ſemblent avoir mieux ſenti que la plûpart de nos contrées Européenes de quelle conſéquence étoient ces recherches pour le bien de la ſociété. Un de ces Sauvages, s'étant mis en tête de parcourir nombre de provinces de l'Amérique ſeptentrionale, pour en connoître les mœurs & les uſages, & pour faire uſage de ces connoiſſances à l'avantage des Yazous, fit un voyage de dix-neuf cents lieues en cinq ans. A ſon retour, ſes compatriotes lui donnerent le nom de *Moncacht-Apée*, c'eſt-à-dire *tueur des peines*. Tout homme qui entreprend d'éclairer l'humanité, mérite à juſte titre le même nom.

Rouſſeau dit fort bien que notre raiſon ſe perfectionne par l'activité des paſſions. Nous cherchons à connoître, parce que nous voulons

jouir; & il eſt impoſſible d'imaginer quelqu'un qui ſe donne la peine de penſer, ſans y être engagé par la crainte ou par les déſirs.

Outre les avantages que la ſociété retire des ſciences qui ſont la vraie ſource des arts, les ſciences ont encore, dans le particulier, des avantages réels en mille circonſtances. Cicéron, qui en connoiſſoit tout le prix, puiſque ce n'eſt que par leur moyen qu'il parvint aux plus hauts honneurs du plus vaſte Empire du monde, en défendit tous les droits dans la cauſe d'Archias, & en expoſe en grand maître tous les avantages. Mais le grand avantage des ſciences dans le particulier, c'eſt de nous ſauver de l'ennui, que je regarde comme le plus grand ennemi de l'ame & du corps.

Les ſciences nous rendent la vie moins animale, moins bornée à la pouſſiere que nous foulons. Comme toute idée tient néceſſairement à une ou à pluſieurs autres, il eſt impoſſible qu'en acquérant un nouveau degré de connoiſſances, nous n'appro-

chions pas en même temps de celui qui les touche. La connoiſſance que nous venons d'acquérir eſt donc comme la ſource d'une autre : voilà pourquoi l'eſprit cherche toujours à s'étendre. En même temps que les ſciences nous inſtruiſent d'un certain nombre de vérités, elles jettent auſſi dans le lointain une fauſſe lueur ſur tout ce qui nous environne. C'eſt un aſtre qui, dans le plus brillant éclat qu'il répand, fait entrevoir plus loin un crépuſcule qui va bientôt devenir un jour auſſi lumineux. Eſt-il donc ſurprenant qu'un eſprit actif ne ſe borne jamais? Il y a tant de ſatiſfaction à connoître, qu'Archimede, tout occupé de ce plaiſir, n'apperçoit même pas le ſoldat qui vient lui plonger dans le ſein le fer qui devoit le défendre.

Mais c'eſt une volupté ſentie de peu de monde, quoique chacun paroiſſe vouloir être diſtingué, & affecte même de paroître important. J'ai eu pluſieurs fois occaſion de voir en compagnie certains eſprits bornés témoigner le plus ſouverain mépris

pour toutce qui s'appelle étude & connoissance ; &, dans d'autres circonstances, affecter certain air de supériorité vis-à-vis de gens de mérite qu'ils ne connoissoient pas, & qui avoient assez de complaisance pour se taire. Ces stupides étoient là les plus grands personnages de la société, pour venir bientôt ramper dans d'autres compagnies où leur fortune leur donnoit quelqu'accès. Cela prouve que ces gens sont infiniment méprisables, & fait aussi voir que la volupté pure que procurent les sciences n'est pas une chimère, puisque les gens les plus bornés veulent paroître aussi la goûter.

Mais un homme épris de cette volupté ne la goûte pas long-temps pure, s'il s'y livre sans discrétion. Les efforts continuels que fait l'esprit pour passer d'une connoissance à une nouvelle découverte, & du crépuscule dans le grand jour, sont aussi la source de beaucoup de maux. Je sçais que le peuple ne peut pas s'imaginer qu'un homme de lettres, qui est assis toute la journée, lit, pense,

pense, combine, compose, décompose, approfondit, écrit, puisse épuiser ses forces; & même beaucoup plus promptement que ce paysan qui va labourer la terre, relève un fossé, essuie toutes les injures du temps, le froid, la chaleur, la pluie. Rien n'est cependant plus vrai, quoique des gens qui ne voient jamais au-delà des sensations ne le comprennent pas.

Les trop grands travaux de l'esprit fatiguent le corps, & ceux du corps fatiguent pareillement l'esprit. L'activité continuelle de l'esprit, accompagnée du repos du corps, abat le corps; & l'action continuelle du corps, jointe à l'inaction de l'esprit, affoiblit infiniment l'esprit. Voilà pourquoi la moindre méditation fatigue le peuple, & pourquoi le moindre effort du corps abat les gens de lettres.

Le peuple, qui ne voit presque pas au-delà de l'instinct, ne tient aucune connoissance abstraite, parce que, pour abstraire, il faut de l'intelligence & du génie. Forger, limer,

ſcier, ſont pour lui ce qu'il appelle travailler; lire, penſer, ſont pour lui paſſer ſa vie dans l'oiſiveté. On ne voit certainement pas les effets préſens que produit l'effort quelconque de l'eſprit, ſur la ſubſtance médullaire du cerveau, & de là ſur tout le corps. Le malade ſe plaint de cette ſenſation; mais le médecin compare l'effet avec la cauſe éloignée, & voit, par l'intellect, la cauſe prochaine. Le cerveau (*a*) eſt ſans doute l'organe moyennant lequel l'ame doit penſer, & il eſt en même temps extrêmement tendre. Ainſi il eſt inutile de demander ſi les tendres fibres du cerveau ne doivent pas être auſſi fatiguées d'un trop grand effort, que le ſont les muſcles d'un ouvrier ou d'un payſan, par le travail de la forge ou du labourage.

Chaque partie du corps humain, comme on le ſçait, s'affoiblit tout-à-coup, dès qu'elle agit ſans intermiſſion. C'eſt ce qu'on voit ar-

(*a*) Cela eſt fort douteux, n'en déplaiſe à M. Z. !!!

river aux muſcles ou aux membres qui ſont ſeuls long-temps en action, & ſans ſe repoſer par intervalles. On a donc conclu de-là, qu'il devoit arriver pareille choſe dans les (a) inſtrumens particuliers que l'ame emploie ſans relâche pour telle opération.

Il eſt à préſumer qu'il doit arriver certain mouvement dans la partie par laquelle l'ame ſent, & qui exécute les ordres de l'ame. Il eſt vrai qu'on ne peut pas dire quelle eſt la nature de ce mouvement; mais on ſçait au plus haut degré de probabilité, que quelque choſe doit ſe mouvoir dans le cerveau, lorſqu'on penſe. Il ne faut qu'obſerver ce qui ſe paſſe dans une tête pénétrante & une tête ſtupide, pour appercevoir quelques raiſons de cette probabilité. Dans une tête pénétrante occupée, tout eſt viſiblement en mouvement. Combien d'idées particulieres ne ſaiſit-elle pas avec une extrême rapidité? Avec

(a) M. Z. dit, dans l'*attelier* de l'ame, *in der werckſtatt der ſeele*.

quelle promptitude, quelle facilité ne passe-t-elle pas d'un objet à un autre, ne remarque-t-elle pas de la ressemblance dans les choses les plus éloignées? Avec quelle finesse, quelle justesse ne les raproche-t-elle pas? Elle compare tout avec la même facilité qu'elle apperçoit les choses; enfin sa mobilité pénétrante est aussi grande que sa sensibilité.

Mais, au contraire, le peu d'idées d'une tête stupide ne semblent former qu'une même masse, s'il est permis de parler ainsi; il ne s'y fait aucune analyse: chaque idée une fois conçue, vraie ou fausse, est pour eux une impression qui se grave profondément dans l'intimité du cerveau, mais sans être jamais soumise à l'examen; & ces idées sont comme autant de barrieres qui s'opposent à l'entrée de toute autre. Ces gens peu susceptibles d'aucune application, se contentent de mots, jurent toujours sur la parole d'autrui, ont toujours un air emprunté, & semblent même ne penser que d'emprunt, ou pour imiter gauchement ce qu'ils voient ou

entendent dire. *O imitatores servum pecus !*

Il me semble que ces différens phénomènes font naturellement entrevoir une mobilité plus ou moins grande dans le cerveau. Pythagore faisoit émouvoir le cerveau de ses disciples, dès le matin, avec la musique. Cette mobilité me paroît donc fondée sur la sensibilité plus ou moins grande du cerveau ; car une tête stupide n'a que peu ou point de sensibilité, à l'intérêt près, qui est ce qui l'affecte le plus : du reste, un tel homme paroît toujours être comme sans penser. Boerhaave dit que la mobilité extrême du cerveau & des nerfs, est nécessaire au génie ; mais que cette mobilité ne peut pas avoir lieu sans foiblesse, au lieu que la solidité qui fait la force, demande des nerfs trop roides pour pouvoir penser.

Cette mobilité du cerveau peut être cause éloignée de certaines maladies, lorsque l'esprit s'applique avec trop de contention. Le bonheur consiste à posséder un esprit sain

dans un corps ſain ; mais, en voulant ſe procurer l'un & l'autre, on peut aller trop loin ; parce que le trop grand ſoin du corps rend l'eſprit ſtupide, & qu'en voulant trop cultiver l'eſprit on affoiblit néceſſairement le corps. La trop grande occupation de l'eſprit fait ſur-tout ſentir ſes effets à l'eſtomac : les digeſtions ſe dépravent ; la pituite, & les flatuoſités s'accroiſſent de plus en plus ; les ſécrétions ne ſe font plus qu'irréguliérement, & le corps ne prend plus la nourriture convenable. Heureux le médecin qui voit cela, dit Baglivi, parce qu'il connoîtra la vraie ſource de l'hypochondriacie, des maladies méſentériques, de l'odeur forte de la bouche, & des différens mauvais goûts qui ſe font ſentir ſur la langue !

Il réſulte auſſi de la trop grande application, une tenſion continuelle à la tête, une profonde mélancolie, & quelquefois une eſpece d'apathie ou d'indifférence pour toute choſe. M. Tiſſot, qui a naturellement un eſprit également éloigné de la joie &

de la tristesse, tomba l'hiver dernier, au milieu de ses occupations multipliées, dans cette indifférence, & dans une impuissance absolue de penser & d'agir. La cause de cette maladie étoit dans son estomac : il ne digéroit plus ; avoit alternativement ou des vomissemens, ou un dévoiement très-fort ; &, dans les intervalles, il désiroit impatiemment toutes sortes d'alimens. Il se rétablit au bout de six semaines ; mais il m'écrivit en même temps que son estomac ne seroit jamais qu'une pâte. C'est aussi par la même raison, que M. Moser se plaint de l'affoiblissement considérable de sa santé.

Celse dit que presque tous les gens de lettres ont l'estomac foible ; & qu'ils sont, par cette raison, presque tous pâles, maigres ou tristes. Plutarque rapporte que Cicéron mangeoit peu, & rarement, à cause de la foiblesse de son estomac ; qu'il étoit si maigre, qu'il ne sembloit composé que de peau & d'os. Voltaire a un visage triangulaire, qui est vraiment le symbole de la perfection. Wieland

a les jambes comme des flûtes. Quand Rousseau ne parle pas, il penche la tête jusqu'à la poitrine ; attitude de la réflexion & de la tristesse.

Dans ces circonstances, il se joint à la foiblesse des nerfs une mobilité plus grande, comme il arrive naturellement à toute personne qui a de l'esprit, ou aux femmes hystériques, ou après presque toutes les maladies. Voilà pourquoi les gens de lettres sont si faciles à irriter, si susceptibles, si prompts à prendre feu ; c'est pourquoi il est dangereux de louer quelquefois plusieurs auteurs en même temps. Un homme d'esprit est toujours plus sensible aux réprimandes, qu'un stupide aux coups de bâton, comme parloit Salomon. C'est ce qui fait aussi que les amis des Muses sont les ennemis les plus à craindre. Les gens de lettres devroient donc se garder d'en offenser d'autres. Les princes devroient aussi les ménager plus que personne, parce que ce n'est que par leurs écrits que la gloire des héros se perpétue ; & qu'il est dangereux de persécuter des gens qui ont

toujours pour eux les présomptions les plus favorables. Tous ceux qui les ont persécutés, se sont toujours rendus odieux à la postérité.

Les facultés d'une ame trop occupée s'usent à la fin, & s'anéantissent souvent de la maniere la plus triste. Les veilles continuelles, que Pline regardoit comme le moyen de (a) prolonger la vie, lui entretenoient un feu continuel dans (b) l'estomac & dans la poitrine. Le célèbre Bayle est mort de cette ardeur, occasionnée par ses travaux opiniâtres. On voit dans les gens assidus, le feu leur sortir de la tête par leurs yeux abattus; ils ne peuvent soutenir la lumiere, ils voient de nuit des étincelles voltiger sous leurs yeux; ce qui leur arrive bientôt en plein jour, lorsqu'ils regar-

(a) *Temporibus nocturnis ista curamus; vel hoc solo præmio contenti, quod, dum ista musinamur, pluribus horis vivimus.* Præfat. ad Vesp.

(b) *Statim concidit crassiore caligine spiritu obstructo, clausoque stomacho qui illi naturâ invalidus & angustus, & frequenter intus æstuans erat.* Plin. jun. Tacito.

dent fixément un objet. Souvent même ce phénomène a lieu, lorsqu'ils sont le plus désœuvrés & le plus tranquilles. Epicure avoit si fort affoibli son corps par ses travaux continuels, que, sur les derniers temps de sa vie, il ne pouvoit même souffrir aucun habit sur lui, ni quitter son lit, ni soutenir la lumiere, ni regarder le feu.

Fontenelle dit que Tschirnhausen avoit souvent vu voltiger autour de lui, pendant la nuit, beaucoup d'étincelles très-brillantes, & qui disparoissoient lorsqu'il vouloit les regarder fixément; mais qu'elles duroient presque aussi long-temps que son travail, lorsqu'il n'y faisoit pas d'attention, & que leur éclat & leur force augmentoient même alors. Enfin il les vit, pendant le grand jour, sur une muraille blanche, ou sur du papier, dès qu'il eut acquis certaine facilité à réfléchir. Ces étincelles, qui n'étoient visibles que pour lui seul, étoient en même temps & l'effet & l'image des grands mouvemens de son cerveau. C'est surtout au travail de la nuit qu'il faut rapporter ces effets.

J'ai moi-même vu ce phénomène l'année derniere, pendant le jour. Il voltigeoit autour de moi des étincelles aussi brillantes que le diamant, lesquelles paroissoient tout-à-coup, & diparoissoient de même. Je voyois des mouches, des taches noires de différentes figures. Lorsque j'étois couché, je voyois quelquefois de grandes flammes. Je sentois de jour, mais plus souvent de nuit, une douleur violente dans le fond des yeux, à la vue d'une lumiere. Cependant mes yeux n'étoient pas enflammés, mon sang circuloit assez modérément; & même lorsque ma tête étoit dans le plus grand mouvement, j'avois le pouls lent & petit. Ces phénomènes paroissoient, que je fusse à jeun ou que j'eusse mangé, que je busse du vin ou non; mais je ne puis plus m'exposer à présent à travailler de nuit, quoique je n'aie plus cette incommodité. J'en fus pris la premiere fois, lors d'une fiévre catarrhale que j'eus par d'autres causes, & qui me fatiguoit beaucoup. Je pris donc alors un livre depuis le matin jusques bien

avant dans la nuit, pour me désennuyer, ce qui me causa cette incommodité. Ces étincelles sont quelquefois suivies de la cataracte.

D'autres perdent entiérement le sommeil à force d'étudier, & se précipitent dans toutes les horreurs de de l'hypochondriacie : il leur arrive des transports, une stupeur totale. Je fus appelé il n'y a pas long-temps chez une dame que je connois depuis plusieurs années, & qui venoit de devenir folle après une profonde mélancolie. Un bon curé de campagne, qui ne me connoissoit pas, arriva chez elle sur ces entrefaites, & me dit que cette maladie ne venoit que d'une lecture trop assidue. Il me semble, lui répondis-je, que vous lisez peu. Peu ou point, repliqua-t-il d'un ton fort modéré : croyez-moi, Monsieur le médecin, tous les gens qui lisent beaucoup deviennent fous à la fin.

Fort bien trouvé, dis-je en moi-même. En effet, la raison & l'imagination se troublent peu à peu, par la trop grande application ;

& la fin de cette vaine ſageſſe eſt quelquefois une véritable folie, ou, comme le dit Rouſſeau, l'homme revient à ſa premiere ſtupidité. Boerhaave dit que cette trop grande application fait tomber le cerveau dans l'atrophie ; la vue s'obſcurcit peu à peu, l'ouie devient dure ; enfin on perd l'uſage des ſens internes, & l'on tombe dans une privation abſolue de penſées. Van-Swieten a fréquemment vu des gens ſçavans perdre peu à peu l'eſprit, devenir indolens, & périr enfin par un coup d'apoplexie.

J'ai connu dans une de nos villes, un curé qui s'étoit fait de la réputation par ſes ſermons. Jaloux de ſoutenir cette réputation, il lut beaucoup, écrivit ſes ſermons en entier, les apprit tous par cœur avec beaucoup de peine & de ſoin : outre cela, il étoit continuellement chez les malades, ſouvent chez des mélancoliques & des mourans ; & accablé d'ailleurs de mille occupations qu'il ſe faiſoit un honneur de bien remplir. Sous ces efforts de l'eſprit, ſes

forces tomberent insensiblement, il perdit sa gaieté ; sa mémoire diminua à proportion qu'il vouloit plus en exiger ; bientôt son cerveau n'admit plus aucune idée nouvelle, quoique les anciennes s'y conservassent ; à la fin il fut frappé d'une apoplexie qui lui ôta l'usage de tout un côté de son corps. Il prit des bouillons de vipere ; fit, pendant sa cure, un enfant bien sain, & qui a du génie : il fut transporté aux bains de Bade, & y mourut dans sa quarante-deuxieme année.

Mais il faut aussi considérer les efforts de l'esprit sous différens points de vue : quelques-uns forcent l'attention, d'autres l'imagination ; & quelques-uns le génie. Quoique les gens de génie soient les plus sujets aux maladies nerveuses, on voit cependant ces maladies chez des sujets qui n'ont aucune prétention au génie, & qui sont cependant quelquefois aussi utiles que les gens de génie ; ce sont de trop grands efforts de l'attention qui leur causent ces maladies.

Une attention forcée rend stupi-

des les têtes foibles ; parce que ces sujets ne voient à-la-fois que très-peu d'idées, & qu'ils sont obligés d'y employer toutes les forces de leur petit esprit. L'attention d'un homme de génie est au contraire quelquefois si peu bornée, qu'elle embrasse toutes les idées possibles en même-temps, & tend en même-temps tous les nerfs.

J'ai connu une dame de nos cantons, pleine d'esprit, & qui à l'âge de quinze ans sçavoit déja bien son Wolff & son Leibnitz, quoiqu'elle ne pût encore comprendre comment on pouvoit faire un bas. Le moment où elle étoit vivement affectée, & où il se faisoit chez elle un mouvement extraordinaire, étoit celui seul où elle appercevoit tous les objets indifférens. Elle fut une fois éveillée de nuit par le bruit d'un grand incendie : dans la frayeur extrême dont elle étoit saisie, elle distingua jusqu'aux moindres circonstances des habillemens singuliers de tous ceux qui l'environnoient ; tandis qu'en plein jour & dans le plus grand calme, elle ne sçavoit jamais comment le monde étoit habillé. Jamais

elle ne mit plus de temps & d'art à arranger une fleur ou une aigrette à ses cheveux, que lorsqu'elle lisoit Wolff & Leibnitz. Je ne fus jamais si distraite, & si embarrassée dans les moindres affaires, me dit-elle peu de temps avant sa mort, que quand je passois toute la matinée à rêver sur le temps, l'espace, & les entéléchies.

Celui donc qui se livre sans réserve aux sciences avec un esprit aussi vif, mais aussi délicat, nuit à son corps de tous les côtés. J'ai vu la personne dont je viens de parler, prise souvent d'une toux convulsive redoutable, ou accablée tout-à-coup d'une fiévre violente au milieu de la conversation la plus douce, mais variée & animée.

Pythagore, qui ne faisoit cas d'une science qu'autant qu'elle pouvoit être un remede à quelque passion, faisoit sentir assez par-là combien il est absurde de se faire une passion si dangereuse de ce qui devroit servir à la modérer. Il est absurde, disoit encore Platon, d'employer son intelligence à des recherches aussi étendues, & de

ne pas réfléchir en même temps ſur ce que peut la raiſon. Quoique la ſcience ſoit comme un aſyle ſacré où l'homme peut jouir entiérement de lui-même, c'eſt toujours une philoſophie menſongere, ſelon Epicure, que celle qui préfere l'apparence de la ſanté à ſa réalité. Mais lui-même n'a pas toujours ſuivi ſa maxime, comme on l'a vu ci-devant; tant il eſt vrai qu'on a droit de dire ſans ceſſe à l'homme, *Connois l'homme!*

Mais ces abus ne ſont pas particuliers aux gens faits, & qui jouiſſent de toutes les forces de leur eſprit: on n'y tombe encore que trop ſouvent à l'égard de la jeuneſſe, même la plus tendre. Combien ne voyons nous pas d'enfans que leurs maîtres, dans l'éducation publique ou particuliere, forcent à ſe remplir la tête de mots, ſous les peines les plus rigoureuſes? Mais qu'en réſulte-t-il? Ces enfans deviennent lourds, bouchés, indolens, ont de fréquens étourdiſſemens, n'en oublient que plus aiſément; parce qu'au lieu de leur cultiver la raiſon, on ne fait que fatiguer

& affoiblir la mémoire par ces exercices forcés. On les oblige à prononcer une même chose quinze ou vingt fois, pour la leur imprimer dans la tête; au lieu de la leur faire considérer, examiner, pour en comprendre le sens : pitoyable méthode d'instruire ! disoit Boerhaave. Celà n'est que trop vrai, ajoute M. de Haller; car, loin de leur analyser une idée composée, & de leur faire sentir avec justesse les idées simples qu'elle renferme, on ne leur en apprend que les syllabes & les sons qui les expriment; & l'on met par-là obstacle sur obstacle au développement d'aucune idée, ou, si quelque idée s'est fait sentir légérement, l'impression n'en est que passagere, & disparoît avec le son.

Cette méthode absurde, quoique consacrée par un aveugle usage, fait donc consister tout le sçavoir des enfans dans la mémoire, tandis qu'elle ne devoit être que dans l'entendement. Mais malheureusement les richesses de la mémoire se peuvent étaler devant le grand nombre des hom-

mes, au lieu que celles de l'entendement ne ſe font appercevoir que par ceux qui ont de l'intelligence, & c'eſt toujours le plus petit nombre. Voilà pourquoi tant de jeunes gens qui avoient brillé dans leurs écoles, ne tiennent que les derniers rangs lorſqu'ils ſont une fois dans le monde. Comme on n'a cherché dans les études qu'à leur charger la mémoire de choſes qu'ils ont d'autant plutôt oubliées, qu'on ne les leur avoit appriſes que pour le moment, & ſans les leur faire comprendre ; ils ſe trouvent incapables d'obſerver, de juger, d'imaginer, &c, en général, incapables de penſer, parce qu'ils n'ont penſé que par emprunt dans leur jeuneſſe, ſous des maîtres qui n'ont jamais ſçu que parler, comme je l'ai déja dit.

Van-Swieten dit avoir vu cette conduite abſurde des maîtres, être cauſe que des enfans qui donnoient les plus belles eſpérances, ſont non-ſeulement devenus ſtupides pour toute leur vie, mais ſont même tombés dans une épilepſie incurable.

C'eſt ainſi que ces maîtres rempliſſent les promeſſes qu'ils avoient faites à des peres & meres, qu'ils ne bercent du plus grand eſpoir, que pour leur remettre autant de victimes de la brutalité & de l'ignorance : c'eſt ſur-tout dans les lieux deſtinés à l'éducation publique où règnent ces abus. L'autorité que les maîtres croient y avoir, ſans être obligés de rendre compte de leur conduite, étouffe à ſa naiſſance le germe heureux dont on avoit lieu d'attendre les plus grandes choſes : mais ces maîtres ſe bornent à trois ou quatre diſciples qu'ils cultivent avec plus de ménagement ; les autres ſont faits pour être le jouet de leurs caprices, ou pour être châtiés tous les jours, s'ils n'apprennent pas ce qui ne leur a été propoſé qu'avec mauvaiſe humeur. J'ai vu pluſieurs enfans ſi effrayés au moindre regard de ces maîtres rébarbatifs, qu'ils ne ſortoient de leur claſſe qu'avec la fiévre. J'ai connu entr'autres un enfant de douze ans, plein de génie, à qui un de ces *maſtigophores* imprima une ſi grande ter-

reur, pour avoir oublié quelques livres, que cet enfant en eut un dévoiement qui dégénera en dyssenterie, malgré tous les remèdes, & en mourut quatre mois après. Ce maître avoit à la fin de chaque semaine cinq ou six cents coups de verges à faire appliquer, disoit-il, à quatre animaux, pour se purger la bile.

Les gens qui ne sont pas faits pour des idées abstraites, ou qui abusent des forces de leur esprit pour abstraire ces idées dont ils s'occupent, ont presque tous le sort d'un sçavant que van-Swieten a vu saisi de vertiges lorsqu'il ne vouloit même écouter qu'une historiette, & tomber évanoui, avec le sentiment d'une lassitude extrême, lorsqu'il vouloit seulement se rappeler quelque chose; ce qui l'obligeoit de rêver jusqu'à ce qu'il tombât enfin évanoui.

Je me suis trouvé jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans un collége où l'on enseignoit la philosophie de la maniere la plus séche & la plus ennuyeuse. Quelques-uns des écoliers les plus loués y devinrent entiérement stu-

pides, d'autres fous, quelques autres boſſus. Quant à moi, je fus aſſez heureux pour n'y rien apprendre. Notre profeſſeur étoit un homme fort pieux, bien inſtruit, & honnête homme. Il trouvoit les ouvrages de Wolff trop courts, trop laconiques, &c. Il employoit donc la meilleure partie de ſon temps à les commenter, les étendre; il ne lui fallut pas moins que huit ans pour enſeigner toute la métaphyſique. Ce travail pénible fit tomber cet habile homme dans une profonde mélancolie, quoiqu'il ſe portât très-bien auparavant, qu'il vécût très-réguliérement, & fût d'une humeur fort enjouée. Il perdit peu à peu toutes ſes forces, devint pâle, maigre, ſe drogua ſans diſcrétion, & par-là s'affoiblit encore davantage. Le ſommeil le quitta : il ſe mit à lire tout ce que l'on a écrit ſur l'hypochondriacie, tomba dans un égarement d'eſprit de quelques jours, & mourut.

Aucun travail d'eſprit ne fatigue tant que celui qu'on fait avec quelque déplaiſir. Je l'ai éprouvé moi-

même. On m'a voulu faire prendre le parti du barreau : une sueur froide me couloit par tous les membres, dès que j'en entendois parler. Un homme qui lit avec de l'ennui, ou qui écrit tel ou tel endroit d'un ouvrage avec mécontentement, s'en acquitte, il est vrai, dès l'abord assez bien; mais bientôt l'esprit se sent comme à la gêne; sa tête s'appesantit; il bâille, se mouche, se frotte le front, ronge ses ongles, & ne tire bientôt de son cerveau rien que de rebutant: voilà pourquoi l'on oublie une si grande partie de ce qu'on lit, & pourquoi l'on est si souvent *sans penser à rien;* état de l'esprit que les Anglois appellent fort bien *nothinking*, ou *swissméditation*, méditation de Suisse. C'est aussi ce qui rend les ouvrages d'esprit si dissemblables à eux-mêmes, en certaines parties, si bigarrés, si bizarres, si foibles; & ce qui est cause que l'on fait souvent tout le contraire de ce que l'on voudroit faire, parce qu'on ne fait pas bien ce que l'on fait avec quelque déplaisir.

De toutes les occupations d'es-

prit, il me semble que celle où l'esprit est comme créateur, nuit le moins, à la longue, par rapport au plaisir qui accompagne & suit l'invention. Sanctorius a donc très-bien dit que l'étude sans passion se soutient à peine une heure, avec la même passion quatre heures, & avec une passion variée jour & nuit, à peu près comme le jeu, où tantôt on se réjouit à cause de son gain, tantôt on se chagrine à cause de sa perte.

On tombe dans différens écarts, si l'imagination est trop long-temps tendue. Les musiciens & les peintres ont été de tout temps des preuves des extravagances dans lesquelles une imagination trop échauffée fait donner l'homme. Les poëtes ont souvent été la victime de leur enthousiasme.

Je crois devoir prévenir ici ceux qui n'ont pas encore l'expérience de leur côté, des abus & des écarts dans lesquels l'imagination fait donner au sujet de la religion; non que je prétende blâmer ici aucun secte ni aucune commu-

communion, & encore moins critiquer la religion. Je n'en veux qu'aux abus qui peuvent intéresser un médecin. Il est en effet douloureux de voir tous les jours traiter sans connoissance de cause des maladies dont la guérison n'exige souvent que les avis d'un honnête homme, & que la compassion seule engageroit à rendre ce service, sans considérer même la profession du médecin.

Combien ne voyons-nous pas de sujets de l'un & l'autre sexe, qu'une piété outrée, & que Dieu n'exige jamais de l'homme, réduit au plus triste état? Ces gens, que la force de l'imagination jette dans les écarts les plus grands, ne veulent-ils pas tous les jours nous persuader qu'un maniaque voit ce qu'un homme sage ne peut absolument pas voir? A les entendre, l'Etre suprême n'est attentif qu'à leur bonheur; n'a d'amour que pour eux, leur en donne à chaque instant des preuves surnaturelles; leur communique sa sagesse au degré le plus éminent, parce qu'ils ont renoncé à tous les principes du bon sens & de

la raison! Ce sont le plus communément des femmes d'une imagination fort vive, & en même temps d'un esprit très-borné, qui tombent dans ces terribles maladies. Cette prétendue humilité, dont elles se font un sujet d'orgueil, leur fait prendre les phantômes de leur imagination pour ce qu'il y a de plus réel; & le monde entier n'est qu'un monde coupable, parce qu'il n'est pas aussi maniaque que ces esprits égarés & dignes d'une vraie pitié.

C'est une espece de fous fort commune, dit M. de Haller dans son grand ouvrage de physiologie, que ceux qui ont une piété superstitieuse, ou qui, préoccupés d'une idée particuliere, se font ces terreurs énormes de l'autre vie, & chez qui cette idée accompagnée de crainte s'imprime si fort par son retour fréquent, qu'elle produit la même conviction & la la même certitude, que si elle avoit passé dans l'ame par le moyen des sens.

Ce sont particuliérement les sens qui sont la cause de ces écarts. La

plûpart de ces malades, consacrés dès un âge trop tendre à un état pour lequel l'homme n'est certainement pas né, sont contraints par leur état d'opposer la résistance la plus grande à des sens qui ne connoissent de maîtres que les lois légitimes de la nature. Un corps nourri dans l'oisiveté, & des nerfs d'autant plus irritables, qu'ils sont toujours dans la contrainte, entretiennent un feu continuel caché sous la cendre, & qui se rallume de temps en temps avec la derniere violence. L'esprit toujours occupé & gourmandé par l'appétit des sens, change, il est vrai, la direction de ces mouvemens involontaires & violens; mais aux dépens de la raison, & à sa propre perte; & l'orgasme impétueux des sens devient bientôt la cause du fanatisme & de la manie la plus caractérisée. La plûpart des ouvrages publiés par ces esprits malades ne sont-ils pas remplis des idées les plus lassives, sous des expressions mystiques qui ne décelent que trop la maladie du corps & de l'ame? Tout lecteur Chrétien raisonnable ne rougit-il

pas de la maniere dont *ces transports d'amour*, *ces révélations*, *ces apparitions*, *ces ravissemens*, *ces extases*, enfin tous ces mouvemens épileptiques sont exprimés?

M. *** (*a*) toute pénétrée de ces idées que l'ardeur de ses sens lui entretenoit continuellement, disoit dans ses accès hystériques : « Mon ame éprouve sans cesse ce moteur aimable qui l'enflamme toute, qui l'use toute, la dévore toute par le feu le plus doux, & malgré cela lui fait chanter un épithalame éternel. » Elle ose même ajouter : « La force de l'esprit arrêta les plaisirs de mon ame : ils vouloient se répandre à l'extérieur, *inferiora versùs ;* mais l'esprit les fit remonter vers le haut. » N'est-ce pas là une fureur utérine bien décidée?

Ces prétendues amours spirituelles consument encore plus le corps, que si l'on se livroit immédiatement à l'appétit des sens, parce que l'orgasme qui les produit dure conti-

(*a*) J'ai supprimé les noms, parce que ce ne sont que les maladies qui nous intéressent.

nuellement. J'ai remarqué que la plûpart de ces sujets écervelés, révérés par certains partis, sont devenus hypochondriaques, hystériques, stupides, & même frénétiques. Un philosophe ne lit pas ordinairement les ouvrages de ces gens si dignes de mépris, ou plutôt de compassion; mais j'ai pensé que la lecture m'en pouvoit être utile dans mon état. Je les ai lus avec plaisir. Quelques personnes me crurent alors réellement épris de ces rêveries; d'autres, qui connoissoient mon aversion pour le fanatisme, me regarderent comme un *esprit fort.* Je laissai penser librement sur mon compte, en cherchant à m'instruire des moyens de me rendre utile à ces malades dont on ne sçauroit trop plaindre le sort.

En effet, quel parti prendra un médecin qui n'est pas instruit de ces écarts de la raison & de leur cause, lorsqu'il sera appelé auprès d'une femme qu'il trouvera aussi séche qu'un parchemin, telle qu'étoit la sœur du sçavant Huet, cet évêque respectable par tant de qualités, s'il

n'eſt pas inſtruit des ſuites funeſtes que peut avoir l'amour myſtique dont cette femme étoit éprife, au point de ne même pas vouloir boire un verre d'eau, & de s'abſtenir même de toute boiſſon ? Telle fut cependant la cauſe de ſa mort, ſelon le témoignage de ſon frere.

M. M. de P. avoit de ces effuſions d'amour tout-à-fait particulieres. Elle étoit d'abord en extaſe, immobile, inſenſible : cet amour la pénétra ; & une nouvelle vie, diſoit-elle, ſe répandit par tous ſes membres. D'un ſaut elle quitta ſon lit, tomba dans une fureur utérine ſi grande, qu'elle ſaiſit une de ſes compagnes, en lui diſant : « Viens donc auſſi avec moi courir pour appeler l'amour ; je ne ſçaurois le nommer aſſez. » Cette femme étoit hyſtérique à un degré éminent, & ſujette à des vertiges & à des ſpaſmes fréquens. Cet exemple fait voir au médecin ce qu'il devroit faire en pareil cas.

C. de G. étoit ſi fort épriſe de cet amour myſtique, qu'elle fut réduite au point de ne plus pouvoir ni tra-

vailler, ni marcher, ni ſe tenir debout, ni même parler. Toutes les femmes, tous les hommes même iroient ſe précipiter dans la mer, ſelon elle, ſi la mer étoit cet amour. Abſorbée dans cet *abyme pacifique* de l'amour le plus doux, elle alloit ſouvent au jardin faire aux plantes confidence de ſa paſſion hyſtérique, ou couroit par toute la maiſon, criant: « Amour, amour, je n'en puis plus! » & ſe rouloit par terre. La violence de cette paſſion lui détruiſit la ſanté au point qu'elle ne put par la ſuite avaler une goutte d'eau, & ne prit aucune nourriture. Elle brûloit au dedans & au dehors, ne dormoit plus: tantôt elle étoit ſaiſie des ſpaſmes les plus douloureux, tantôt elle tomboit dans une ſtupeur univerſelle. Enfin elle cracha le ſang, devint aveugle, muette, & mourut. Les médecins traiterent ces maladies d'effets ſurnaturels, parce qu'ils ne les connoiſſoient pas.

A. de G. Eſpagnole, fut pareillement ſi ſujette aux tranſports de cet amour & de ces mouvemens convul-

ſifs, qu'elle tomba enfin en conſomption. Th. de J. attaquée des mêmes ſymptômes, paſſa par tous les degrés de la paſſion hyſtérique, tomba en paralyſie, & enfin dans un état où ſon corps étoit roulé comme un peloton. Elle étoit très-amoureuſe & très-dévote.

A. Françoiſe de nation, eut dans ſa jeuneſſe une ame tendre & ſenſible, & fut ſujette avec cela à de grands maux hyſtériques; de ſorte que la maîtreſſe qu'elle ſervoit lui recommanda, en femme raiſonnable, le travail comme le ſeul remède qu'il y avoit à oppoſer à ſes viſions. L'hiſtorien de ſa vie dit qu'avant que ſon cœur fût rempli de cet amour myſtique, c'étoit un feu infernal; qu'elle avoit l'eſprit obſédé de mille idées honteuſes & des images les plus laſcives, de ſorte qu'elle ne pouvoit plus ſe contenir, tant le feu de ſon amour impur étoit violent. Après qu'elle eut donc goûté l'autre amour, ces feux changerent de direction: dès-lors les effuſions intérieures devinrent ſi puiſſantes chez elle, qu'il

lui étoit impoſſible, diſoit-elle, de vivre un moment ſans celui qu'elle aimoit; que ce ſentiment l'emportoit ſur tout; qu'elle ne ſçavoit plus où ſe tourner, parce que ſon amour *la tranſportoit par-tout, ſubjuguoit tout.* Elle ſe crut un jour tranſportée dans une fournaiſe, en comparaiſon de laquelle les feux les plus ardens n'étoient rien. Auſſitôt elle tomba en défaillance; ſes forces tomberent enſuite de jour en jour, & elle eut de violentes douleurs arthritiques. Le feu de ſon amour ſembloit conſumer le fond, le centre, l'eſſence de ſon ame : elle avoit en même temps une fiévre continue, & ne pouvoit preſque pas parler. Elle paſſoit, malgré cela, des nuits entieres à veiller & à jouir tranquillement, dit ſon hiſtorien, des baiſers myſtiques dont ſon amant la régaloit dans le plus ſecret de ſon cœur. Dans d'autres momens, elle ſe ſentoit ſi embraſée, qu'elle perdoit l'uſage de la parole & de tous les ſens, ou ſe croyoit entiérement confondue avec ſon amant myſ-

tique. Voilà ſans doute ce qu'on peut appeler une vraie folle.

J'ai auſſi remarqué dans les vies de ces perſonnes infortunées, que leurs ſentimens, leurs tranſports varioient ſelon la différence des climats. G. de Saxe, de la maiſon des comtes de Hakeborn, s'écrioit dans des tranſports plus froids : « O don qui eſt au-deſſus de tous les dons ! être raſſaſiée dans cette apothicairerie des épices de la Divinité, & de s'enivrer ſi fort dans cette cave joyeuſe de l'amour, qu'on ne puiſſe pas même remuer la jambe ! »

On voit paroître tous ces tranſports de folie, & la même manie, dans tous les hommes qui, livrés à leur imagination trop tendue, méconnoiſſent leur deſtination & leur Créateur, & croient plus des fourbes aveugles, que les vérités de la religion qui s'annonce d'elle-même en des termes ſi ſimples & ſi attrayans. Il eſt juſte de s'occuper ſérieuſement des moyens de plaire à Dieu, de lui rendre des hommages ; mais malheu-

reuſement c'eſt par les voies les plus blâmables qu'on tend à ce but, ou d'après les idées & les avis de gens qui ne connoiſſent de raiſon qu'en abjurant tout ſentiment d'humanité, pour ſe couvrir du maſque de l'hypocriſie. C'eſt à ces fourbes que la ſociété doit imputer la perte de tant d'excellens ſujets qui s'enſeveliſſent tous les jours, au grand déſavantage de l'Etat, & pour devenir les victimes de la révolte de leurs ſens.

N'eſt-il pas plus naturel de ſuivre ſa religion, ſans ces grimaces recherchées, ſans cet enthouſiaſme, ou plutôt ſans ces accès maniaques qui prouvent plutôt des forcenés, que des adorateurs d'un Dieu qui ne demande de nous que de l'aimer avec raiſon? Il n'eſt pas ſurprenant que l'imagination donne dans ces excès, lorſqu'une fois la raiſon n'a plus d'empire ſur les ſens, & que tout ce qui eſt ſimple, intelligible, ne frappe plus l'eſprit. Si la foi nous conduit à des choſes incompréhenſibles, elle ne doit le faire qu'autant qu'elle eſt éclairée par une ſaine raiſon, ou il

faut dire qu'on n'eſt Chrétien qu'autant qu'on eſt déraiſonnable.

Souvent ces écarts de l'imagination ſe manifeſtent tout-à-coup dans des gens dont on ne devoit pas attendre pareille ſottiſe. Des gens de l'eſprit le plus ſain & le plus ſolide, n'ont pas été à l'abri de ces malheurs. Un dégoût, un contraſte, un revers, une injuſtice, ont produit ces triſtes effets ſur l'eſprit. C'eſt ſur-tout à la cour où les femmes ſont ſujettes à donner dans ces rêveries, lorſqu'elles ſont vieilles & ne peuvent plus ſe faire admirer. La vieilleſſe qui leur ſillonne le front les avertit, malgré elles, qu'il eſt temps de quitter ce théâtre : elles ne le font qu'avec mille regrets, & ſe jettent toutes dans les abus du fanatiſme, au lieu d'employer le reſte de leurs jours à rendre au Créateur des hommages tels qu'il les exige. Comme ce ſont ſur-tout les grands à qui il faut un médecin pour la moindre incommodité, il faut ſe rendre très-attentif aux diſcours de ces eſprits malades qui ne peuvent vivre juſqu'au dernier

moment que par imagination, parce qu'ils ont toujours vécu de cette maniere. Je plains un médecin qui a de pareilles malades : sa réputation y court toujours des risques. C'est par un écart subit de l'imagination, que Swammerdam brûla les sçavans ouvrages qui lui avoient coûté tant de peines, & qui prouvoient la sagesse infinie du Créateur d'une maniere si intéressante & si solide. Swammerdam cessa de voir le réel, pour admirer l'invisible en lui-même ; il devint fanatique.

Il seroit à souhaiter que les médecins qui sont attachés à des maisons religieuses, eussent assez d'autorité pour dispenser certains sujets de ces longues méditations auxquelles la régle les oblige. Il est inconcevable à quel point ces exercices dérangent des têtes foibles, sombres, pleines d'idées, & sur-tout combien ces instans contribuent à rendre aux sens l'empire qu'une vie plus occupée leur ôteroit. J'ai vu des sujets cloîtrés m'avouer de bonne foi les combats, & même les troubles singuliers qu'ils

éprouvoient alors, & regarder ces heures, qu'ils appeloient perdues, comme la ſource de tous les maux qui arrivent dans les cloîtres. Un médecin portera donc auſſi ſon attention ſur cet objet.

Les femmes donnent plus volontiers dans ces extravagances ou ces écarts de l'imagination, à cauſe de leur organiſation plus foible, plus ſenſible & plus irritable. Un homme ſolitaire, & qui eſt toujours vis-à-vis de lui-même, y donne plus aiſément qu'un homme qui eſt dans le monde, & diſtrait à chaque inſtant par des occupations qui ſe varient ſans ceſſe, & empêchent par-là l'eſprit de ſe fixer trop long-temps ſur un même objet. Ceux qui ſe livrent ſans garder de meſure à des réflexions ſpirituelles, ſentent d'abord une peſanteur de tête, ont des étourdiſſemens, deviennent pâles, foibles; éprouvent des battemens violens de cœur, ce qui eſt quelquefois la ſuite d'une diſtenſion de l'aorte : ils tombent auſſi en défaillance. Enfin, quand l'imagination prend un eſſor trop élevé, tout

discernement & tout jugement cesse dans ces sujets, qui n'ont plus, pour ainsi dire, qu'une sensation, ou qui, pour mieux dire, sont des visionnaires achevés.

Dans cet état déplorable, les ravissemens se succèdent sans cesse; l'enthousiasme tend tous les ressorts de l'ame, qui se transporte dans des régions imaginaires, prophétise, conjure les démons, commande à tous les êtres de la nature. Un philosophe de nos jours, & singulier dans son individu, dit d'une toute autre espece d'hommes : « Qui sçait jusqu'à quel point les méditations continuelles sur la Divinité, & l'enthousiasme de la vertu qui se trouve dans les ames sublimes, peuvent troubler l'ordre didactique des idées ordinaires? » Il en est de ces esprits livrés à l'imagination, comme d'un homme monté sur le sourcil d'un rocher; c'est toujours un vertige qui les précipite.

La profonde méditation des vérités transcendantes, & cependant accessibles, est quelquefois tout aussi

nuiſible que le ſont les raviſſemens ſpirituels. L'attention, qu'on peut appeler la mere des ſciences, fixée trop long-temps, ſe relâche malgré nous; l'eſprit ſe relâche avec elle, & le corps s'abat en même temps. Ce relâchement eſt toujours ſuivi d'une grande irritabilité, d'une ſenſibilité extrême. La vérité brille alors devant les yeux de ces gens trop long-temps attentifs, comme un feu de paille qui jette ſubitement une grande flamme, & s'éteint de même. Le pénétrant Kloechof dit qu'un eſprit occupé à approfondir, à comparer, à démêler des idées peu communes & fort compliquées, & qui veut embraſſer tout, & étendre les bornes d'une ſcience quelconque, devient délicat, méfiant, timide & enclin à la colère.

Toute méditation profonde exige qu'on s'arrête long-temps ſur l'objet qu'on examine, qu'on le réſolve en toutes ſes parties, qu'on conſidere ces parties en détail & dans les rapports qu'elles ont avec le tout, qu'on ne ſe laiſſe détourner de cet examen

par aucune idée étrangere. Voilà pourquoi la profondeur des réflé-xions eſt le chemin qui tend droit à la mélancolie, laquelle abſorbe toutes les idées en une ſeule. Carnéade évitoit tous les feſtins, oublioit les ſoins ordinaires, même de manger; juſques-là, que ſa concubine étoit obligée de lui couper les morceaux, & de les lui porter dans la bouche. Il falloit, dit Plutarque, forcer Archimède à tous les plaiſirs de la ſociété. S'il étoit ſeul, il s'occupoit à tracer des figures géométriques ſur les cendres de ſon foyer, & même ſur ſon corps, lorſqu'il s'oignoit d'huile. Viete, occupé de ſes calculs, oublia de dormir, &, pendant trois jours, de boire & de manger, n'entendoit plus, n'appercevoit plus rien. Varignon étoit étonné, tous les matins, quand on lui diſoit qu'il n'étoit pas au ſoir, mais au matin. Newton tomba dans une mélancolie qui le privoit de toute penſée; état d'où ſes amis ne le tirerent qu'en l'empêchant d'être ſeul,

& en l'entretenant de choſes agréables. La Caille étoit toujours ſi abſorbé dans ſes grandes recherches, qu'il ne pouvoit tenir deux mots de converſation. La Fontaine n'entendoit, ne voyoit rien, quand il étoit occupé de ſes grandes vérités morales, & ne diſoit jamais deux mots.

L'eſprit qui tend à la mélancolie, ſent d'abord cette vivacité dont j'ai parlé : elle eſt ſuivie d'une inſomnie continuelle, & quelquefois de douleurs qu'on ne peut pas définir. C'eſt ce qui arriva à Boerhaave, après avoir médité ſur une choſe importante du matin juſqu'au ſoir, ſans diſcontinuer, il fut ſix ſemainas entieres ſans dormir; tout lui étoit indifférent : ſon eſprit étoit inſenſible à tout; à la fin, il ſentit par-tout le corps les douleurs dont je viens de parler : il les attribua à ce que les eſprits vitaux rentroient dans leurs vaiſſeaux ordinaires, pour ſe répandre par-tout le corps. Quoiqu'il ſoit aiſé de ſe tromper dans l'explication de choſes obſcures, cette penſée

de Boerhaave me paroît d'autant plus remarquable, que j'ai obſervé que, dans les paralyſies qui ſuccedent à l'apoplexie, il ſe fait quelquefois ſentir dans les membres malades une douleur inſupportable, toutes les fois que ces membres ſe diſpoſent à un meilleur état. J'obſerve auſſi que ces douleurs ſont réellement ſuivies d'un mieux.

La trop grande application fait même périr des ſçavans qui ne ſont pas ſuſceptibles de grandes paſſions. J'eus en Suiſſe, dans ma premiere jeuneſſe, pour maître de langue hébraïque & de philologie orientale, un profeſſeur que je puis appeler un homme extraordinaire, tant par rapport à ſon érudition, que par rapport à ſon génie, ſon caractere & ſes mœurs. Il parloit preſque toutes les langues modernes avec les graces qui leur ſont particulieres à chacune, poſſédoit ſupérieurement les langues principales de l'Orient, ſur-tout l'arabe, conjointement avec la philologie relative à ces langues. Il tenoit

dans sa plus vaste étendue toute la littérature, depuis le plus bas degré du sçavoir de pure mémoire, jusqu'au plus haut degré du goût le plus exquis : il tenoit aussi l'histoire de tous les temps & de toutes les nations, leur philosophie, leur théologie, leur politique, & n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit lu dans sa vie. Cette érudition sans bornes, étoit relevée par un génie philosophique encore plus grand, qui en sçavoit employer les moindres parties avantageuses, & qui, tendant en tout au grand, embrassoit le tout par le tout, & voyoit clair dans l'obscurité la plus sombre. Sa science, son goût, son esprit créateur, ses idées lumineuses, la beauté, la clarté, la précision & l'énergie de son style lui auroient mérité une place parmi les écrivains du premier ordre; mais son nom ne se trouve pas dans leurs vains catalogues.

Ce théologien Suisse, qui réunissoit en lui seul un monde entier, n'avoit cependant aucune passion que l'é-

tude : il avoit une tranquillité d'ame si grande, que le tonnerre étant tombé dans son cabinet, lorsqu'il y étoit à lire, il ne quitta même pas son livre, tandis que toute la maison étoit dans la consternation. Il paroissoit n'avoir d'amitié pour personne, sans cependant être ennemi de qui que ce fût : c'étoit une suite de sa premiere éducation ; car il avoit vécu jusqu'à dix-sept ans dans le pays le plus affreux de notre canton, & avoit couru nu-pieds, jusqu'à neuf ans, par ces monts énormes & ces vallées effroyables, avec les paysans du désert dont son pere étoit le pasteur. Il n'avoit aucunement plu à ses camarades, & encore moins aux anciens du lieu. Ceux-là l'accusoient de s'éloigner quelquefois d'eux subitement, de s'asseoir derriere un buisson, & de penser. Ceux-ci prédisoient qu'on ne feroit rien, c'est-à-dire qu'un sçavant, de ce garçon singulier ; ou que, s'il tournoit au bien, on en feroit un homme considérable, c'est-à-dire un rustre pareil à eux. Dans le temps même où

il auroit été l'homme peut-être le plus important de l'Europe, on le vit très-peu en société. Ses plus grands admirateurs, si l'on en excepte quelques femmes d'esprit, avoient rarement l'avantage de sa conversation : toute sa vie étoit une méditation & une lecture presque continuelle ; il lisoit ordinairement au lit pendant le jour : cependant il alloit se promener sur nos Alpes pendant l'été, & une ou deux fois en Italie : il sçavoit goûter toutes les beautés de la nature.

Il étoit de la plus robuste constitution ; l'on m'a même dit qu'il auroit pu partager avec Hercule les plaisirs d'une nuit. Sa santé a été constamment très-forte jusqu'à l'année qui a précédé sa mort. Il avoit le corps bien fait ; sa démarche étoit négligée, paresseuse ; son visage noir & maigre : il mangeoit beaucoup, & tous alimens de difficile digestion ; il buvoit sobrement. Un an avant sa mort, il commença à éprouver quelques fluxions auxquelles il ne fit pas attention. Six semaines avant de mourir, il parut

comme malade ; eut une petite fiévre irréguliere, de violens maux de tête, tantôt d'un côté, tantôt par toute la tête, & qui se calmoient quelques heures après : il se sentit à la poitrine & au bas-ventre des tensions hypochondriaques, & n'avoit que peu d'appétit ; aussi ne mangeoit-il pas de son propre mouvement : il avoit un sommeil inquiet, & même quelques légeres absences d'esprit.

Dans ces circonstances, il fit usage d'un breuvage amer qui parut ne faire que peu d'effet. On appela un médecin, qui pensa qu'il y avoit quelque léger mal dans les intestins : il conseilla l'usage de l'infusion de chardon béni, espérant que la transpiration feroit cesser tout le mal. Mais les mêmes symptômes réitérant toujours, ce médecin employa de doux purgatifs pour le soulager. Le malade se crut assez bien pour présider à l'examen public de ses écoliers. L'assemblée remarqua que cet homme qui mettoit tant d'ordre dans ce qu'il disoit, devenoit diffus, & qu'à la fin il s'égaroit, quoique tout ce qu'il

disoit, même dans ses égaremens, fût d'excellent latin. On le pria de finir, vu qu'il étoit malade; & on le conduisit chez lui. Dès qu'il se fut couché, tout alla plus mal: il se plaignit d'une très-vive douleur de tête, qui se calma; mais rarement son esprit étoit assez à lui: il parloit peu, avec peu de raison, &, contre sa coutume, toujours en latin. Il étoit foible, défait & jaune, dormoit, ou parloit sans suite.

Dans ces circonstances, son frere & celui qui lui succéda à sa chaire, pensa que le siége de la maladie étoit à la tête, & que le médecin ne la connoissoit pas. On fut donc demander avis au docteur Ith, qui, comme médecin à l'armée Prussienne, a mérité l'approbation d'un Roi qui ne juge pas des philosophes par la barbe. Il trouva, avec cette pénétration à laquelle rien n'échappe, le siége du mal. Il ordonna de forts purgatifs qui ne firent rien; de forts lavemens, & aussi inutilement; enfin une médecine qui auroit suffi à six hommes robustes, & avec un effet

effet étonnant. La maladie diminua ſubitement. Le goût revint au malade, auſſi-bien que la raiſon & l'uſage des ſens : ſon eſprit manifeſtoit cependant une foibleſſe conſidérable dans la ſubſtance médullaire.

Depuis ce temps-là, le malade ne prit par jour qu'une taſſe de chocolat, & but un peu des eaux de Weiſſembourg : il garda toujours le lit. On eut alors les plus grandes eſpérances ; mais bientôt le malade devint ſtupide de nouveau. Je ne ſçais quelle femme lui fit prendre de l'eſſence douce de Halle, laquelle acheva de lui déranger l'eſprit. M. Ith conſeilla là-deſſus de forts purgatifs, enſuite de moins actifs. Le malade ſe releva encore de ſon extrême foibleſſe ; il eut une fiévre preſque imperceptible : la raiſon lui revint preſque entiérement : il mangea avec appétit ; mais ne vouloit pas qu'on le mît ſur ſon ſéant, & moins encore qu'on le tirât du lit : il eut auſſi en même temps ſes évacuations naturelles, peu copieuſes, il eſt vrai, mais aiſées.

Bientôt après, cet homme supérieur perdit toute sensibilité : toutes ses fonctions se troublerent, & cesserent enfin. Il mourut dans sa cinquante-deuxieme année, après avoir été une semaine entiere sans donner aucune marque d'un être raisonnable.

M. Ith fit l'ouverture de cet homme qui avoit été un prodige si étonnant de la grandeur & de la profondeur de l'esprit humain. Il trouva le crâne très-mince, & le cerveau, avec sa partie postérieure, extraordinairement volumineux. Les vaisseaux de la dure-mere étoient très-pleins, & particuliérement la faux. Entre la dure-mere & la pie-mere, & entre celle-ci & l'arachnoïde, le docteur Ith trouva environ deux onces d'eau ; il en trouva sept à huit onces dans les ventricules latéraux, une once & demie dans le troisieme, & autant dans le quatrieme. Voilà la quantité d'eau qui fit d'un si grand génie un animal dans le sens le plus précis.

Toutes ces observations & ces ex-

périences nous montrent combien la trop grande application eſt dangereuſe, ſur-tout avec une vie retirée & ſolitaire ; combien l'on eſt fou de ſe tuer pour vivre, & de ſe faire périr pour s'immortaliſer ; & combien il vaudroit mieux, pour la ſanté, être bûcheron qu'homme de lettres. C'eſt avec raiſon que Rouſſeau loue l'ami des hommes, lequel imagina, ſur les bords de l'Oronoco, de preſſer entre deux planches la tête des enfans, de l'applatir & de l'allonger, afin de les préſerver d'avoir de l'eſprit. Si la nature, dit-il encore, nous a faits pour vivre en ſanté, la méditation eſt donc un état contre nature ; un homme qui s'enſevelit dans ſes réflexions, eſt par conſéquent un animal dégénéré.



CHAPITRE VIII.

De l'Observation de plusieurs choses externes qui ne sont pas comprises dans les six choses non naturelles.

LEs habits sont devenus, chez les nations civilisées, un des premiers besoins de l'homme. Mais on se couvre plus pour faire voir la couverture, que pour défendre le corps des injures de l'air. Cependant l'envie excessive de laisser appercevoir quelque chose, est devenu un droit que la société a été obligée d'accorder aux femmes, par la plus basse condescendance. Les dames, sous Louis XIV, découvroient même leurs épaules; plusieurs découvrent aujourd'hui les bras autant qu'il est possible. Dans toute l'Europe, les dames ne se contentent pas de laisser appercevoir leur sein à travers une gaze; elles le découvrent, l'étalent même sans rougir, & sans penser à ce qui peut quelquefois leur en résulter de mal. Dans le

Pégu, les femmes ſont habillées de maniere qu'à chaque pas elles offrent impudemment à l'œil du premier venu, ce que la femelle de l'*ouran-outang* cache de ſa patte. Je ſçais que l'habitude d'être découvertes, empêche que les femmes ſoient incommodées des impreſſions de l'air; cependant il en eſt toujours quelques-unes qui en ſont la victime : j'en ai vu périr pluſieurs. Mais en général, elles ſe perſuadent trop que la nature les a faites pour être vues.

La maniere dont on éleve les filles aujourd'hui, tend principalement à leur former la gorge ; auſſi la plûpart des femmes n'ont-elles d'eſprit que ſur leur ſein. On leur comprime le bas du tronc par un corps-de-jupes, afin que la partie ſupérieure en ſoit d'autant plus libre, que le ſang s'y porte en plus grande quantité, que la graiſſe s'y répande plus aiſément, & que tout ſe réuniſſe à former ce parterre où la volupté vient animer les plaiſirs. Il eſt des endroits où les bourgeoiſes ne ſe découvrent le ſein que les jours de

cérémonies ; dans ce cas-là, cette nudité de la gorge n'eſt pas toujours ſans danger. Je penſe donc que les lois de ces pays devroient défendre à toutes les femmes de ſe découvrir ainſi, ou de le leur permettre à toutes, & en tout temps.

Mais une choſe qui mérite plus d'attention de la part d'un médecin, c'eſt le corps de baleine dont on ſerre & comprime le corps des jeunes filles. Je ne ſçais comment on s'eſt imaginé trouver là-dedans quelque avantage pour la fineſſe de la taille. Cela eſt ſi peu vrai, qu'à Londres, où l'on voit les tailles les plus fines, on n'en fait plus porter aux jeunes filles ; quoique cependant cette compreſſion paroiſſe de quelque avantage en certaines occaſions.

Je remarque que les perſonnes délicates ſont quelquefois obligées de porter des corps mous, parce que ſans cela il leur eſt impoſſible de ſe tenir droites ; mais j'obſerverai auſſi que la compreſſion déraiſonnable à laquelle on ſoumet les filles, produit de très-funeſtes effets, tels

que des maux d'eſtomac, & cela tôt ou tard; la ſuppreſſion irrévocable des règles, & tout ce qui s'enſuit; une bouffiſſure, des fluxions, des affections hyſtériques, des évanouiſſemens, une profonde mélancolie, des couches difficiles, & même des apoplexies. Je n'entreprendrois pas de traiter une dame de l'une ou l'autre de ces maladies, à moins qu'elle ne renonçât à ſon corps, ou qu'elle ne mît au moins un très-large eſpace entre cette cuiraſſe & ſes côtes. Ruſſel dit que les femmes ne ſe lacent pas du tout à Alep, & que cette conduite, jointe à leurs bains fréquens, eſt cauſe que ces femmes accouchent toutes très-aiſément dans toute la Syrie.

Les femmes font plus de cas de leur beauté que de leur vie : je les plains donc lorſqu'elles ſont obligées, par l'uſage ou par pure cérémonie de religion, de porter des corps de baleine, qui alterent en même temps & leur beauté & leur ſanté. Cette barbare coutume règne dans différens endroits de la Suiſſe, où une

femme ne peut paroître à l'église sans cette cuiraſſe. Il y a même des endroits où les femmes portent des corps qui les rendent comme boſſues. Dans une ville de la Suiſſe, où Rouſſeau a trouvé un apologiſte public, on force, par pure cérémonie de religion, les femmes à porter une machine forgée de groſſes barres de fer, à laquelle on donne le nom de corps-de-jupes. Une demoiſelle de cette ville demanda, il y a quelque temps, au magiſtrat de ſon endroit la permiſſion de paroître à l'égliſe ſans cette cuiraſſe conſacrée par l'uſage, laquelle lui cauſoit de grands maux d'eſtomac & des affections hyſtériques. On ne lui accorda ſa demande que ſur le certificat d'un médecin pieux & conſcientieux; &, moyennant deux mille quatre cents cinquante-deux livres dix ſous, ou neuf cents gouldes ordinaires, elle peut aller à l'égliſe rendre ſes hommages & ſon culte au Créateur. Il eſt bon de remarquer que, lorſque les femmes enceintes ne peuvent plus mettre ce harnois, elles ſont excluses de l'égliſe.

On s'habille (*a*), en général, trop chaudement; en voulant par-là se garantir du froid, on s'y rend trop sensible. On a pris des Anglois l'usage de porter sur le corps même une camisole de flanelle; ce que Cheyne avoit grande raison de blâmer, parce qu'elle entretient une sueur presque continuelle. Ces sueurs ne peuvent être autorisées que par l'abus des préjugés; cependant c'est l'habitude qu'il faut envisager dans toutes les choses de ce genre. Si l'on est accoutumé à être vêtu chaudement, il ne faut quitter les habits d'hiver que fort tard, & les reprendre de bonne heure; ou l'on s'exposeroit à avoir en automne des rhumes, des toux, des dévoiemens, & au printemps des pleurésies & des inflammations de poitrine. On doit même, en certaines circonstances, faire attention aux

(*a*) Hippocrate ne regardoit pas comme indifférent d'avoir l'un ou l'autre habit en telle ou telle saison, & à tel âge, & dit que plusieurs enfans sont morts faute des soins requis à cet égard.

habillemens que l'on a dans le lit. M. de Haller a vu les lochies d'une femme en couche s'arrêter au second jour, & la malade en mourir, pour avoir changé de chemise. On doit faire la même attention par rapport aux règles. Quoiqu'il y ait souvent plus de préjugé que de raison par rapport à cela, il n'est pas moins vrai que quelques femmes se sont trouvées très-mal d'avoir changé de linge lors de leurs règles. Elles peuvent changer de linge sans inconvénient, en reprenant bien chaude une chemise qui a déja été mise.

Malgré ces réflexions, il faut convenir que ce seroit donner dans l'abus, que de pousser trop loin l'attention sur mille choses de ce genre, & d'attribuer à une cause des effets qui n'en peuvent pas être résultés. Tous les soins des médecins, toutes les règles d'hygiène, n'empêcheront jamais les hommes de commettre volontairement des fautes qui les jettent dans les maladies les plus funestes. Faire le danger plus grand qu'il

n'eſt, eſt pareillement un abus ; c'eſt proſtituer l'honneur de l'art, & reſſembler à un viſionnaire qui crieroit avec ſa noire miſanthropie, qu'il faut abandonner toutes les affaires pour ſe confiner dans un déſert, & gagner le ciel dans l'indolence.

Certain médecin qui a eu plus de réputation que de ſçavoir, mais fait pour plaire aux femmes par ſes petits talens, n'auroit pas permis à une jolie femme de s'expoſer à l'air ſur les ſix heures du ſoir, dans un beau jour d'été, ſans être bien couverte, pour éviter les fraîcheurs : il vouloit qu'un appartement fût clos en Juillet juſqu'à onze heures du matin, & qu'on le fermât à midi. Il ſçavoit combien un gant devoit avoir d'épaiſſeur pour ne pas faire trop ſuer ; combien un éventail devoit peſer, pour ne pas cauſer de crampes aux doigts ; quelles différentes ſortes de mouchoirs il falloit ſur le cou, ſelon les différentes ſaiſons ; quelle coeffe étoit plus propre à garantir des maux de tête, & de ces petits rhumes qu'il ſçavoit cependant ſi bien mé-

nager; combien l'on devoit prendre de prises de tabac par jour, & de quelle étoffe devoit être un soulier, pour ne pas avoir des engelures; quelles précautions il falloit en ôtant & en remettant sa perruque, & sur-tout combien la soupe étoit pernicieuse à l'estomac.

Mais un médecin Allemand s'est illustré, il y a quelques années, en écrivant de la maniere la plus plate & la plus ridicule, sur les maladies qui ne viennent que des habillemens qui ne garantissent pas assez du froid. Il se dit praticien à Francfort, & nous apprend que la tête est la plus noble de nos parties; que le cerveau, suivant les découvertes de l'anatomie, a des vaisseaux sanguins très-tendres; que le sang s'épaissit par le froid, & s'arrête dans le cerveau, sur-tout chez les femmes avancées en âge, lorsqu'elles vont tête nue dans toutes les saisons, mais particuliérement au milieu de l'hiver, ou quand elles ne se couvrent la tête que d'un bonnet presque invisible; que de cette légere couverture il résulte

des fluxions, des maux de dents & d'oreilles, de violentes douleurs de tête, la mélancolie, la manie, une apoplexie, une paralyſie, des crampes, des léthargies, & la mort. On voit combien j'aurois de choſes à dire ſur cet expoſé; mais, ſauf le reſpect dû à l'habileté du docteur Allemand, on pourroit lui demander comment il prouveroit ſes aſſertions. Quant aux maux de tête, d'oreilles & de dents, que je remarque ſouvent aux dames qui vont tête nue, on peut le lui accorder.

Ce praticien ne veut pas non plus que le cou ſoit découvert, ſur-tout celui des femmes qui ne l'ont pas blanc & ſans tache: il penſe qu'il en réſulte un gonflement des amygdales & de la luette, un enrouement, la ſquinancie, la toux. Il permet encore moins de découvrir la gorge: il en déduit la pleuréſie, les endurciſſemens trop communs qu'on ſent aux mamelles; & ſouvent les coliques des nourriçons, lorſque les nourrices ne ſe garantiſſent pas aſſez du froid. M. le docteur a raiſon, quant

au cou & à la gorge, en tant qu'on n'y est pas habitué ; car ces parties sont plus à découvert que le cerveau. L'anatomie lui a sans doute appris que son cerveau est garni d'un bonnet assez visible, qu'on peut appeler un vrai crâne.

Les hommes les plus robustes, dit le docteur, sont quelquefois pris de ces coliques, quand ils sont saisis d'un froid au bas-ventre : plusieurs ont une diarrhée, s'ils ne se couvrent que légérement ; d'autres sont attaqués de dyssenteries, s'ils s'exposent trop long-temps le bas-ventre à l'air du soir : les femmes sont fréquemment prises de maux hystériques, si elles ne se garantissent pas suffisamment le bas-ventre du froid qui fait à la matrice une impression dangereuse : nombre de femmes s'attirent la suppression de leurs règles, en se contentant d'un habillement léger, & en ne se garantissant pas le bas-ventre du froid : l'expérience a fait voir que le froid arrête les lochies, & fait périr ainsi les femmes en couches ; qu'il cause des enge-

lures aux pieds & aux mains. L'auteur a raiſon à l'égard de la colique, de la dyſſenterie, de la diarrhée, des engelures & des lochies. J'ignore ſeulement quel rapport il y a entre le bas-ventre des dames de Francfort, & l'air du ſoir. Ne ſeroit-il pas mieux gardé qu'au Pégu ?

Les bains trop chauds ſont extrêmement nuiſibles. Hippocrate avoit établi à cet égard une règle eſſentielle, que l'on a négligée bien mal-à-propos. Le bain chaud, dit-il, fortifie, ſi la chaleur naturelle du corps eſt plus grande que celle du bain ; il affoiblit, s'il eſt plus chaud que la chaleur naturelle du corps. P. Alpin a remarqué que les Egyptiens s'affoibliſſoient par l'abus des bains autant que par celui des plaiſirs de l'amour.

Comme je demeure à une petite lieue des bains de *Habsbourg*, célèbres depuis long-temps par leurs vertus ſalutaires, & devenus aujourd'hui ſi intéreſſans pour nous, par la ſociété helvétique fondée dans leurs bocages pacifiques, entre pluſieurs amis des deux religions de nos cantons, & qui

s'y assemblent tous les ans en grand nombre; j'ai toutes les occasions possibles de reconnoître la vérité de la règle d'Hippocrate, que je viens de rapporter. Ces bains, qu'on appelle aussi bains de *Schinznach*, sont très-nuisibles à toutes les personnes délicates & foibles, si on les prend trop chauds. J'ai remarqué nombre de fois qu'au contraire ils fortifient singuliérement, si on en use selon la maxime d'Hippocrate. Voilà pourquoi ils guérissent, comme je l'ai souvent vu, des crampes violentes d'estomac, & les gonflemens de ce viscere qui en résultent; des enflures hydropiques. Des sujets abattus par des douleurs de goutte, & qui ne pouvoient plus se soutenir, s'en sont si bien trouvés, qu'ils recouvrerent leurs forces, au point de marcher aussi bien qu'en pleine santé. J'ai vu nombre de militaires qui, malgré la guérison de leurs blessures, ne pouvoient plus se soutenir, prendre ces bains avec tous les succès, & quitter leurs béquilles après l'usage de ces eaux salutaires. C'est aussi

par le degré de chaleur qu'on donne à ces bains, que les fleurs-blanches augmentent dans certaines femmes, tandis que d'autres en guériſſent. Ils ſont pareillement très-nuiſibles aux enfans noués, quand on les leur fait prendre trop chauds; & leur font des merveilles, ſi l'on ſuit la règle d'Hippocrate.

Short dit qu'on connoît le bon effet du bain froid, à la chaleur qui ſuccède au froid, à la rougeur, à la ſueur légere; & que ſi l'on reſte avec un ſentiment de froid après le bain, il faut s'en abſtenir. Je trouve cette maxime vraie en tout; il en eſt de même à l'égard des bains chauds.

On doit ranger les odeurs parmi les choſes externes qui ont de l'influence ſur l'économie animale. Quoique je ne croie pas Linnæus, quand il nous dit que l'*alcée* ne cauſe d'évanouiſſement à une fille, que quand elle a perdu ſon pucelage; & qu'une fille laſcive charme les garçons, comme les exhalaiſons d'une chienne attire les chiens: il eſt cependant vrai que nombre d'odeurs agiſſent d'une

maniere déterminée, & sur certains sujets plutôt que sur d'autres. On sçait que le safran contient un principe volatil qui jette dans des ris involontaires & insensés. L'odeur du musc cause des évanouissemens à des personnes délicates, & l'odeur de l'assafetida fait revenir de ces foiblesses. L'odeur des fleurs de féve, de roses, de pommes, & en général la plûpart des odeurs agréables, sont contraires à des sujets hypochondriaques ou hystériques; quoique la mode & l'imagination fassent ici des exceptions à la règle.

On voit très-souvent des femmes du bon ton révoltées d'une odeur, par la seule raison que cette odeur se sera fait sentir à des gens de bas étage qui se seront trouvés là : car ces femmes minaudieres ne mettent de prix aux choses, qu'autant que le bas étage de la société n'en peut pas jouir. Les odeurs par lesquelles les femmes se donnent leurs vapeurs, sont quelquefois aussi le moyen (a)

(a) Voyez ce que j'ai rapporté sur le musc, dans le Traité des Fiévres de M. Grant.

de les faire paſſer. On faiſoit autrefois un cas particulier de l'eau de la reine de Hongrie ; & aſſurément les femmes n'en auroient pas abandonné l'uſage, s'il étoit vrai qu'Eliſabeth, reine de Hongrie, eût conſervé ſa beauté, avec cette eau, juſqu'à ſa quatre-vingtieme année. Boerhaave dit que les femmes Hollandoiſes perdoient l'odorat par l'abus de cette eau : c'eſt ce qui peut arriver pareillement par l'abus de toutes ſortes d'odeurs.

Je ſuis preſque dans le cas d'Ariſtippe à l'égard de quelques odeurs. Ce philoſophe aimoit les parfums, & combloit en même temps de malédictions les petits-maîtres de ſon temps qui en étoient chargés, & étoient cauſe qu'Ariſtippe ne s'en ſervoit pas. Les ſots raiſonneurs tiroient chez les Grecs, auſſi-bien que nos petits eſprits, des concluſions *à minori ad majus ;* & d'un parfum ou d'un habit, à l'homme même.

Les choſes externes dont l'influence peut être regardée comme cauſe éloignée des maladies, ſont en beaucoup

plus grand nombre qu'on ne le penſeroit ; mais je me contente d'en avoir ſeulement produit quelques exemples. Un médecin prudent ſçait ſe rappeler au beſoin toutes les circonſtances qui méritent ſon attention.

CHAPITRE IX.

De l'état antérieur du Corps, conſidéré comme Cauſe éloignée des Maladies.

On entend par cauſes éloignées des maladies qui ont leur ſiége dans le corps même, toute qualité inhérente au corps, moyennant laquelle le corps peut devenir malade. Toutes les cauſes éloignées dont il a été fait mention juſqu'ici, ſont de la claſſe des cauſes occaſionnelles. En ſuppoſant donc telle diſpoſition ou telles qualités du corps, nous ſommes naturellement ſuſceptibles de maladie, lorſque telle cauſe occaſionnelle agit ſur nous. La meilleure pathologie fait conſiſter cette diſpoſition du corps dans la liaiſon & la cohéſion de nos ſolides qui n'oppoſent pas

une réſiſtance abſolue; dans la quantité & le mélange des humeurs; dans le nombre, la délicateſſe & la complication des vaiſſeaux de toute eſpece; dans une ſuperficie qui préſente des milliers de pores ouverts par-tout; dans une ſenſibilité & une mobilité conſidérable; dans l'accord des mouvemens, lequel fait la baſe générale de nos fonctions; dans la correſpondance & la ſympathie de toutes les parties actives du corps; enfin dans les lois communes & invariables de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps.

Cette diſpoſition du corps, que j'appellerai conſtitution, varie en général ſelon l'âge, le ſexe, le tempérament, & ſelon certaines ſingularités de la nature qui quelquefois s'écarte de ſes lois ordinaires.

Je paſſe donc directement à la conſidération de cette diſpoſition dans les individus, parce que le général ſe trouve toujours dans le particulier. On a de la diſpoſition à certaines maladies plutôt qu'à d'autres, ſelon la diverſité de l'âge. Dans la

premiere enfance, l'homme eſt beaucoup plus ſenſible & plus mobile que dans un âge fait, à cauſe du volume conſidérable de la tête, proportionnément aux autres parties. C'eſt ce qui fait que les petits enfans ſont ſujets à toutes ſortes de maladies convulſives, conſéquemment à l'effet de l'irritation qui eſt toujours très-grande chez eux. La ſeule acidité qui ſe trouve dans l'eſtomac & dans les inteſtins, leur cauſe déja les ſpaſmes les plus violens, tandis qu'elle ne cauſe dans les adultes que le ſoda & la cardialgie : auſſi la plûpart des enfans meurent dans les convulſions. Les enfans des Négres y ſont ſi ſujets, même à leur naiſſance, qu'on eſt obligé de les enfermer pendant les neuf premiers jours dans des endroits chauds, parce qu'ils ſont ſaiſis d'un tetanos maxillaire qui les fait périr, ſi l'air extérieur fait la moindre impreſſion ſur eux.

Après la deuxieme année, il reſte aux enfans, outre le manque général de force, une foibleſſe particuliere à l'eſtomac & aux inteſtins. Ils man-

gent immodérement, & digerent mal; c'eſt pourquoi il s'amaſſe ſi aiſément dans leurs inteſtins une matiere corrompue: de-là réſultent les vers qui les tiennent à la torture, & les obſtructions des glandes méſaraïques. Leurs membres encore trop tendres ſe nouent : le ſang & les humeurs ſe dépravent; & il paroît mille différens maux qu'on ne ſçait à quelle cauſe attribuer, ſur-tout des fiévres hectiques; des maladies cutanées, dans leſquelles ils ſont marqués, comme je l'ai ſouvent vu, de taches pourprées, rondes ou en vergetures, leſquelles deviennent enſuite violettes, brunes, jaunes, rendent une eau âcre, & que je n'ai pu guérir qu'avec de doux évacuans, & en rétabliſſant les digeſtions.

Les maladies cutanées dont ils ſont attaqués, les rendent quelquefois ſourds & aveugles, ſi on les traite mal. Il leur vient des gales à la tête, & dont la matiere leur cauſe la toux la plus cruelle, des *tophus* aux poumons, une conſomption totale, ſi elle rentre d'elle-même, ou les fait mourir

dans les convulsions les plus violentes, si on la répercute imprudemment. C'est aussi ce qui les rend plus sujets à avoir la petite-vérole, quoique cette cause ne la produise pas seule, & qu'on puisse l'avoir par plusieurs autres particulieres ou générales.

Les adolescens sont enclins aux plus violentes maladies, à cause de l'accroissement de leurs forces & du mouvement plus grand du sang qui en résulte, & du jeu plus fort & plus étendu des passions. Ils font tout avec véhémence, & vont toujours trop loin. Tout se développe en eux à-la-fois, tout les porte avec précipitation au vice & à la vertu; c'est pour cela que leurs maladies, leurs vices & leurs vertus font des progrès si rapides, & que rien n'arrête.

La force se fait sur-tout sentir dans l'âge viril, si on a ménagé sa santé dans la jeunesse; mais peu de jeunes gens ont cette attention: aussi ne commence-t-on ordinairement qu'à cet âge à sentir les conséquences des étourderies de la jeunesse. On est à la vérité plus raisonnable; mais par

par cela même on eſt moins porté à la joie : c'eſt l'âge où les maux hypochondriaques s'avancent à grands pas, avec toutes les horreurs qui les accompagnent. Les ſombres ſoucis, les noirs chagrins, les inquiétudes ſe font ſentir avec tumulte, & l'on préfere le jour de la mort à celui de la naiſſance. C'eſt alors qu'on trouve que les Thraces avoient raiſon de pleurer lorſqu'un enfant venoit au monde, & de donner des fêtes lorſqu'un de leurs amis mouroit. En général nous ſommes plus abattus lorſque nous penſons le plus. La diminution de la joie eſt une ſuite du nombre multiplié des années, & la conſéquence morale de la perfection de la raiſon.

Les ſolides ſe roidiſſent dans la vieilleſſe ; leur reſſort eſt moins actif: ce n'eſt plus de leur part la même preſſion ſur les fluides ; & ceux-ci ne circulent qu'avec inertie, ou même s'arrêtent : voilà pourquoi les maladies aiguës ſont ſi dangereuſes à cet âge, la nature ne pouvant plus opérer aucune criſe avantageuſe avec

des organes qui ne peuvent plus obéir : auſſi la guériſon des veillards doit-elle être preſque toujours regardée comme un effet de l'art du médecin plutôt que de la nature. Les maladies chroniques ſont, par cette même raiſon, beaucoup plus opiniâtres; & le médecin n'a que de foibles eſpérances à concevoir pour cet âge ſur-tout où l'homme ridé par les ſoucis, & comme étouffé par ſes ſoupirs, traîne avec déplaiſir le fardeau peſant de ſa machine; tandis qu'il ne reſte à ſon ame que le penchant ſordide de l'avarice, les regrets frivoles du temps paſſé, & l'horreur d'une mort prochaine.

Les ſexes ont auſſi leurs maladies particulieres; mais les femmes ont encore plus de maladies que les hommes; car, excepté les maladies des parties génitales particulieres aux hommes, les femmes ont toutes leurs maladies, & une infinité d'autres particulieres au ſexe féminin, tant à cauſe des parties qui diſtinguent leur ſexe, qu'à cauſe de leur deſtination & de la délicateſſe de leur

organiſation. Leur ſort eſt certainement plus à plaindre que le nôtre; c'eſt par cette raiſon qu'un médecin doit ſur-tout s'appliquer à l'étude des maladies des femmes, conſidérées dans tous les périodes de leur vie, dans l'état de filles ou de femmes mariées.

On compte donc parmi les maladies des femmes, celles des filles, des femmes enceintes, des femmes en couches, des femmes qui nourriſſent, & celles des vieilles femmes; outre celles auxquelles elles ſont expoſées, auſſi-bien que le ſexe maſculin : encore faut-il obſerver que les maladies communes aux deux ſexes ſe différencient chez les femmes à bien des égards, par rapport aux modifications que demande dans le traitement leur état particulier. Quant aux maladies auxquelles ce ſexe eſt plus ſujet, par rapport à la délicateſſe de ſon organiſation, c'eſt particuliérement aux maux hyſtériques, à la mélancolie & à la folie. J'eſpere publier un ouvrage particulier ſur cet objet, d'après mes obſer-

vations & l'expérience la mieux réfléchie.

Lucien, cet écrivain ſi élégant, ſi ingénieux, dit fort bien que les femmes ſont plus ſujettes aux maladies que les hommes, à cauſe de leur foibleſſe & de la délicateſſe de leurs organes; mais ſur-tout à la folie, vu que leur légéreté & leur inconſtance leur font paſſer promptement les bornes de la raiſon.

Le tempérament particulier eſt ce qui fournit le plus d'occaſions d'être malade. J'ai déja dit que j'entendois par tempérament, cette conſtitution du cerveau & des nerfs, ſuivant laquelle l'homme ſent, penſe & agit; en tant qu'abandonné à ce reſſort corporel, il penſe & agit comme il ſent: ainſi ce tempérament donne occaſion aux maladies, conſéquemment aux différens degrés de la ſenſibilité & de la mobilité du cerveau & des nerfs, particulieres à chaque individu, & qui ſont comme la cauſe matérielle prochaine de la conſtitution de ſon corps & de ſon eſprit. Un homme eſt donc diſpoſé à telle

maladie, si, par la sensibilité & la mobilité susdite, les causes occasionnelles parviennent plus vîte à déployer leur action sur son corps que sur celui d'un autre.

On voit combien les causes occasionnelles peuvent devenir plus puissantes, conséquemment à la plus grande sensibilité du tempérament. Un air épais & humide abat sur le champ les personnes de ce tempérament; elles perdent tout courage, & s'abattent entiérement. Un air serein & très-élastique les ranime subitement; elles deviennent gaies, alégres, pensent & agissent aisément, & sentent déja, le matin avant de se lever, quelle est la température de l'air. Cet état de l'air s'annonce chez quelques-uns par la sensation très-agréable d'un petit froid au nez. Seroit-ce donc s'exprimer d'une maniere ridicule, que de dire qu'il y a des gens qui flairent le beau temps? Mais tous les tempéramens ne sont pas si sensibles à cette impression de la température. Un homme fort peu sensible, ou qui se porte bien, ne s'em-

barrasse guère ni de l'obscurité, ni de l'épaisseur, ni de l'humidité de l'air, non plus que de sa sécheresse & de sa clarté.

Je tire très-souvent des conséquences du nez d'un homme à son tempérament. Les nerfs sont à découvert dans le nez : ainsi, plus le nez d'un homme est sensible, plus son tempérament l'est aussi. Il n'y a que l'habitude, ou une singularité de la nature, ou quelque vice d'imagination, ou une maladie de nerfs, qui puisse infirmer mon raisonnement. Le subtil Cardan avoit raison de regarder la finesse de l'odorat comme la marque d'un esprit pénétrant, d'une imagination vive, & en même temps capable de se soutenir. M. de Haller n'est pas affecté de la puanteur d'un cadavre pourri, à cause de la longue habitude qu'il a de disséquer; tandis que j'ai remarqué qu'il sentoit à dix pas la transpiration des vieilles gens, laquelle n'est guère sensible à tout autre qu'à lui. Cet homme supérieur, ce grand maître sent aussi les pommes enfermées dans

la maiſon de ſon voiſin. Il abhorre le fromage; & il me dit un jour à Gotthingue, qu'il n'oſoit pas encore ouvrir des livres qu'on lui avoit envoyés, il y avoit douze ans, dans une caiſſe où il y avoit un fromage verd, que les livres lui rappeloient par leur odeur. Groſe dit que les Bramines, qui, quoique bien portans, ſont très-délicats, ont le nez extrêmement fin, & que les parfums les affectent par-là beaucoup plus que nous : il dit encore qu'ils ont le goût ſi délicat, qu'ils choiſiſſent l'eau de leur boiſſon avec le plus grand ſoin. En effet, ils s'en font une eſpece de volupté.

Les Nègres des Antilles ſuivent un François à l'odorat. Il ne faut pas s'imaginer que cette faculté leur ſoit comme un ſupplément au défaut de leur raiſon; car certainement ils ne ſont pas tous des têtes brutes, nombre d'entr'eux ſont fort ſpirituels : cette fineſſe de l'odorat vient ſans contredit de la vie ſimple & ſobre qu'ils mènent. C'eſt ce qu'ont prouvé pluſieurs exemples qu'on a rappor-

tés de quelques Européens qui, aussi-bien que les Nègres, ont perdu cette finesse de l'odorat par le changement de régime ou de nourriture. Rousseau a raison d'appeler l'odorat, l'organe sensitif de l'imagination; parce qu'il donne plus d'ébranlement au genre nerveux, met le cerveau dans un plus grand mouvement, mais l'épuise à la longue. L'odorat a en amour des effets assez connus.

Ceux qui ont un nez si fin, & par conséquent un tempérament si sensible, ont aussi l'estomac sensible en même raison. Voilà pourquoi les gens d'esprit sont comme tout entrepris & stupides après un grand repas, parce qu'il se sentent déja à la gêne, & éprouvent même des douleurs où un gros moine ne sent que du plaisir; & que ce qui est un divertissement pour celui-ci, met un homme d'esprit dans un état d'insensibilité également éloigné de la douleur & du plaisir. Ainsi celui qui invite des gens d'esprit à un repas, pour jouir de leurs qualités, s'y prend justement par le moyen de ne les ja-

mais connoître ; ou il faut que ces gens d'efprit foient très-réfervés fur le boire & le manger.

Un François, dit-on, fort habile homme, & plein de cette politeffe nationale, paroît à Pétersbourg, y eft bientôt reconnu pour homme d'efprit. Sa réputation pénétre jufques chez l'impératrice Anne Iwanowna, qui le demande auffitôt à la cour. Cet homme fe comporte devant la princeffe avec le refpect filencieux dû à un fi haut rang : toute la cour, auffi bien que la Souveraine, attendoit avec impatience que cet homme, qu'ils regardoient comme une machine fpirituelle, fe répandît en efprit ; mais l'habile homme ne lâcha que deux ou trois mots indifférens. Enfin la princeffe impatiente, lui dit de commencer ; mais l'efprit n'eft pas toujours au commandement de celui qui le poffede, non plus que la vertu à la difpofition de celui qu'elle caractérife ; ou on n'auroit jamais ouï dire à Rome : « Dors-tu, Brutus ? »

Toute douleur corporelle eft très-fenfible à des gens d'un tempéra-

ment fort ſenſible, à moins que l'habitude de ſouffrir ne les ait endurcis. Cette ſenſibilité ſe communique auſſitôt à l'ame. Un homme qui ſouffre extrêmement d'une petite bleſſure, ſouffrira également d'une idée déſagréable : le ſeul aſpect d'un heureux ſcélérat, lui pourra cauſer un évanouiſſement, ou un ſoulevement d'eſtomac. Voilà pourquoi toutes les paſſions agiſſent avec plus de violence dans les gens très-ſenſibles, & même aux dépens de leur grandeur, relativement à leurs qualités prééminentes. Démoſthène étoit très-maigre & très-délicat dans ſa jeuneſſe; ſa mere ne pouvoit pas, par cette raiſon, le mettre aſſidument au travail, & ſes maîtres ne vouloient pas non plus le forcer à l'étude. Il quitta auſſi, par cette même raiſon, ſon poſte à la bataille de Chéronée, jeta ſes armes, & prit la fuite. Cicéron étoit très-timide, non-ſeulement à la guerre & tremblant au ſeul aſpect d'une épée nue; il ne commençoit même jamais à parler en public, ſans faire paroître en même temps

la plus grande timidité : il conserva même cette timidité lorsque son éloquence étoit à son plus haut degré. Il montra la même foiblesse lors de la mort de sa fille Tullia. Tous les philosophes de son temps se réunirent pour le consoler ; mais ce fut si inutilement, qu'il répudia même sa seconde femme, parce qu'elle lui paroissoit avoir certaine joie de cette mort.

M. Helvetius remarque que si les têtes froides sont moins sujettes à ces défauts, cela ne vient que de ce que ces gens sont peu susceptibles d'une grande mobilité : ils ne sont redevables de leur retenue, qu'à la foiblesse de leurs passions. On voit néanmoins ces gens peu actifs oublier dans leurs revers cette maxime d'Horace : Le ciel crouleroit sur le sage, qu'il seroit accablé sous ses ruines sans en être épouvanté ; quoique cependant ces grandes réflexions soient plus faites pour la spéculation, que pour la pratique.

Malgré la sensibilité de leur tempérament, certains sujets sont cepen-

dant quelquefois propres aux plus grandes entreprifes, & capables d'affronter les plus grands dangers. Céfar dit, quelque temps avant fa mort, à un de fes amis : « Que penfes-tu de Caffius ? Je t'avoue qu'il ne me plaît pas ; car il eft très-pâle. » Dans un autre moment, on lui dénonça Antoine & Dolabella comme des gens qui tramoient quelque chofe contre fes intérêts : « Non, non, répondit-il, je ne crains pas ces groffes têtes bien peignées ; mais celles qui font maigres & pâles. » Céfar lui-même, qui, comme philofophe, auteur, politique, général d'armées, monarque, n'a pas encore eu fon égal, étoit d'un foible tempérament, avoit le corps fort mince, le teint blond, & l'air toujours abattu.

Or cette mobilité des organes, moyennant laquelle le corps eft affecté des impreffions les plus légeres, qui rend l'ame fi active aux moindres fenfations les plus imperceptibles ; qui a tant de part à l'efprit qu'on n'accorde fouvent qu'à ceux dont on voudroit faire foupçonner le bon

ſens, au génie & au goût; qui fait entreprendre les plus grandes choſes, lorſque la raiſon commande aux paſſions; cette mobilité, dis-je, rend l'homme enclin à différentes maladies. Les meilleures têtes ſouffrent le plus des effets funeſtes de l'air, du moins ordinairement : les alimens, la boiſſon, auſſi-bien que la colere, la joie, & en général toutes les paſſions, font, chez ces ſujets, de beaucoup plus fortes impreſſions. La grande application fait leur partage; & ſi ces ſujets ſentent avec délicateſſe, ils ſentent en même temps avec grandeur. Leur ſanté eſt, comme leur vertu, environnée de mille dangers.

On eſt toujours plus expoſé aux maladies analogues à ſon tempérament particulier. Les cauſes les plus petites en elles-mêmes, produiſent les plus grands effets dans un tempérament très-ſenſible : ainſi toutes les cauſes occaſionnelles que je viens de rapporter, feront plus dangereuſes pour un tel tempérament que pour tout autre; mais ſur-tout celles qui

agiſſent immédiatement ſur le genre nerveux. La goutte eſt ſouvent la maladie des gens d'un eſprit fin, adroit, judicieux, pénétrant, doués d'une imagination vive, mais ſujets aux grands mouvemens des paſſions; diſcernant d'ailleurs avec un tact juſte & prompt tout ce qui eſt grand, beau, pathétique, flatteur, de ce qui eſt fade & mauvais.

Céſar étoit ſujet à l'épilepſie, mais ſur-tout à la veille d'une bataille. Virgile étoit extrêmement délicat. Bacon éprouvoit une ſyncope à chaque décroiſſement de la lune. Le Czar Pierre avoit ſouvent des convulſions. Paſchal voyoit toujours des abymes embraſés autour de lui. Pope eut dans tout le cours de ſa vie glorieuſe, des maux de tête exceſſifs, auſſi-bien que M. de Haller, lorſqu'il s'immortaliſoit par ſes poëſies. Barattier (*a*), mort ſi jeune, étoit tou-

(*a*) La mere de ce ſçavant prodigieux étoit une dame Charles, de Châlons-ſur Marne. La famille y garde ſon portrait, que j'ai vu chez mademoiſelle Charles, ſa couſine-germaine. Voyez le Dictionnaire de l'Advocat.

jours maladif ; ce fut cependant un prodige d'érudition & de jugement, quoiqu'il n'ait pas paſſé la premiere jeuneſſe. Un philoſophe Suiſſe âgé de vingt-ſix ans, grand, dans un profond ſilence, & loué par les plus grands eſprits de l'Europe ſans être nommé, eſt d'une très-foible conſtitution, d'un viſage pâle & tranquille.

Les effets de la plûpart des cauſes éloignées des maladies, dépendent principalement du tempérament. On ne doit pas toujours demander ſi telle choſe eſt bonne en elle-même : elle ſera bienfaiſante pour l'un, & nuira à l'autre ; parce qu'un corps differe d'un corps, diſoit Hippocrate : c'eſt à l'expérience à en décider. C'eſt par l'obſervation exacte des phénomènes & des ſignes, qu'on parvient à connoître le tempérament d'un homme ; c'eſt par ſon tempérament qu'on peut juger de l'effet que telle cauſe produira ſur lui. La théorie des tempéramens nous met donc à même de prévoir les maladies à venir, & à déterminer la cauſe des maladies préſentes.

Plusieurs nations semblent, il est vrai, avoir chacune leur tempérament particulier ; mais quelques individus nationaux peuvent aussi faire des exceptions à la règle par des causes particulieres. Les tempéramens peuvent même se trouver fort différens, parmi un grand nombre d'habitans dans un très-petit pays. J'ai remarqué cette différence en nombre d'habitans du canton de Berne, où les individus ont un caractere infiniment différent l'un de l'autre. Les gens de la campagne sont la plûpart stupides, dans mon voisinage surtout, le long des pays Autrichiens antérieurs. Dans quelques vallées du canton de Berne, au contraire, les paysans sont très-ingénieux, très-subtils ; il s'y en trouve (*a*) même

(*a*) Rien de plus connu dans le pays, que la finesse de ces montagnards, que leur amour pour la poésie, & leur adroite politique lorsqu'ils se mêlent des affaires. Ce que j'avois lu dans le poëme des Alpes de M. de Haller, piqua ma curiosité lorsque je repassai en Suisse. Je fus quelques jours parmi ces montagnards, & j'y reconnus la vérité

de ſçavans. Leur dialecte eſt auſſi fort doux, & conſéquemment très-diffé-

---

de ce que le poëte avoit avancé. Je fis alors la traduction du poëme entier, ayant même ſous les yeux preſque tous les objets dont il y eſt fait mention : voici les ſtrophes relatives à ce dont il s'agit ici. Les vers allemands y ſont rendus mot à mot, & vers pour vers. Le lecteur s'en fera un momentde loiſir.

Dès qu'un froid rigoureux engourdit ces climats,
Qu'un glaçon fait un mont, la neige une vallée,
Et que l'air ſurchargé ne devient que frimats,
Ou que par un criſtal l'eau ſe trouve arrêtée;
Le pâtre dans ſa hutte évite la froidure:
Par ſon feu réſineux ſes chevrons ſont noircis:
Il conte ſon repos, le travail qu'il endure;
Et le jour dans les ris ſe paſſe ſans ſoucis.
Quand à ce noir foyer ſe joint le voiſinage,
Leurs diſcours raffinés flatteroient même un ſage.

Celui-ci leur enſeigne à prévenir les temps,
En liſant prudemment au ſein de la nature;
Sçait le cours des ſaiſons, les régions des vents;
Voit de loin la tempête à l'heure la plus pure:
De la lune il connoît les couleurs, l'influence;
Ce que dit ſur un mont un brouillard du matin;
Compte déja dans Mars ſa tardive eſpérance;
Reſte chez lui ſans crainte, où tous coupent leur grain.
Du bourg il eſt l'oracle, il fait ſon aſſurance;
Et n'a d'autre almanach que ſon expérience.

rent de celui des autres Suiſſes, qui parlent tous très-groſſiérement. On

Un jeune berger vient, accorde ſes pipeaux;
Tout ravi, leur entonne une chanſon nouvelle:
La nature & l'amour animent ſes ruyaux,
Embraſent tous ſes ſens; il ne ſuit que ſon zèle.
Dans ſes ruſtiques ſons il n'eſt pas d'induſtrie:
La liberté du cœur règne dans tous ſes chants;
Le refrein ſuit toujours une même manie:
Son maître c'eſt ſon cœur, ſon Apollon ſa Belle;
La meſure n'eſt là que le feu qu'il y mêle.

Bientôt parle un vieillard qui par ſes cheveux blancs
Ajoute un nouveau poids à ſes diſcours ſolides.
Il vit depuis un ſiécle, & le poids de cent ans
Raffermit ſon eſprit ſur des membres timides.
On reconnoît en lui tous ces héros antiques
Qui, la foudre à la main, portoient Dieu dans le cœur:
Il compte leurs lauriers, tous leurs faits héroïques;
Ici fut l'ennemi, là campoit le vainqueur.
A ces diſcours flatteurs, la jeuneſſe étonnée
Déja ſe voudroit voir cent fois plus honorée.

Cet autre, dont le chef également blanchi
Fait le code vivant, la loi de la contrée,
Dit comment ſous le joug l'homme eſt appeſanti:
Pourquoi dans mille endroits la terre eſt dévorée:
Comment * Tell a briſé d'une main ſouveraine

* *C'eſt cet illuſtre montagnard qui a affranchi les Suiſſes.*

voit même de ces montagnards s'occuper des œuvres de Wolf, & du Dictionnaire de Bayle; mais parmi ces gens, on voit aussi nombre de visionnaires de toute espece, de même qu'en Angleterre. Quelquefois on apperçoit une différence notable dans

---

Le joug que porte encor le plus beau continent:
Pourquoi tous leurs voisins affamés, à la chaîne,
N'ont sur le plus beau sol qu'un pays indigent:
Qu'une union fidèle, & la valeur commune,
Dans le plus foible Etat arrêtent la fortune!

Ici ce cercle enferme un grison tout joyeux:
Il sonde la nature, en connoît l'excellence.
Ce simple fuit en vain ses regards curieux;
Il en connoît la force, en sçait la différence:
Il jette un œil perçant jusqu'au fond de ce gouffre.
La terre cache envain ses trésors, ses métaux:
Il démêle dans l'air l'exhalaison du soufre;
Voit rouler le tonnerre enfermé dans ces eaux:
Il connoît son pays; & sa raison subtile
Sçait découvrir par-tout l'agréable & l'utile.

Près du mont où *Godard s'élevant jusqu'aux cieux,
Rapproche du soleil la terre épouvantée,
La main de la nature éprise de ses jeux,
Ravit par mille objets la prunelle étonnée, &c.

* *Le mont Saint-Godard.*

le tempérament, en des endroits peu éloignés les uns des autres. Un eccléſiaſtique homme d'eſprit, & de bonne foi, m'a aſſuré avoir remarqué, dans l'exercice de ſa profeſſion, nombre de gens ſtupides le long du lac de Thun; tandis que les montagnards qui demeurent pour ainſi dire audeſſus de leur tête, étoient pleins d'eſprit & de ſentiment. Il remarque même, parmi ceux-là, des gens ſi imbécilles, qu'ils ſembloient ne pas penſer; & parmi ceux-ci, des gens attachés à la lecture de toutes ſortes d'ouvrages fanatiques. Le fanatiſme myſtique eſt fort commun dans les montagnes du canton de Berne; il n'eſt cependant pas rare de voir ſe commettre dans ces endroits ſolitaires un péché énorme, pour lequel on pend & l'on brûle enſuite les coupables.

En conſéquence de ces obſervations & de mille autres qui me ſont connues, je dis que ce ſeroit donner à gauche que de vouloir ſe faire un ſyſtême ſur les tempéramens, parce que les exemples qui font des ex-

ceptions à la règle générale, ſont pour la plûpart plus nombreux que ceux ſur leſquels on voudroit établir un ſyſtême.

Il y a long-temps que j'ai appris à douter à cet égard : le travail le plus réfléchi m'a fait voir qu'il eſt donc plus prudent d'obſerver la nature en détail, que de vouloir l'embraſſer en totalité. Mais l'expérience m'a auſſi fait voir que la différence naturelle de chaque individu dans l'état de ſanté, ne dénature pas réellement les maladies, ou que la différence qui ſe préſente dans les mêmes maladies, ne détruit pas les rapports mutuels des cauſes & des effets. On a vu, par nombre d'endroits de cet ouvrage, ce qu'il y a de conſtant & de fixe dans ces rapports : il regne même certaine conſtance dans les tempéramens individuels. Un homme fort ſenſible le ſera toujours, en ne buvant même que de l'eau : un homme mou & inſenſible le ſera également en ne buvant que du vin. Mais il peut auſſi arriver que certaines maladies & quelques efforts de l'ame

changent le tempérament, comme on le verra.

Enfin il y a dans la constitution naturelle du corps, certaines singularités qui font même quelquefois des exceptions dans le tempérament. Rien n'est plus à la mode que l'attention qu'ont les dames à ne pas se démentir sur ces singularités, en disant, je suis faite comme cela, je ne puis m'accommoder de cette odeur, de ce goût, de ce ton, de cette couleur, de cette pensée. Ces singularités méritent, avec quelques légeres exceptions néanmoins, la plus légere attention.

Les médecins donnent le nom d'*idiosyncrasie* à cette sensibilité marquée de quelques nerfs, ou de tous les nerfs, conséquemment à laquelle il s'excite dans un homme entre mille, & les mouvemens & les sensations les plus extraordinaires. Ces effets ont lieu particuliérement dans les sujets délicats ou hystériques. Anne d'Autriche, reine de France, ne pouvoit être couchée que sur de la batiste: les toiles les plus fines de Hollande

lui paroiſſoient extrêmement rudes. Hildan fait mention d'un homme qui ne pouvoit même ſoutenir une parole. M. de Haller parle d'une femme à qui le ſimple attouchement d'une étoffe de ſoie, ou le velouté d'une pêche, étoit inſupportable.

Je connois une demoiſelle de ſeize ans, bien portante & pleine d'eſprit, qui ne peut ſoutenir le bruit du taffetas, que ce ſoit elle qui le porte ou une autre perſonne : elle éprouve même, dit-on, de légers ſpaſmes toutes les fois qu'on l'approche de trop près avec une robe de taffetas. M. Albinus le jeune, tomba ſouvent dans des anxiétés extrêmes, à l'ouie d'un ſon imperceptible à tout autre qu'à lui. M. Lambert, ce célèbre mathématicien, ne peut ſoutenir l'haleine de perſonne ; auſſi a-t-il ſoin de reculer quand on lui parle. Un homme de beaucoup d'eſprit, me dit un jour M. Hirzel, éprouve des douleurs inouies toutes les fois qu'il ſe fait couper les ongles ; d'autres reſſentent de vives angoiſſes lorſqu'on leur lave le viſage avec une éponge. Un

de mes amis, homme d'un vrai mérite, ne peut prendre des vins cuits de France ou d'Eſpagne, ſans avoir des nauſées & des ſoulevemens d'eſtomac; il boit cependant, ſans aucune incommodité, des vins de Bourgogne & de Champagne. Je connois un médecin qui digere très-aiſément des eſcargots, & à qui les choux-fleurs accablent l'eſtomac.

Il y a des gens qui digerent aiſément du bœuf, & à qui l'oiſeau le plus tendre donne des indigeſtions. Le café eſt un vomitif pour quelques ſujets : d'autres ne peuvent ſoutenir des odeurs agréables à tout le monde : d'autres éprouvent, de certaines drogues, des effets tout contraires à la nature de ces drogues : le diaſcordium les purgera, tandis qu'ils ſeront conſtipés par le jalap. Boerhaave a vu des gens s'enfler par tout le corps, après avoir mangé des ceriſes ou quelques grappes de groſeilles. Gaubius a vu un homme ſur qui la poudre inerte de pierres d'écreviſſes produiſoit autant d'effet que l'arſenic. M. de Haller en a vu un autre à qui le

le ſirop roſat cauſa une purgation ſuivie de convulſions. On ſçait par de nombreux exemples, que les choſes les plus innocentes ont des effets pareils à ceux des poiſons, conſéquemment à ces ſingularités qui ſe remarquent dans certains tempéramens.

Les cauſes de ces ſingularités de la nature ſont ſans doute très-ſouvent inhérentes au corps ; mais il eſt auſſi inconteſtable qu'elles dépendent quelquefois d'une impreſſion que l'ame aura reçue par un agent externe. Lock a démontré que c'eſt par habitude que nous adoptons quelquefois certaine maniere de penſer, de vouloir & d'agir : il penſe que ces habitudes ne ſont autre choſe que la conſéquence du cours déterminé que prennent les eſprits vitaux, & qu'ils ſuivent lorſque ce cours leur eſt devenu comme naturel, par la répétition des mêmes mouvemens organiques. Une femme peut donc penſer qu'une odeur, une ſaveur, une couleur, une parole, un geſte, une penſée, une drogue lui répugne, ſans que

cela ſoit en effet ; cependant, cette idée ſe trouvant ſouvent répétée, il en réſulte un mouvement déterminé dans le cerveau, qui ſe répete auſſi fréquemment, & lui fait éprouver la même ſenſation déſagréable. A la fin, l'impreſſion de cette idée capricieuſe & fauſſe devient ſi forte, qu'elle eſt comme naturelle.

Mais il eſt aiſé de diſtinguer cette ſingularité factice, de celle qui eſt inhérente naturellement. La ſingularité factice eſt toujours accompagnée de certains caprices ; ce qui n'a pas lieu dans la ſingularité naturelle. J'allois ordonner de la thériaque à une fille de cinquante ans : elle me dit qu'elle aimeroit mieux mourir que d'en prendre, parce qu'elle avoit une averſion mortelle pour cette drogue, dont elle n'avoit cependant jamais goûté. Vous avez raiſon lui dis-je : je vous en défends même la vue, à cauſe des ſuites dangereuſes que cela peut avoir. Le même jour je lui ordonnai une mixture où il y avoit une doſe très-forte de thériaque. Le lendemain elle me remer-

cia de mon remède agréable, qu'elle continua de prendre avec le plus grand plaiſir pendant quelques ſemaines, juſqu'à parfaite guériſon. Elle m'aſſura enfin qu'elle m'auroit toute la vie une obligation infinie de cette cure, parce que je lui avois épargné l'uſage de la thériaque, qui l'auroit infailliblement fait périr.

Je mets encore parmi les ſingularités naturelles, une autre eſpece d'affection factice, à la vérité, mais qui a ſi bien paſſé en habitude, qu'il n'y a pas moyen d'en déſabuſer. Un homme qui, dès ſa premiere jeuneſſe, s'eſt fortement frappé de l'idée d'une choſe, ne perd jamais cette idée de ſa vie, ſi elle a été ſouvent répetée. En effet, pourquoi voit-on tant de gens ſi ſuperſtitieux & ſi opiniâtres dans ces abus, tandis qu'ils comprennent aiſément la fauſſeté de toute autre erreur, ſi on la leur montre? C'eſt que dès leur enfance, ils ont entendu conter mille abſurdités, & les ont enſuite répetées mille fois; & que par-là ces idées ſe ſont gravées ſi profondément chez eux, qu'on

blanchiroit plutôt un Nègre, qu'on ne leur feroit renoncer à ces idées superstitieuses.

Laurent Sterne, docteur en théologie, curé d'un village des environs de Londres, & auteur de la vie & des opinions de Tristram-Shandy, le livre le plus extraordinaire qui ait jamais été, & sera peut-être jamais écrit; ce docteur, dis-je, croit par cette raison que les préjugés de l'éducation sont les diables dont nous sommes possédés dans toutes nos recherches. Si un écrivain étoit assez fou pour se livrer sans réserve à leurs inspirations, que seroit donc son livre? Rien répond-il, que le mélange bizarre de toutes les inepties des nourrices, & de toutes les sottises *des vieilles des deux sexes* de l'Angleterre.

On comprend par-là ce que l'on doit entendre par l'espece particuliere de singularité, que nous appelons antipathie, & qui cause quelquefois des convulsions & une fureur. Frappé dans la premiere jeunesse d'une frayeur extrême, par quelque objet déterminé, on conserve toute sa vie

une diſpoſition à la même impreſſion violente, à chaque occaſion ſuffiſante. La paſſion qui s'empare d'un homme à la vue, à la préſence ou à la ſeule idée de cet objet, eſt ce que j'appelle antipathie. On pourroit rapporter nombre de faits ſur ce ſujet ; mais en voici un dont j'ai moi-même été témoin. Me trouvant dans une compagnie d'Anglois, tous gens de diſtinction, la converſation tomba ſur les antipathies. La plûpart de ceux qui étoient-là en nioient la réalité, & les traitoient de contes de femmelettes ; mais je leur dis que c'étoit une vraie maladie. M. Guillaume Matthew, fils du gouverneur des Barbades, fut de mon avis ; comme il ajoutoit qu'il avoit une antipathie extrême pour les araignées, les autres ſe moquerent de lui. Je leur fis voir que cela étoit réellement, dans ſon ame, l'impreſſion réſultante d'un effet mécanique néceſſairement déterminé. M. Jean Murray, Duc futur d'Athol, s'aviſa de faire, ſous les yeux de M. Matthew, une araignée de cire noire, pour voir ſi cette antipathie paroîtroit

à la vue de la ſimple figure de cet inſecte. Il ſortit donc de l'appartement, revint auſſitôt avec un morceau de cire noire dans ſa main qu'il tenoit fermée. M. Matthew, homme d'ailleurs fort modéré & fort aimable, s'imaginant que ſon ami tenoit réellement une araignée, mit auſſitôt l'épée à la main avec une extrême fureur, ſe retira précipitamment contre la muraille, s'y appuya comme pour la percer, & jeta des cris horribles. Il avoit tous les muſcles du viſage enflés, ſes yeux rouloient dans leur cavité, & ſon corps étoit auſſi roide qu'un pieu. Nous courûmes à lui dans le plus grand effroi, lui ôtâmes ſon épée; lui diſant que M. Murray n'avoit réellement en main qu'un peu de cire; qu'il pouvoit la voir lui-même ſur la table où il l'avoit poſée.

Il reſta encore quelque temps dans cet état ſpaſmodique, & je craignis réellement pour lui un roidiſſement total du corps. Il revint cependant peu à peu à lui-même, & déplora la paſſion terrible & l'emportement qui le faiſoit encore ſouffrir. Il avoit

le pouls extrêmement fréquent & fort, & tout le corps dans une sueur froide : après avoir pris un remède anodin, il reprit sa tranquillité antérieure ; & sa frayeur n'eut aucune mauvaise suite.

Il ne faut pas être surpris de cette antipathie. C'est à la Barbade où se voient les plus grandes (*a*) & les plus hideuses araignées : or M. Matthew y étoit né ; son antipathie avoit donc une cause légitime. Quelqu'un de la même assemblée y forma aussi, sous ses yeux, une petite araignée de la même cire. Il la regarda faire avec la plus grande tranquillité ; mais il n'auroit pas été possible de la lui faire toucher pour toute chose : il n'étoit cependant pas craintif. Il rejeta aussi l'avis que je lui donnai, de tâcher de vaincre cette antipathie, en dessinant d'abord par parties des araignées de différentes sortes, & de

(*a*) Dom Pernetty dit qu'on voit aux Antilles des araignées de la grosseur du poing. J'en ai vu ici à Paris, dans un cabinet, qui approchoient beaucoup de cette grosseur.

les peindre ensuite entieres, telles que la nature les présente; de se faire ensuite apporter des parties de vraies araignées, enfin des araignées entieres, d'abord mortes, ensuite de vivantes. Je pense qu'il auroit pu par-là vaincre cette antipathie, s'il avoit été possible de le faire.

Je passe maintenant aux causes éloignées des maladies, dont la raison est dans la constitution vicieuse du corps. De ce genre sont des vices entiérement cachés, ou cachés en partie, & des vices manifestes.

Parmi les vices de la premiere classe, on peut compter la disposition héréditaire à certaines maladies. La mollesse avec laquelle on vit aujourd'hui, fait que les enfans sont si délicats, si foibles, & périssent si aisément. Nous ressemblons si peu à nos ancêtres vigoureux, que nos enfans engendreront des sujets (*a*) encore

(*a*) Cette réflexion d'Horace, que M. Z. rapporte ici, est une vieille plainte qui a toujours été fausse, autrement l'homme ne devroit plus exister. Je soutiens que l'homme

plus infirmes que nous. L'intempérance des peres & meres devient auſſi la cauſe de la mort des enfans. En Eſpagne, en France & dans la partie françoiſe de la Suiſſe, on voit fréquemment le ver ſolitaire dans les enfans; & ce n'eſt qu'une ſuite du peu de conduite des parens. Les

---

n'eſt pas plus vicieux aujourd'hui qu'il ne l'a été de tout âge. Il eſt très-vrai que les progrès que la vérole a faits, ces derniers ſiécles, ont beaucoup altéré le tempérament des Européens; mais ce n'eſt pas que le libertinage fût plus grand; c'eſt parce que les nations ayant entr'elles plus de communication, cette maladie, qui a exiſté de temps immémorial en Europe, comme ailleurs, s'eſt répandue plus aiſément. L'homme eſt même aujourd'hui plus ſociable qu'il ne l'a jamais été, & plus régulier dans ſa conduite en général. Qu'on jette les yeux ſur les anciens peuples, on verra que je n'avance rien de trop, & que les excès qui ſe ſont commis chez eux, égalent au moins les crimes les plus atroces qui ſe commettent de nos jours. L'intempérance, à tous égards, n'eſt plus aujourd'hui, en Europe, ce qu'elle a été dans les âges précédens; mais tant qu'il y aura des femmes, il y aura toujours des hommes.

villes de la Suiſſe ne ſont pas non plus à l'abri des effets du libertinage qui y règne aujourd'hui comme ailleurs. Si les enfans n'héritent pas un poiſon ſecret en naiſſant, on peut cependant aſſurer que des gens affoiblis par tant de différens excès, ne produiront que des héritiers foibles & languiſſans. Le virus vénérien peut long-temps circuler dans les veines d'une mere, ſans ſe manifeſter par des ſignes ou des ſymptômes déterminés; mais les enfans qui en naiſſent ſont au moins couverts de gales malignes, de lèpre, & quelquefois d'ulcères qui ne paroiſſent qu'à l'age de puberté, ou même plus tard, comme je l'ai vu pluſieurs fois. M. Raulin nous rapporte un exemple frappant de ces maladies héréditaires.

Boerhaave croit que les enfans les plus ſujets au rachitis, ſont ceux qui naiſſent de pere & de mere dont les ſolides ſont relâchés, flaſques, indolens; dont la vie n'eſt qu'oiſiveté; qui prennent en même temps beaucoup d'alimens délicats, gras,

beaucoup de ſucre ; qui uſent de vin doux, de boiſſons chaudes & abondantes ; qui, épuiſés par les plaiſirs de l'amour, ou par l'âge, ou par des maladies, ou attaqués d'un maraſme vénérien, ou de gonorrhées réitérées, s'expoſent à avoir des enfans.

La diſpoſition héréditaire aux maladies du corps & de l'eſprit eſt quelquefois d'une activité ſinguliere, & ſe perpétue dans pluſieurs générations, ſe cache même pendant nombre d'années, & ſe manifeſte tout-à-coup. Linnæus remarque qu'un homme fut délivré d'une colique ordinaire en ſe mariant, & qu'il la tranſmit à deux de ſes enfans, qui en ſouffroient à mourir. Gaubius rapporte, d'après Donatus, un fait tiré de l'Hiſtoire d'Ecoſſe, de Hector Boëth, lequel fait paroît aſſez ſingulier. Une fille Ecoſſoiſe, dit-il, conſerva un penchant décidé à l'anthropophagie, pour laquelle ſon pere & ſa mere avoient été brûlés, lorſqu'elle n'avoit pas encore un an.

D'autres vices ne ſont cachés qu'en

partie. De ce nombre ſont les vices des ſolides : ce ne ſont pas encore, il eſt vrai, de vraies maladies ; mais ces vices le deviennent enfin, ou par eux mêmes, ou par des cauſes acceſſoires.

Je ſçais, par des expériences réitérées, qu'il peut ſe faire que, dans nombre d'individus une partie ſoit plus forte que l'autre. C'eſt une choſe qu'on peut connoître, en faiſant attention à chaque impreſſion que fait telle cauſe déterminée ſur l'une ou l'autre partie du corps : on apperçoit auſſitôt la partie la plus foible. Ceux qui ont les yeux foibles, me font appercevoir autour de cet organe un rouge foncé qui y vient ſubitement après quelque émotion. Après un ſemblable mouvement, je remarque de grandes douleurs de dents à ceux qui ont les dents mauvaiſes ; une oppreſſion & une toux violente, à ceux qui ont la poitrine délicate ; des envies de vomir, ou des crampes cruelles de l'eſtomac, à ceux qui ont l'eſtomac foible ; des coliques

les plus violentes, ou des ſelles qui continuent tout le jour, dans ceux qui ont les inteſtins très-foibles ; des ſpaſmes de la veſſie très-douloureux, ou des urines abondantes, dans ceux qui ont ce viſcere fort foible ; & même tous ces ſymptômes paroître ſubitement. Les femmes qui ſont toujours incommodées de fleurs-blanches reſſentent, à chaque émotion un peu vive, de très-grandes douleurs aux reins. Ceux qui avoient long-temps auparavant des douleurs arthritiques, en éprouvent les récidives après de pareils mouvemens ; & ceux qui ſont ſujets aux convulſions, me font voir, dans les mêmes circonſtances, un tremblement violent par tous les membres, accompagné de cris & de ſanglots. Je conclus de toutes ces obſervations que j'ai ſi ſouvent répétées, que la partie la plus foible du corps eſt celle où les ſuites de chaque émotion un peu vive ſe manifeſtent principalement.

Or, c'eſt ſur cette partie plus foible que les cauſes occaſionnelles des maladies agiſſent particuliére-

ment auſſi. On a auſſi remarqué fort judicieuſement, que cette partie plus foible eſt celle très-ſouvent ſur laquelle ſe jettent tous les maux que les autres parties du corps ſe ſont attirés. En effet, le cours de nos fluides ſe détermine toujours plus volontiers du côté où il éprouve moins de réſiſtance : ainſi ces fluides s'arrêteront dans la partie la plus foible, & y produiront tous les maux qui peuvent réſulter de leur réſidence. L'analyſe ſpontanée à laquelle tous nos principes tendent ſi naturellement, fait aſſez ſentir quels ravages & quels maux il réſultera de la ſtagnation & de l'amas des différentes humeurs.

Quelquefois ces fluides dépoſent pendant leur réſidence, ou par le trouble des ſécrétions, les principes les plus groſſiers qu'ils charrient dans le torrent univerſel de la circulation. De-là les endurciſſemens de différentes eſpeces, les tophus, les ſtéatomes, les mélicéris, & les autres tumeurs qui ſe manifeſtent, ſoit intérieurement, ſoit extérieu-

rement, aux parties les plus foibles, dont le ressort n'est plus assez puissant pour maîtriser & faire rentrer dans leur cours ordinaire la matiere de ces apostases. Boerhaave dit qu'il se forme aisément un tophus dans les poumons foibles & délicats, si l'on se refroidit après avoir eu fort chaud, & que les sujets en périssent enfin par une hémorragie violente, dont cette concrétion est la cause. Il veut aussi que, dans ces sortes de maladies, on présume toujours une semblable concrétion aux poumons, lorsqu'on remarque une toux sèche. Les yeux souffrent (*a*) dans l'acte vénérien, beaucoup plus que les parties qui y jouent le rôle principal. Un estomac gâté ruine souvent le corps & l'esprit.

Tout le genre nerveux se trouve quelquefois d'une foiblesse extrême, soit dès la naissance même, soit par différens excès. Il résulte de-là une

(*a*) Aristote avoit déja fait cette observation. *Probl.* §. 4, n°. 33.

ſenſibilité extrême à la moindre impreſſion des cauſes occaſionnelles. Ceux en qui le genre nerveux eſt foible dès la naiſſance, ont les os petits, les membres tendres, la chair molle; ils ſont auſſi généralement pâles, & n'ont qu'une rougeur paſſagere. Ils ſont bientôt fatigués: leur pouls eſt foible: leur ame eſt très-ſenſible & facile à émouvoir; & on les voit d'autant plus expoſés aux maladies, qu'ils les craignent davantage. Je connois un gentilhomme Suiſſe, auſſi reſpectable par ſes grands ſentimens que par ſon eſprit ſupérieur, qui eſt hypochondriaque depuis l'âge de ſix ans, à cauſe de la foibleſſe terrible de ſes nerfs.

J'ai auſſi remarqué dans pluſieurs filles de ſix à neuf ans, tous les petits ſymptômes du mal hyſtérique, avec toute leur ſuite. La cauſe n'en étoit pas des vers, mais la foibleſſe des nerfs. Il y a auſſi des gens que chaque impreſſion phyſique ou morale abat, ou élève ſubitement juſqu'aux aſtres, à cauſe de cette foi-

bleſſe naturelle des nerfs : ces gens ſe croient aſſez ſouvent morts & invulnérables le même jour.

Dans d'autres, le genre nerveux eſt vicié par toutes ſortes d'excès ; ce qui expoſe ces ſujets à des maladies de toute eſpece. Les gens les plus robuſtes ſont le plus ſouvent de ce nombre ; parce que la confiance qu'ils ont dans leur propre force, les fait donner dans mille travers & mille excès, dont ils ſont enfin les victimes. Les excès que les gens font dans le boire & le manger, ſont comme une guerre ouverte qu'ils font continuellement à leurs nerfs ; & très-ſouvent l'abus des plaiſirs de l'amour, toujours ſollicités & irrités par le plaiſir de la table, viennent, à la ſuite de ceux-ci, déſarmer entiérement ces ſujets, qu'on voit à leur trentieme année ne traîner qu'un ſquelette ambulant. Dans cette partie de la Suiſſe où, ſelon Voltaire, règne la plus ſaine philoſophie, ce ne ſont pas les excès dans le boire & dans le manger qui réduiſent ſitôt l'homme

à ce triste état ; mais un vice qui, comme dans toutes les parties de l'Europe, n'y est que trop malheureusement connu, à un âge où l'on devroit encore ignorer la destination des deux sexes.

Ceux qu'on appelle ordinairement gens du bon ton, ou gens qui sçavent vivre, sont très-souvent les plus coupables *Epicuriens*, en prenant ce mot dans l'acception ordinaire. Ils font consister leur vie maniérée dans des commodités qui dépendent souvent du travail de mille mains : ils regardent comme la marque distinctive des honnêtes gens, certaine mollesse, une licence effrénée dans leurs plaisirs ; mais ils ignorent réellement quelle est la vraie volupté. La volupté, dans le systême d'Epicure, étoit ce qu'elle est dans la nature, un vrai bien ; & la douleur un mal. Or la nature nous dicte assez de ne chercher la volupté qu'autant qu'elle n'est pas suivie de douleur. C'est aussi ce que recherchoit réellement Epicure, dont la morale étoit même la plus févere du Paganisme, comme

d'habiles gens l'ont fait voir. Ce fut aussi celle que suivit Horace, dans un âge plus mûr : il nous dit que de temps en temps il revint à celle d'Aristippe, pour se dérider le front : *Nunc in Aristippi furtìm præcepta relabor*. Mais, loin d'entendre la morale d'Epicure comme cet excellent génie, on se livre à une vie molle & fainéante, & aux froids embrassemens d'une volupté indolente, sous prétexte de se donner des airs importans. On suit le grand nombre de ceux qui donnent dans l'illusion des plaisirs abusifs ; & la volupté n'est plus qu'un systême contraire à tous les intérêts de l'homme, & la source d'où sortent les maux qui dévastent la société, en détruisant les individus en particulier.

C'est sur-tout à cet objet, qu'un médecin doit faire attention chez les malades pour qui la vie n'a de plaisirs que par artifices, parce qu'ils ont usé tous les plaisirs, & se sont usés en même temps, en voulant les connoître & en jouir sans discrétion. Ces gens sont toujours plus sérieusement malades, quoique moins for-

tement. Leurs maladies ont presque toutes quelque chose de particulier qui ne tient pas du caractere de la maladie même. Des esprits indolens, des sens émoussés, des solides flasques & sans aucun ton, enfin un corps mou & appesanti par son inertie, ne fournissent plus aucune ressource à la nature, lorsqu'il s'agit de vaincre une cause offensive qui ne produiroit même qu'un malaise passager dans un sujet vigoureux, mais qui abat très-souvent, sans laisser aucun espoir, ces sujets efféminés. Quoique les maladies soient presque toujours en raison des forces du corps, de l'âge, &c; une maladie peu considérable pour un autre, n'est pas moins dangereuse pour ces corps mous & usés par leur inactivité même : & j'ai toujours observé que ces sujets cessent de vivre sans aucune violence, ou plutôt qu'ils s'éteignent comme une lampe, au moment où on les croiroit loin de tout danger, si on ne considéroit leurs maladies qu'en elles-mêmes.

L'ame ne peut rien faire pour eux dans ces momens, parce qu'elle n'a pas été accoutumée à combattre, lorsque le corps pouvoit être dans toute sa vigueur. Ces gens accoutumés à ne se rien refuser d'agréable pendant qu'ils étoient en santé, & dont un atome ébranloit toutes les fibres, leur causoit des douleurs énormes suivant eux, ne se raniment le plus souvent à leur dernier période, que pour achever de s'abattre par le désespoir de quitter une vie pleine de délices, pour se confondre avec le mercenaire malheureux dont ils faisoient leur jouet. S'ils ne sont pas de bonne heure les victimes de leur mollesse, ils ont des inconvéniens non moins dangereux à craindre. La mélancolie, les maux hystériques, hypochondriaques, sont le plus souvent leur partage. Ennuyés de leur personne, ils deviennent autant de furies qui ne cessent de tourmenter ceux qui les approchent & les servent. Ce n'est pas sans raison que M. Thierry, médecin du Prétendant à Rome, a nommé ces malades le fléau de la médecine;

mais heureusement ces malades changent souvent de médecin.

J'ai déja fait voir les suites funestes que la trop grande envie de s'instruire peut avoir. Ces gens esclaves de leur esprit, méritent autant de blâme & de pitié, que ces esclaves des plaisirs dont je viens de parler. Mais c'est sur-tout lors des maladies épidémiques, que ces gens sont exposés à l'action des causes qui peuvent agir sur le corps.

J'aurois beaucoup de choses à dire ici, si j'entrois dans le détail de toutes les altérations que peuvent subir les fluides, & qui, réunies à chaque cause occasionnelle, produisent des maladies réelles. On sçait combien les maladies malignes deviennent dangereuses pour ceux dont les humeurs sont déja dépravées : cette dépravation antérieure est même le plus souvent la cause de la terminaison funeste de ces maladies. Tous les gens aisés & de distinction ont le corps rempli de matieres de très-mauvaises qualités, qui rendent la plûpart de leurs ma-

ladies mortelles. Boerhaave dit que les ſujets gras ſont plus exposés à mourir de leurs maladies : les fiévres aiguës leur ſont beaucoup plus dangereuſes qu'à d'autres, parce que la chaleur de la fiévre fond la graiſſe qui s'aigrit auſſitôt, irrite les ſolides, fait arrêter le cours des fluides, enflamme tout & ruine tout.

Je compte auſſi parmi les vices manifeſtes ſur leſquels agiſſent les cauſes occaſionnelles, les changemens qui ſont des ſuites d'anciennes maladies, & les diſpoſitions qu'elles laiſſent & dans le corps & dans l'ame. Un ſujet attaqué d'une maladie convulſive ſera, la plûpart du temps, exposé à une récidive, à la moindre occaſion. Les ſecouſſes violentes que le genre nerveux éprouve dans ces circonſtances, rend en même temps les nerfs beaucoup plus ſenſibles, ſur-tout ſi la premiere affection a duré quelque temps ; les eſprits vitaux, déterminés à prendre un cours rapide vers telle ou telle partie, s'y portent d'autant plus facilement, qu'ils ont déja pris cette

route. Celui qui a essuyé une inflammation de poitrine, une pleurésie, ou enfin quelque maladie aiguë de poitrine, doit les craindre beaucoup plus que tout autre. Les parties qui ont déja été affectées, ont nécessairement éprouvé certaine foiblesse qui met les solides, privés de leur ton naturel, hors d'état de réagir sur les fluides, autant qu'il le faut pour éviter les engorgemens. De-là ces parties sont toujours dans une disposition aux récidives : aussi voyons-nous ces sujets attaqués plusieurs fois de ces mêmes maladies qui les font enfin périr. Une apoplexie incomplette est presque toujours une voie ouverte à une apoplexie mortelle, par le trouble extrême qu'ont essuyé le cerveau & les nerfs à leur origine. Une légere hydropisie, quoique guérie, laisse pareillement une foiblesse aux parties affectées, laquelle occasionne la même maladie au moindre dérangement des sécrétions.

Mais une maladie bien guérie en apparence, donne souvent occasion

à une autre maladie toute différente. L'hydropiſie de poitrine eſt quelquefois la ſuite immédiate d'une inflammation de poitrine : mais cette hydropiſie n'a auſſi lieu qu'après bien des années, & doit néceſſairement ſe rapporter à l'autre maladie. J'ai vu une femme bien guérie, en apparence, d'une jauniſſe, ne ſe reſſentir de rien pendant plus de douze ans, & mourir hydropique. Un homme de trente-deux ans, qui étoit devenu épileptique à vingt-un ans, parut pendant onze mois parfaitement guéri ; au bout de ce tems, il périt d'une apoplexie. Ces exemples, & mille autres qui ſe préſentent tous les jours, nous montrent combien il faut être attentif dans l'examen des cauſes tant internes qu'externes des maladies actuelles.

Les maladies changent auſſi quelquefois le tempérament. Ariſtote (*a*)

(*a*) Ariſtote, toujours intéreſſant, l'eſt ſurtout dans le ſecond Livre *de Rhet.* juſqu'au chapitre xvij, relativement à ce dont il s'agit ici.

a déja démontré la poſſibilité de ce changement, conſéquemment aux différens âges, au régime, à l'éducation, à l'habitude. Une dame de la premiere diſtinction de nos cantons, me dit, à ſa ſoixante-douzieme année, qu'elle avoit toujours été très-délicate juſqu'à ſa vingt-cinquieme année; que dès-lors, elle étoit tombée dans une mélancolie terrible qui lui dura un an; que, pendant le cours de cette année-là, elle avoit pris quantité de drogues qui l'avoient guérie; mais que depuis ce temps-là, elle avoit conſervé une ame ſi tranquille dans les plus grandes adverſités, qu'il ne lui étoit plus poſſible de verſer une ſeule larme. Cette dame, que j'ai viſitée pendant quelques mois de ſuite, étoit d'ailleurs auſſi alerte & auſſi gaie à ſon âge, qu'une fille de vingt ans.

S'il y a des maladies qui diminuent la ſenſibilité du tempérament, il en eſt auſſi d'autres qui l'augmentent conſidérablement. Les maladies agiſſent tantôt ſur l'eſprit, tantôt ſur les paſſions, & toujours ſur

quelque faculté qui dépend de l'organisation, qui détermine les sens individuels, les sentimens, les penchans & les passions. On voit par-tout combien le rachitis développe l'esprit des enfans, comme j'ai eu lieu de l'observer plusieurs fois, mais non en tous les cas. J'ai au contraire vu des enfans les plus modérés & les plus aimables, devenir revêches & intraitables dans des maladies vermineuses, ou à la suite d'obstructions aux glandes du mésentere. Des filles également douces & modestes, sont aussi devenues à mes yeux de véritables furies, par la suppression de leurs règles. Un homme d'un caractere fort traitable, & qui en avoit toujours bien usé envers son épouse, fut si changé, il y a quelque temps, à la suite d'une fiévre de mauvais caractere, qu'il se passa plusieurs mois avant qu'il lui dît une seule parole modérée; c'étoit toujours de sa part les caprices les plus fantasques & les paroles les plus dures dont il usoit envers elle: ses amis même

n'osoient lui parler, sans craindre de l'offenser.

L'imagination peut même être si frappée d'un ancien mal réel, que l'on craint continuellement de n'en être pas guéri, ou qu'on se représente au moins certaines suites de ce mal comme encore existantes. Plusieurs médecins ont remarqué comme un phénomène qui mérite attention, que ceux qui ont été guéris de la vérole, ou de quelques maux vénériens, s'imaginent (*a*) toujours ne pas l'être, & avoir des reliquats permanens de ces funestes maladies. Voilà pourquoi les médecins guérissent plus difficilement les maux imaginaires que les maux réels.

Je me rappelle à ce sujet, un homme fort dévot, à qui les ruses de satan avoient fait prendre quelques mauvaises épices : on le guérit des suites de ces ruses ; mais il s'imaginoit toujours depuis, que sa verge étoit restée courbée, & qu'il

(*a*) La plûpart n'ont pas tort.

ne pouvoit se marier, malgré le désir ardent qu'il en avoit. Je l'examinai, & je le trouvai en assez bon état pour mériter quelque nouvelle pénitence. Après avoir employé toute ma rhétorique pour le désabuser, je fus obligé de convenir qu'il avoit raison : je lui donnai des drogues pour le satisfaire, lui ordonnant quelques *mortifications mercurielles*, pour éclairer son imagination aux dépens de sa santé, quoique pour peu de temps. Au bout de quelques semaines, il m'écrivit que tout étoit en bon état ; c'est-à-dire, que son imagination avoit été guérie.

Ces exemples sont, je pense, suffisans pour faire voir comment les causes éloignées trouvent dans l'âge, le sexe, le tempérament, dans certaines singularités de la nature, & dans l'état vicieux du corps & de l'ame, une matiere qui, réunie avec elles, produit toutes sortes de maladies.



CHAPITRE IX.

Des Forces que la nature peut opposer d'elle-même aux Causes nuisibles à la Santé.

LE célèbre Juif (*a*) Moyse Mendel-Son veut que l'on ait soin de donner aux membres une solidité permanente, de peur que, devenus trop fragiles, ils ne succombent sous le moindre accident douloureux. Mais il regarde ce soin comme un de nos derniers devoirs, & pense que Rousseau renverse l'ordre de la nature humaine, en faisant de ce soin le premier & le plus essentiel.

Il est donc important de faire quelques réflexions sur les forces que l'homme peut opposer à ce grand nombre de causes qui tendent à détruire son existence. C'est sur-tout des forces intrinséques dont il s'a-

(*a*) M. Huber nous a donné en françois un volume de cet habile philosophe Juif.

git ici. La nature, toujours attentive à la conſervation de ſes productions, ſemble quelquefois faire des efforts ſinguliers, & trouver en elle-même des reſſources que ni le génie, ni la main des hommes ne trouveroit jamais. Si l'on étoit attentif à profiter de ces heureux mouvemens de la nature, on retrouveroit aſſez fréquemment en ſoi-même des forces plus que ſuffiſantes pour s'oppoſer à ce qui peut nuire & devenir même funeſte : mais, comme on méconnoît ces mouvemens, on eſt auſſi dans le cas d'ignorer ces reſſources & ſes propres forces. On ſe contente de ſentir qu'on eſt malade : on conſulte un médecin, & l'on meurt ; parce que l'on ne s'adreſſe, le plus ſouvent, qu'à des gens qui ne penſent que par habitude, & ne voient les choſes que telles qu'on les leur a dites. C'eſt ſur-tout dans les animaux que l'on remarque ces reſſources infinies de la nature, qui conſerve toujours dans la brute ſon caractere & ſes prérogatives. Pourquoi n'en feroit-elle

pas autant chez nous, si nous la laissions agir avec prudence ? On en peut voir des exemples dans différentes collections nosologiques.

Les forces que l'homme peut opposer à l'action de ces causes, se trouvent dans la réparation des pertes en général ; dans la réunion & la consolidation de ce qui a été déchiré ou rompu ; dans la séparation de ce qui est vicieux, & particuliérement dans la suppuration ; dans l'excrétion de ce qui est nuisible, soit par les voies ordinaires, soit par des voies extraordinaires ; quelquefois dans la fiévre ; dans l'aide & le concours des parties compatissantes ; dans le régime de vie ; dans l'habitude, dans le tempérament, dans certaines singularités de la nature, enfin dans l'empire de l'ame sur le corps.

Quelquefois les effets des choses externes ne sont pas nuisibles dans certaines circonstances ; ou plutôt la plûpart des effets de toutes les causes qui agissent sur nos corps, n'ont rien que de relatif. Des alimens

durs feroient certainement très-contraires à la fanté d'un homme qui, toujours affis, occupé à lire, à méditer, à écrire, ne prend prefque point d'exercice ; au lieu qu'ils feront la nourriture convenable de celui qui prend beaucoup de mouvement, foit par état, foit volontairement. Il faut, dans ce cas-ci, de fortes nourritures & abondantes. J'obferverai cependant qu'un homme qui fatigue beaucoup, par état, digérera encore mieux que celui qui ne le fait que dans le feul deffein de faciliter la digeftion. Les occupations variées détendent néceffairement l'efprit & les nerfs ; au lieu qu'en ne prenant du mouvement qu'avec l'intention de s'en bien trouver, l'efprit eft, malgré lui-même, occupé de fon objet, par conféquent les nerfs agiffent avec moins de liberté : l'action de l'eftomac ne fera donc pas fi libre ni fi avantageufe. On peut auffi confidérer dans les deux cas la différence du cours des efprits qui animent le genre nerveux : les effets en feront néceffairement différens. La différence des ef-

fets de ce mouvement se fait aisément appercevoir chez les sujets hypochondriaques. On remarque, en effet, que ces gens sont toujours extrêmement fatigués après quelques exercices volontaires où ils n'ont pris que du mouvement, sans s'occuper de quelque travail manuel ; au lieu qu'ils se sentent beaucoup mieux après quelque exercice occupé, auquel des affaires les auront obligés. Dans ce cas-ci, l'esprit ne pense plus, il agit ; au lieu que dans l'autre il pense toujours & ne fait rien, lors même que le corps est le plus agité.

Les excès dans le régime contribuent donc à la santé d'un ouvrier, d'un paysan, d'un soldat ; ou plutôt, il n'y a d'homme incommodé que celui qui mange & boit plus qu'il ne peut digérer. Une demi-bouteille de vin enivre un homme : ce n'est pas une raison de traiter d'immodéré celui qui peut en boire trois sans aucun inconvénient, quoique la retenue soit toujours plus avantageuse que d'aller toutes les fois au point juste de

ſes forces. L'intempérance a quelquefois ſes avantages; parce que le corps ſouffre moins des effets variés de diverſes cauſes, que de ceux d'une cauſe qui agit ſeule continuellement. Il eſt mal-ſain d'être toujours ſobre, car on ſuccombe néceſſairement au moindre changement d'un genre de vie trop uniforme. Horace diſoit qu'il étoit doux d'être fou dans l'occaſion : je ne puis blâmer ſa maxime, quand l'occaſion n'eſt pas trop fréquente, & qu'on l'eſt agréablement.

Le ſeul changement empêche les effets des plus grandes fautes qu'on peut commettre dans le régime. Je l'éprouve tous les jours; & les plus ſages philoſophes ont été de cet avis.

Ariſtote regardoit la ſanté comme le réſultat d'une habitude à la médiocrité : mais Platon parloit mieux, lorſqu'il conſeilloit à ceux qui vouloient conſerver leur ſanté, de ne jamais exercer ni l'ame ſans le corps, ni le corps ſans que l'ame eût quelque part aux exercices, afin que le concours de l'action de l'un & de l'autre y maintînt toujours l'équi-

libre. Platon vouloit donc que ceux qui s'appliquoient aux mathématiques, ou à toute autre ſcience, procuraſſent à leur corps tous les exercices poſſibles, & s'amuſaſſent en même temps des belles-lettres & de la philoſophie, mais n'en fiſſent pas une ſeconde étude.

Boerhaave diſoit à ſes diſciples : C'eſt à vous, amateurs de la ſageſſe, & qui devez un jour conduire la ſanté de vos concitoyens, que je recommande cet avis. Plus vous aurez de déſir de vous inſtruire, plus vous pouvez être ſûrs que votre corps s'altérera dès que vous vous bornerez opiniâtrément à l'étude d'une ſeule ſcience. Vous pouvez conſacrer aux Muſes une partie de vos loiſirs, dès que vous cultiverez d'autres ſciences que la médecine. Jamais il ne faut vous arrêter long-temps à un même objet, ſi vous voulez éviter de devenir mélancoliques : vous devez, au contraire, diverſifier vos travaux, & vous occuper, de temps en temps, de choſes tout oppoſées. Que celui qui ſe livre à l'étude

des mathématiques quitte promptement ſes méditations abſtraites, dès qu'il ſe ſent quelque penchant pour la ſolitude, ou la moindre fatigue, & qu'il s'amuſe de la muſique ou d'un poëte. Les occupations ainſi variées entretiendront toujours l'équilibre dans les facultés intellectuelles & corporelles ; au lieu qu'en ne vous appliquant qu'à un ſeul objet, le moindre mal dont vous ſerez atteints vous mettra dans l'incapacité de faire aucunes fonctions : mais en ſuivant mon avis, vous vous inſtruirez avec tout le ſuccès, vous étendrez les bornes de la médecine : mais prenez garde de devenir fous à d'autres égards.

C'eſt en me conformant à ces avis pleins d'expérience, & en m'amuſant à quelques bagatelles que j'ai écrites en conſéquence, que l'envie, la calomnie m'ont traité d'idiot, d'ignorant dans mon art : mais c'eſt auſſi par l'obſervation de ces préceptes que j'ai conſervé ma vie & ma ſanté. Quoique nos jours ſoient comptés par le Tien ou l'Etre ſuprême, comme le

dit l'auteur du livre Tchang-Seng ; je penſe néanmoins qu'on peut dire dans un ſens très-raiſonnable, que leur durée dépend de nous.

L'habitude rend innocens, & même juſqu'au prodige, nombre d'effets dangereux en eux-mêmes. Dans le phyſique comme dans le moral, les choſes les plus révoltantes deviennent quelquefois ſupportables, à force de les ſentir & de les voir : j'en ai rapporté des exemples. Les paſſions mêmes ſuivent fréquemment le goût des modes, comme les modes ſuivent preſque toujours les caprices : on ſe fait à tout. Un Suiſſe n'eſt pas ſix mois en France, qu'après avoir été un perſonnage aſſez ſingulier, il devient le petit-maître le plus étourdi & le plus ridicule : il n'a de paſſion que pour ce qu'il déteſtoit daus le fond de ſes vallées, ſous ſes rochers ſourcilleux.

Il ſemble auſſi que l'habitude détermine, par rapport au corps, la ſenſibilité de toutes ſes parties : l'éducation des Spartiates étoit fondée ſur ce principe. C'eſt d'après cela que

les Grecs faisoient un cas particulier des exercices du corps, & sçavoient même former les ames de leurs enfans à la vertu par les mêmes règles. Les stupides Lapons paroissent connoître cette loi de la nature : ils enferment leurs enfans, dès la naissance, dans des petits berceaux, les suspendent en les exposant à la fumée sous la couverture de leur hutte, & les balancent avec des cordes.

Je puis faire voir, par plusieurs exemples de choses qui sont comme autant de causes éloignées des maladies, que les choses, d'ailleurs insupportables, deviennent supportables par l'habitude. Je vois nombre de nos paysans marcher, sans inconvénient, la poitrine toute nue dans les hivers les plus rudes; & leurs enfans courir pieds-nuds sur la neige, comme le fanatique qui se faisoit un lit de neige pour mortifier sa chair. Un digne ecclésiastique m'a dit avoir vu, à une demi-lieue de chez nous, les enfans glisser pieds-nuds sur la glace sans inconvénient. Addisson dit que les habitans de la nouvelle

Zemble marchent nuds, ſans ſe plaindre du froid rigoureux de leur climat. Boerhaave a cependant vu des gens les plus robuſtes attaqués de paralyſie incurable, pour avoit couché, pendant la nuit, ſur une herbe mouillée. Mais nous voyons tous les jours nos payſans Suiſſes ne rien ſouffrir de cela, par la ſeule habitude.

On s'accoutume ſi bien à toutes ſortes d'alimens nuiſibles, qu'on ne peut jamais dire, ſans exception, cela eſt mal-ſain. Je vois nombre de perſonnes tenir un régime particulier que l'habitude leur a rendu néceſſaire, & qui ſeroit très-préjudiciable à d'autres. Le porc paſſe pour une nourriture très-ſaine au Pérou comme à Batavia. Cela ne vient peut-être pas de la nature particuliere des cochons de ces pays-là, mais de l'habitude qui en rend l'uſage innocent. On ſert preſque partout aux Indes, de l'aſſafétida pour aſſaiſonner les mets : j'en mâche auſſi quelquefois pour me réveiller l'eſprit, & j'avoue que c'eſt pour moi une vraie volupté. Lanciſi dit que les

Mexicains mangent, ſans inconvénient, les œufs des inſectes de marais, & des poiſſons, & même la boue puante des endroits marécageux.

Des alimens très-indigeſtes, ou introduits en grande quantité dans l'eſtomac, deviennent quelquefois innocens par l'habitude. On voit des gens qui, avec un eſtomac très-foible, digerent très-bien le bœuf & le pain bis. Hippocrate avoit donc bien obſervé que les alimens lourds, durs & indigeſtes, n'incommodent pas les ſujets foibles qui y ſont accoutumés. Je connois un officier Suiſſe qui eſt obligé de payer pour deux dans toutes les auberges, & ſe porte très-bien. Ces exemples ne ſont pas rares en Suiſſe: auſſi l'evêque Burnet a décrit la gourmandiſe de nos provinces telle qu'elle eſt. Les cheveux me dreſſent, quand je penſe à la quantité prodigieuſe d'alimens que prennent pluſieurs ſeigneurs Suiſſes en un ſeul déjeûner. Un officier Heſſois, né à Francfort-ſur-le-Meyn, faiſant ſes études dans l'univerſité

d'Erlangen, dînoit toujours dans deux auberges, à l'âge de dix-huit ans, & payoit dans chacune pour deux : il mangeoit, entre ses deux repas, un pain de six livres & six petits fromages. Il avoit la taille d'un Cent-Suisse, & se portoit très-bien.

Bacon dit que les médecins ont trop insisté sur la sobriété, puisque la gourmandise, passée en habitude, entretient mieux la santé, que ne fait cette sobriété si préconisée, & qui rend la nature paresseuse & incapable de faire le moindre extraordinaire, & de souffrir la privation des vivres quand il le faut. Il est très-sûr qu'un corps bien nourri antérieurement, soutiendra un plus long jeûne, que celui qui ne prend que ce qu'il lui faut pour le moment : il y a même plus de ressource dans les maladies.

Mais voici un fait qui prouve à quel point le corps peut se faire à tout. Un religieux, homme fort honnête & fort aimable, se trouve à un repas où il fait quelque excès, & s'enivre après avoir beaucoup mangé. Fâché contre lui-même de cet

événement, il prend, le lendemain, le parti de ne plus prendre ni vin, ni viandes, ni légumes, & ſe met à vivre de pain, d'eau, & de fruits. Il avoit environ cinquante ans lorſqu'il commença : il vécut très-long-temps, ne prenant tous les jours que deux livres de pain, deux bouteilles d'eau, & trois ou quatre pommes : jamais homme ne s'eſt mieux porté. Je conviens que ces changemens ſubits de régime peuvent avoir de mauvaiſes ſuites en certains ſujets : mais il en eſt de cela comme de la gourmandiſe & de la ſobriété ; ce ſont les circonſtances qui décident du bien ou du mal qui en réſulte.

On pourroit croire que les boiſſons ſpiritueuſes ne ſont pas ſi nuiſibles, & qu'on s'y accoutumeroit également, ſi la maniere dont en uſent les Péruviens, pouvoit faire croire qu'elles n'échauffent pas plus au Pérou que l'eau. On ſçait auſſi quelle quantité d'opium prennent les Turcs. Or aucune boiſſon ſpiritueuſe n'approche de l'opium par ſes effets. Il n'eſt

pas extraordinaire qu'un Janiſſaire en avale deux gros ſans en être incommodé. On a vu pareille choſe en Angleterre ; & je connois un avocat Suiſſe, qui prend tous les jours deux drachmes d'opium ſans inconvéniens. Tous les avocats en devroient faire autant de temps à autre.

De toutes les regles de ſanté ; celles qui preſcrivent les exercices du corps ſont les plus indiſpenſables. Malgré cela, nous voyons que des nations entieres ne les ont jamais pratiquées ni même connues. Les anciens habitans du pays de Salamanque (*Vettones*) étoient ſi fort habitués à ſe tenir aſſis quand les Romains arriverent chez eux, qu'ils regarderent comme fous les officiers Romains, parce que ceux-ci ſe promenoient de temps en temps : ils coururent même à leur ſecours, les prenant poliment par la main pour les conduire à leur tente. La même choſe arriva aux François qui ſe promenoient à Madagaſcar.

Les Turcs ſont ſi amis du repos ; qu'ils ſont étonnés lorſqu'on leur

propose d'aller à quelque endroit, pour avoir le plaisir d'en revenir, & prendre ainsi une peine inutile. La Motraye dit cependant qu'il n'a pas vu de nation moins sujette aux maladies ni aussi bien portante, & que nombre de Turcs vivent au-delà de cent ans. Les mœurs régulieres des Turcs, quant à l'homme civil, & leur vie simple, ne contribuent pas peu à ces avantages.

Les passions, si funestes en elles-mêmes pour nombre de personnes, sont quelquefois un principe de santé pour d'autres. Il y a des gens qui se mettent en colere tous les jours, sans que cela leur cause la moindre maladie : ils se portent même mieux après un grand mouvement de colere; ils en sont plus actifs, plus vigoureux qu'auparavant.

J'ai connu à Paris un abbé séculier, nommé Sembrano, homme très-sçavant, pénétrant, & de l'éloquence la plus persuasive. Cet homme ne pouvoit rien faire sans la plus grande passion : au simple narré des choses les plus plaisantes, il faisoit les gri-

maces les plus ſingulieres, rouloit les yeux, agitoit ſes mains, frappoit du pied, au point que je ſerois, je penſe, tombé mort ſur la place, s'il m'avoit fallu l'imiter pendant un quart d'heure : mais pour lui, il ne ſe ſentoit jamais mieux que quand il m'avoit ainſi entretenu aux Thuileries pendant pluſieurs heures de ſuite.

L'habitude détermine les effets de pluſieurs choſes externes. La même odeur qui ranime une Sultane, feroit évanouir une Européene. Les Siamois aiment autant les œufs pourris, que les Suiſſes le fromage pourri. Il eſt d'uſage parmi les Américains, de mâcher le bois du ricin (*a*), qui eſt très-âcre & très-corroſif. Les dames ont toujours, au Pérou, le *limpion*, ou du tabac en rouleau, à la bouche.

Les femmes les plus délicates ſe découvrent quelquefois tout le ſein au fort de l'hiver, tandis que les hommes les plus robuſtes feroient très-expoſés en ſe découvrant ainſi la

(a) *Ricinus major Americanus*, Curcas *dictus*. J. B.

poitrine, s'ils n'y étoient pas faits. On demandoit à un Scythe comment ses compatriotes pouvoient aller tout nuds dans leur froid climat : c'est, dit-il, que nous sommes tout visage. Les anciens peuples qui alloient tête-nue, ne connoissoient point les rhumes, les fluxions de poitrine, les toux, les maux de tête, de dents; au lieu qu'en nous couvrant trop la tête, nous sommes fréquemment exposés à ces maux.

Helmont le jeune mettoit encore, dans le plus grand âge, sa tête sous la pompe, pour se laver ainsi tous les jours; & n'a jamais eu ni maux de tête, ni fluxions. Locke conseilloit de laver les pieds des enfans, tous les matins, avec de l'eau froide. Je remarque aussi chez nous, combien il est avantageux aux enfans de les laver à l'eau froide, & avec quelle facilité les enfans même les plus délicats s'y accoutument. Cette conduite commence à se faire goûter en France & ailleurs. Plusieurs personnes prétendent néanmoins avoir de très-bonnes raisons pour l'improu-

ver. Les enfans dit-on, qu'on lave ainsi, deviennent jaunes, violets, pâles, & plusieurs en meurent. Ces objections tombent d'elles-mêmes, si l'on fait attention que ces symptômes se voient chez nombre d'enfans qu'on ne lave pas ; & qu'il meurt encore plus d'enfans qui n'ont pas été lavés habituellement. Il est des pays où l'on expose les enfans à une impression bien plus sensible, & en elle-même, & par rapport à l'état actuel des enfans. On les plonge dans l'eau froide, en hiver comme en été sans distinction, dès qu'ils sortent du sein de leur mere ; cependant ces enfans n'y sont pas accoutumés alors: ils n'en meurent pas, quoique l'on continue de leur faire sentir la même impression par la suite ; au contraire, ces enfans deviennent des hommes assez robustes pour se rouler dans les neiges sans aucun inconvénient. Il faut convenir qu'il peut y avoir un tempérament à prendre ; c'est alors à la prudence à dicter jusqu'à quel point on peut soumettre les enfans à cette impression ; mais il est prouvé

par

par mille faits, que le général des enfans qu'on lave avec une éponge trempée, s'en trouve très-bien.

Non-feulement on s'accoutume aux caufes les plus actives des maladies externes, le corps fe fait même aux maladies. C'eft ce qui a fait dire à Hippocrate, que ce qui étoit maladie dans un temps, ne l'étoit plus dans un autre. Les Nègres de la côte de Guinée ont apporté aux îles de la Guadeloupe & de la Jamaïque une lèpre très-mauvaife, & qui paroît être la véritable élephantiafis. Cette maladie fe communique à la Guadeloupe par le commerce charnel, & en voyant fréquemment ces malades; mais elle eft auffi héréditaire. On y voit cependant des hommes qui ne gagnent point cette maladie, malgré le commerce qu'ils ont avec des femmes qui en font infectées. Il en eft de même de quelques femmes qui voient des hommes lépreux fans gagner leur maladie. On y voit même des familles entieres vivre continuellement avec des lépreux, fans le devenir.

Le docteur Peyssonel a donné, dans les Transactions philosophiques, un détail bien raisonné de cette maladie si redoutable en Angleterre; & conclud, d'après le principe général, qu'il faut avoir une disposition à cette maladie pour la gagner; qu'il est possible de s'accoutumer à une douce contagion, comme on s'accoutume aux poisons. On voit des pays très-mal sains, où les habitans vivent néanmoins très-long-temps. M. Wargentin a fait voir dans les Mémoires de Stokholm, que les hommes vivent plus long-temps en Hollande & en Suède, qu'en France & en Angleterre.

Il est très-vrai qu'on peut s'accoutumer à être comme toujours malade. Les femmes vivent aussi plus long-temps que les hommes: c'est, selon Boerhaave, à leur structure plus foible qu'elles en sont redevables. Il en est un grand nombre parmi elles qui sont toujours malades, & qui parviennent néanmoins à un très-grand âge, avec des infirmités qui feroient bientôt périr les hommes les plus robustes. On voit aussi de pareils exemples

parmi les hommes. On a très-bien dit que ces gens recherchent la ſanté pour ſe bien porter ſeulement, comme les avares recherchent l'argent non pour en jouir, mais pour le poſſéder. Malgré cela, la vie de ces ſujets ſeroit déplorable, ſi l'habitude ne la leur rendoit ſupportable. Je remarque encore, comme je l'ai déja dit, que ceux qui ont été malades ſupportent infiniment mieux leurs douleurs, que ceux qui ne l'ont jamais été; quoique ceux-là ſoient d'un tempérament très-ſenſible, & ceux-ci d'un tempérament fort dur.

Je ferai voir dans un autre ouvrage, qu'on s'accoutume aux meilleurs médicamens, au point que l'habitude les rend inefficaces; ce qui eſt d'autant moins ſurprenant, qu'on s'accoutume même aux poiſons. Les Encyclopédiſtes nous diſent cependant, qu'il ne faut pas croire que Mithridate ſe ſoit accoutumé aux poiſons; car, ſelon eux, on ne s'y accoutume pas plus qu'à un coup de poignard. Le Czar Pierre, ajoutent-ils, avoit même ordonné qu'on accoutumât les en-

ſans de ſes matelots à boire de l'eau de la mer ; mais ils en ſont tous péris. Ces réflexions ne ſont pas juſtes en tout.

Schaarſchmidt a obſervé qu'on peut s'accoutumer au redoutable arſenic : Galien l'a dit de la ciguë, & Linnæus de l'aconit, (*napellus.*) On ne doute pas cependant que la ciguë aquatique, le ſtramonium, la juſquiame & l'aconit ne ſoient de vrais poiſons, malgré l'uſage avantageux que M. Storck (*a*) a tiré de

---

(*a*) Les prétendues cures de M. Storck ſont encore des problêmes dont l'expérience n'a donné aucune ſolution. Des gens de bonne foi, & capables de voir, prétendent avoir vu du faux, à Vienne même, dans les rapports que M. Storck a faits de ſes cures, dont pas une, diſent-ils, n'a été complette. Les tentatives infructueuſes que d'habiles gens ont faites depuis lui avec ſes mêmes médicamens, ſemblent être une préſomption peu favorable à ſes aſſertions. Il ne ſera ſans doute pas aſſez préſomptueux pour ſoutenir qu'on n'eſt pas ailleurs auſſi capable de guérir que lui. Un eccléſiaſtique qui pratique depuis long-temps la médecine avec tout le ſçavoir requis & de grands ſuccès, m'a aſſuré avoir

ces plantes dans la cure de maladies très-rebelles, & même le plus souvent incurables. Je ne conclus pas

---

fait entiérement disparoître un cancer par l'usage de la ciguë, mais que la malade étoit morte peu de jours après. Un médecin m'a aussi assuré qu'il en avoit guéri un radicalement, par l'usage externe d'un emplâtre fait avec du savon blanc le plus pur, & de la racine de ciguë en poudre. Je le connois de très-bonne foi; mais j'en doute encore, quoique je voie cette plante, & d'autres plantes déléteres, recommandées extérieurement comme spécifiques en pareil cas, par plusieurs médecins des derniers siécles. Ces plantes ne sont cependant pas entiérement à rejeter. J'en ai vu d'excellens effets dans plusieurs maladies cutanées très-rebelles, & qui ont cédé, avec le temps, à l'efficacité de ces plantes; mais il faut bien connoître les forces & la sensibilité des sujets, pour hasarder ces médicamens intérieurement même à la moindre dose. Les symptômes alarmans qui suivent l'administration de quelques-unes de ces plantes, semblent en défendre l'usage à ceux qui n'ont pas assez d'expérience dans l'art de guérir. Le *napellus* tue même à l'instant, en le faisant échauffer dans le creux de la main, si l'on en doit croire Zwinger. Les médecins d'Edimbourg ont proscrit le *solanum*. Voyez M. Lewis.

de-là que tout homme peut s'accoutumer aux poiſons; car les différentes opérations auxquelles on peut ſoumettre ces ſimples déléteres en changent les qualités, ou au moins les modifient au degré où on le veut, de maniere à en rendre l'uſage avantageux. Mais je conclus en général de tout ce que j'ai dit ſur l'habitude, que tout n'eſt pas également ou avantageux ou nuiſible à tous les individus. L'un s'accoutume à ne dormir que peu d'heures, un autre doit dormir davantage. Le rapport ou la répugnance qui ſe trouve entre nos corps & les choſes externes, ne s'étend que juſqu'à certain terme; & c'eſt à l'expérience bien réfléchie à bien juger de ce point eſſentiel. Mais ſur-tout il ne faut pas conclure, même d'un grand nombre de faits particuliers au général, ni toujours du général au particulier.

La force innée ou naturelle du tempérament, rend innocente l'impreſſion de choſes externes très-nuiſibles d'ailleurs, ſoit par elles-mêmes, ſoit par quelques circonſ-

tances. Les pores ſe tiennent toujours ouverts dans les ſujets robuſtes : malgré le froid & l'humidité, ils ne ſe ferment alors que dans les ſujets foibles. Un homme en place, & qui ſe croit du tempérament le plus foible, fut pris, ſur la fin de Novembre, d'une fiévre catarrhale qui s'étoit manifeſtée preſque par toute la Suiſſe. Il ſe leva, au milieu de la nuit, dans une très-forte fiévre, & ſi altéré, qu'il chercha de l'eau pour ſe ſatisfaire. N'en trouvant pas, il courut, ſans bas, à une fontaine aſſez éloignée de ſon logis ; but, au milieu de ſa ſueur, autant d'eau qu'il put ; en emplit une cruche qu'il vuida encore après être rentré chez lui ; ſe remit au lit, & ſe leva le lendemain quitte de ſa fiévre. Les Ruſſes ſont ſi durs & ſi robuſtes, qu'après avoir ſué extrêmement dans un bain chaud, ils vont immédiatement ſe rouler, au milieu (*a*) de l'hiver, dans la neige, ſans le moindre inconvénient.

(*a*) J'ai vu à Verſailles, il y a environ

Les ſingularités de la nature dont il a été parlé plus haut, rendent quelquefois ſupportables les choſes les plus nuiſibles, *& vice verſâ.* Quantité de gens ſe portent bien dans un air où d'autres périroient infailliblement. Pechlin rapporte qu'un garçon d'une mauvaiſe complexion, fort incommodé de vers, & qui avoit tellement faim, qu'il ne pouvoit jamais manger aſſez, eut, pendant toute ſa maladie, une mémoire extraordinaire & un génie plus que médiocre, mais qu'il perdit l'un & l'autre dès qu'il fut rétabli. Linnæus dit que les Lapons ne ſont pas ſujets au ſcorbut, quoiqu'ils ne mangent ni herbage, ni même de pain.

Une ame qui a aſſez d'empire ſur le corps qu'elle anime, peut diſſiper les momens les plus obſcurs de l'adverſité, & triompher de toutes les peines. Mais cet empire méconnu, ou par la ſtupidité & le manque de

---

huit ans, un Anglois ſe baigner, dans le froid le plus rigoureux, près de ceux qui patinoient.

réflexions, ou par la dépravation du cœur, empêche que l'homme ne jouiſſe de lui-même autant qu'il le pourroit, & le rend trop ſenſible à ce qui ne devroit pas l'affecter s'il réfléchiſſoit. Quelquefois auſſi la ſtupidité eſt un avantage relatif en certaines circonſtances dont l'idée ſeule feroit périr un homme par des chagrins trop cuiſans.

Cet empire de l'ame ſur le corps n'eſt pas une chimère, j'en ai donné des exemples. Il eſt incroyable combien il réſulte d'avantages pour la vie & la ſanté, d'une certaine fermeté d'ame, mais ſur-tout ſi cette fermeté vient d'un fonds de réflexions ſolides. Une fille de Berne avoit une ſi grande peur du tonnerre, qu'à la moindre apparence d'un orage, elle alloit ſe cacher ſous terre. Elle ſe trouve un jour dans une nombreuſe compagnie, au moment d'un orage : auſſitôt elle ſort pour aller ſe cacher chez elle; mais le tonnerre tomba à ſes pieds avant qu'elle pût arriver au logis. Cela la fit rentrer en elle-même. Les ſérieuſes réflexions qu'elle

fit sur cet événement, la convainquirent qu'on ne peut se dérober à la main de l'Etre suprême; & depuis ce temps-là, elle voit l'orage le plus terrible sans la moindre émotion. Une dame de Zurich avoit la même foiblesse : le tonnerre tomba chez elle, lui brisa son corps de baleine, lui fit une si forte contusion, qu'elle en eut une très-grande fiévre. Dès qu'elle fut refaite, elle fit les mêmes réflexions, & fut pareillement guérie de sa peur.

Pechlin, homme de génie, grand observateur & bon médecin, rapporte une singularité remarquable. Un homme pourri de scorbut, réunissoit à une gourmandise extrême, les facultés de l'esprit les plus extraordinaires : cet homme, dit-il, avoit les idées les plus belles & les plus élevées.

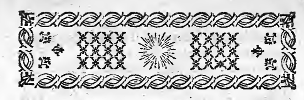
Mais une chose encore plus singuliere, & en même temps très-réelle, c'est le pouvoir que l'ame exerce sur le corps, moyennant quelque passion violente. Valleriola rapporte qu'un homme totalement perclus de

ses membres, & qui étoit au lit depuis plusieurs années, entendant dire que le feu venoit de prendre à la maison où il étoit, fut si effrayé, qu'il se fit chez lui une révolution assez grande pour lui rendre ses forces; de sorte qu'il (*a*) se sauva, & conserva depuis l'usage de ses membres. Pechlin dit qu'un de ses amis fut guéri subitement d'une fiévre tierce des plus opiniâtres, par la peur de faire naufrage sur le vaisseau où il étoit.

(*a*) Une femme se trouvoit à l'agonie à l'Hôtel Dieu de Paris, l'année derniere, quelques heures avant que le feu prît à ce bâtiment. Son mari l'avoit quittée le même soir, ne comptant plus la revoir. La frayeur qu'elle eut lui fit une révolution aussi avantageuse: elle recouvra ses forces, & se sauva chez elle. Je tiens un fait singulier arrivé dans le même moment, & produit par la frayeur. On saigne une femme, pour tâcher de la faire revenir: l'économie animale avoit éprouvé un si grand trouble, que la colonne du sang qui sortit représentoit en sortant une espece de cordeau à deux fils, l'un blanc, l'autre rouge, & qui ne se confondoient pas en tombant: c'est un des chirurgiens qui se trouvoient-là qui me l'a assuré.

On voit par tous ces exemples, quelles ſont dans l'homme les forces qu'il peut oppoſer aux effets des cauſes qui tendent ſans ceſſe à ſa deſtruction, ſans même en excepter ſes alimens. Il ne faut donc pas être ſurpris que Tibère ait dit qu'un homme ne mérite pas de vivre, s'il n'eſt pas capable d'être ſon propre médecin à trente ans. Rouſſeau toujours maladif, & qui n'urine qu'avec beaucoup de douleurs, à moins qu'il ne prenne de grands exercices, mépriſe la médecine & les médecins: on en voit la raiſon dans ce que je viens de dire.

FIN.



TABLE

Des principales Choses contenues dans cet Ouvrage.

[*L'ordre des volumes est marqué par ces trois lettres* a, b, c. *Le chifre marque la page du volume.*]

A

B

C

D

F

H.

J

M

Mort.

P

S

T

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

TOME PREMIER.

PAGE 35, ligne 19, *lisez* toutes.
Page 99, ligne 8, *lisez* voulût.
Page 107, ligne 16, *après* second, *lisez* en observant.
Page 114, ligne 20, *lisez* devenir érudit.
Page 121, ligne 19, *lisez* avoit le.
Ibidem, ligne 26, *lisez* érudition.
Page 135, ligne 14, *effacez* Roger.
Page 184, ligne 18, *lisez* souvent il saisit avec rapidité.
Page 193, ligne 22, *lisez* y voit.
Page 197, ligne derniere, *lisez* parti.
Page 198, ligne 21, *lisez* Salluste.
Page 213, ligne 16, *lisez* appeloient; *& autre part où se trouve* rappeler.
Page 216, ligne 9, *lisez* des médecins.
Page 223, ligne 15, *lisez* efficace, il est vrai, pour lui.
Page 320, ligne 15, *lisez* à l'autre.
Page 331, ligne 5, *lisez* ce ne sont pas eux.
Page 334, ligne 26, *lisez* si on les.
Page 336, ligne 6, *lisez* il semble.
Page 358, ligne 25, *lisez* elles avoient.
Ibidem, ligne pénult. *lisez* avoient.
Page 376, ligne 9, *lisez* elle est.
Page 381, ligne 14, *lisez* être reconnue.

TOME SECOND.

Page 5, ligne 16, *lisez* semble.
Page 7, ligne 12, *lisez* échappé.
Page 41, ligne 1, *lisez* qui.
Page 42, ligne 23, *lisez* remarquer *pour* observer.
Page 92, ligne 23, *lisez* j'aie.

Page 94, ligne 5, *lisez* des excrémens.
Page 264, ligne 25, *lisez* des assistans.
Page 352, ligne 18, *après* mieux, *ajoutez*, j'ai vu quelques physiciens penser que.
Ibidem, ligne derniere, *après* pur, *ajoutez*, ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette hypothèse,
Page 418, ligne 8, *lisez* presseront.
Page 429, ligne 25, *lisez* abandonnent.

TOME TROISIEME.

Page 5, ligne 18, vin, *lisez* grain.
Page 14, ligne 10, *lisez* assez tôt.
Page 25, ligne 26, *lisez* fleur.
Page 74, ligne 1, *lisez* qu'il sembloit n'avoir plus de chair sur les os.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent chez VINCENT.

Précis de Médecine Pratique, contenant l'histoire des maladies, & la maniere de les traiter, avec des observations & des remarques critiques sur les points les plus intéressans; par M. Lieutaud, *médecin de Monseigneur le Dauphin & des Enfans de France, de l'Académie Royale des Sciences & de la Société Royale de Londres, troisieme édition, revue & augmentée par l'auteur*, in-12, 2 vol... 10 l.

La pratique de la médeciue est établie sur l'histoire d'un si grand nombre de faits, tant simples que combinés, qu'il n'est presque pas possible, avec la mémoire même la plus cultivée, de les avoir tous présens. Rien ne pouvoit donc être plus avantageux qu'un tableau qui rapprochât toutes ces connoissances éparses, & les présentât avec netteté & précision : tel est le Précis de Médecine Pratique de M. *Lieutaud.* Il avoit recueilli, pour son usage, le résultat des observations qu'un long exercice auprès des malades, & l'ouverture d'un grand nombre de cadavres, lui avoient fourni. Persuadé que cette masse de faits pourroit être utile au public, il a cru

devoir l'enrichir de ceux que les meilleurs praticiens ont pu lui fournir. Mais il n'a adopté que les faits qui lui ont paru les mieux constatés, & bien dégagés des futiles productions de l'esprit; il les a sur-tout empruntés de ceux qui, en publiant leurs succès, n'avoient pas dissimulé leurs malheurs. On ne doit pas être surpris qu'un Ouvrage aussi utile ait été accueilli du public, comme il devoit l'être; trois éditions françoises & deux éditions latines, publiées en moins de dix ans, sont un garant assez sûr du succès qu'il a eu.

Précis de Chirurgie Pratique, contenant l'histoire des maladies chirurgicales, & la maniere la plus en usage de la traiter; avec des observations & des remarques critiques sur différens points: Ouvrage divisé en deux parties; la premiere traite des maladies chirurgicales en général; la seconde, de toutes les especes de maladies qui attaquent le corps humain, & qui exigent le secours de la chirurgie, avec figures en taille-douce; par M. Portal, *médecin*, in-8°, 2 *vol.* 10 l.

Le public ne doit pas confondre ce Précis de Chirurgie avec un autre Ouvrage qui parut, il y a quelques années, à Avignon, sous le même titre, en deux vol. in-12. Celui-ci n'étoit qu'un extrait médiocre des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, dans lequel, par conséquent, il s'en faut de beaucoup qu'on ne trouve un corps complet de chirurgie. Il

n'en eſt pas de même du Précis que nous annonçons ; il n'eſt point de maladie, du reſſort de la chirurgie, qui n'y ſoit traitée. L'auteur s'eſt moins attaché à dire des choſes neuves, qu'à recueillir ce qu'il a trouvé de plus ſolide & de plus utile dans les auteurs les plus accrédités. C'eſt ſur-tout dans les écrits de MM. *Heiſter*, *Platner*, *Ludwic*, *Aſtruc*, *Lieutaud*, *Monro*, *Pouteau*, & dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, qu'il a puiſé ſes matériaux, de ſorte que ſon Ouvrage peut être regardé comme les meilleurs élémens de chirurgie qui ayent paru juſqu'à préſent ; & les maîtres, ainſi que les éleves, pourront y trouver également à profiter.

Mémoires ſur la Nature ſenſible & irritable des Parties du Corps animal; par M. Alb. de Haller, in-12, 4 *vol*.................... 10 l.

Il eſt peu de matieres auſſi curieuſes & auſſi intéreſſantes que celles qui ſont l'objet de ces Mémoires. La ſenſibilité, cette propriété caractériſtique de l'animal, avoit été peu étudiée. L'irritabilité, phénomène qui paroît être le principe de tous les mouvemens du corps animé, avoit à peine été entrevue. La multitude des expériences que M. *de Haller* a recueillies ſur l'un & ſur l'autre de ces objets rend cet ouvrage néceſſaire, non-ſeulement à tous ceux qui ſont obligés, par état, à l'étude de l'économie animale, mais encore à ceux qu'une louable curioſité engage à vouloir approfondir l'hiſtoire phyſique de la vie animale.

Instituts de Chimie de M. Jacques-Reinbold Spielmann, *Docteur en Philosophie & en Médecine, Professeur public ordinaire en Chimie, &c; traduits du latin, sur la seconde Edition, par M.* Cadet le jeune, in-12. 2 *vol.*..6 l.

Ces Elémens, que l'auteur a destinés à servir de canevas aux leçons qu'il donne annuellement dans l'université de Strasbourg, méritoient d'autant mieux de paroître en notre langue, que ce sont presque les seuls où la chimie soit considérée dans toute son étendue. Il avertit lui-même que, quand il eut vu ses Cours suivis par des hommes qui ne se destinoient pas à la médecine, & qui avoient sçu se mettre au-dessus des préjugés, malheureusement trop répandus, que cette science n'est utile qu'aux médecins, il a redoublé d'effort pour leur rendre cette entreprise fructueuse, & pour leur prouver que la chimie rentre dans la classe des autres parties de l'Histoire naturelle & de la Physique, en ce qu'elle étoit utile, non-seulement au médecin qui ne peut pas l'ignorer, mais encore à tous ceux qui veulent connoître la belle nature, l'imiter, la cultiver, & la forcer de leur révéler ses secrets.

M. *Spielmann* avoit enrichi son Ouvrage d'un Catalogue des Auteurs de Chimie les plus connus, & les plus dignes de l'être. On trouvera ce Catalogue considérablement augmenté, dans cette traduction, par les soins d'un homme qui a fait une étude particuliere de la bibliographie chimique.